

12149 -

HISTOIRE D'EUGÉNIE BEDFORD.

PREMIERE PARTIE.

200

0

HISTOIRE

DE LA BRETAGNE

BRITISH LIBRARY



HISTOIRE D'EUGÉNIE BEDFORD,

OU

LE MARIAGE CRU IMPOSSIBLE.

Par Madame DE MALARME.



PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Chez THOMAS HOOKHAM, Libraire,
N°. 147, New-Bonde-Street.

Et se trouve à PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

HISTOIRE DE LA FRANCE

10

THE MARCH

CIVIL ENGINEERING

Инструкция по оценке ущерба

МІСІЯ ВІМЕНІЯ



2384803 A

2128 JOURNAL OF CLIMATE

www.english-test.net

2374

T A B L E

Des noms des principaux Personnages.

MILORD *Bedford*, veuf.

Edward, son fils.

Eugénie, sa fille.

Miss *Wills*, sa belle-sœur, tante d'*Edward* & d'*Eugénie*.

Patty, femme-de-chambre d'*Eugénie*.

Milord *Williams* veuf, connu ensuite sous le nom de *Williamson*.

James, son fils.

Clarice, sa fille.

Simpson, valet-de-chambre de Milord *Williams*.

Mistress *Simpson*, femme de *Simpson*.

Bell, leur fille.

Monsieur *Godow*, Ministre attaché à Milord *Williams*.

Jacson, Fermier.

Charlotte, sa fille, maîtresse de Milord *Williams*.

Augustin,

Milady Bristol, veuve.

Elise, sa fille, connue ensuite sous le nom d'Amelie.

Le Chevalier Norfolk.

Le Lord Croydon, son neveu.

Elder, Musicien.

Honora, femme du Concierge de Culverine.

Homely, valet-de-chambre d'Augustin.

Sir Arthur.

Monsieur Raynold, ami de Sir Arthur.

Madame de Valcourt, Américaine, jeune veuve.

Madame Darcy, sa mère, veuve aussi, & habitante de l'Amérique.

Narbek, Corsaire Algérien.

Zulma, sa femme.

Altire, sa fille.

Rebecca, Esclave de Zulma.

Aly, autre Corsaire Algérien, frere de Narbek.

Personnages principaux du premier

Episode.

Monsieur Raynold.

Sally Seraple, sa maîtresse.

Mistress Bink, Marchande de modes.

*Personnages principaux du second
Episode.*

Monsieur de *Valbois*, Maréchal de Camp.

Madame de *Valbois*.

Charles de *Valbois*, leur fils; Conseiller au
Parlement de Paris.

Adélaïde de *Cerdamont*.

M. le Président de *Cerdamont*, pere d'*Adélaïde*.

Madame la Présidente, mère d'*Adélaïde*.

Mirza, femme-de-chambre d'*Adélaïde*.

Dupuis, domestique de M. de *Valbois* le fils.

Le Comte d'*Albin*, héritier du Président de
Cerdamont.

Tetlingue, figurante de l'Opéra de Paris, maî-
tresse de M. de *Valbois* le fils.

Madame *Dastin*, amoureuse de M. de *Valbois*
le fils.

Monsieur *Naderman*, Banquier d'Amsterdam.

Madame *Naderman*, sa femme.

Le Baron de *Werbeck*, Gentilhomme Suisse.

Bordier.

*Personnages principaux du troisième
Episode.*

Rosalie d'*Angerville*.

Messieurs d'*Angerville*, pere & oncle de *Rosalie*.
Monsieur *Saint-Ange*, Négociant de Lyon.
Madame *Saint-Ange*, sa femme.
Le jeune *Saint-Ange*, leur fils.
Le Comte de *Terffnot*, avauturier fripon, es-
croc, &c....
La Comtesse, sa femme.
Monsieur *Richaume*, usurier, tenant des cham-
bres garnies.
Messieurs *Dambrefort*, hommes comme il y en
a tant.

*Personnages principaux du quatrième
Episode.*

Miss *Nancy Bagshot*.
Monsieur *Bagshot*, vicaire, pere de *Nancy*.
Milady *Gardon*, grand'mere de *Nancy*, qu'elle
ne veut pas reconnoître.
Milord *Stancey*, neveu de Milady *Gardon*.
Sophie, femme-de-chambre de Milady *Gardon*.
Sir *Arthur*.
Dona *Eléonore*, Espagnole.

M I L O R D

MILORD BEDFORD jouissoit d'une immense fortune ; mais comme il n'avoit pas toujours été dans une passe aussi brillante , il étoit compatissant & bienfaisant : les malheureux ne trouvoient jamais sa porte fermée , il obligeoit avec grace & sans bruit ; tout ce qui l'entourroit étoit heureux. Depuis six ans qu'il avoit perdu sa femme qu'il adoroit , il s'étoit consacré à suivre avec soin l'éducation de deux enfans , fideles portraits de son estimable moitié. *Eugénie* , belle , douce comme sa mère , avoit aussi sa sensibilité : *Edward* eût été parfait , si une trop grande vivacité ne l'avoit rendu souvent entreprenant & même téméraire. Son cœur étoit excellent ; il joignoit à cette qualité beaucoup d'esprit & de délicatesse. A la mort de *Milady Bedford* , *Miss Wills* sa sœur s'étoit établie dans la maison de son beau-frere : la tendre amitié qu'elle avoit prise pour *Eugénie* dès son enfance , lui avoit fait refuser nombre de partis considérables qui s'étoient présentés pour l'épouser. Je ne veux

A

pas, disoit cette bonne *Miss*, que ma
chère niece ait à partager ma fortune
& mon cœur ; l'une & l'autre sont en-
tièrement à elle. D'après cette façon de
penser, on ne sera pas étonné de voir
Miss Wills remplir auprès d'*Eugénie*
les fonctions d'une mère tendre & d'une
gouvernante soigneuse ; la jeune per-
sonne fut toujours reconnaissante envers
sa tante, qu'elle ne cessa jamais d'aimer
& de respecter. *Miss Wills* avoit reçu
une excellente éducation ; ce qui la mit
à portée de bien élever sa pupille, dont
le caractère docile & doux se prêta sans
peine à tout ce que sa tante exigeoit
d'elle : son esprit ne fut pas plus négligé
que ses grâces ; on forma l'un, en dé-
veloppant les autres ; on l'instruisoit,
sans la fatiguer ; ses leçons se prenoient
en jouant. Cette manière m'a toujours
semblé la meilleure ; quand le terrible
mot de *dévoir* se fait entendre à l'oreille
d'un enfant, il ne le remplit qu'en pleu-
rant ; ce que la crainte fait apprendre,
s'oublie vite, & il ne reste que du dé-
goût pour l'étude. *Miss Wills* suivit
une autre méthode, & elle fit bien ;
son élève, en peu de temps, posséda
les talens les plus agréables, & les

sciences les plus utiles ; à seize ans, *Miss Bedford* passoit pour un prodige. *Milord*, son père, s'étoit reposé sur sa belle-sœur, de l'éducation de sa fille ; mais il voulut se charger lui-même de celle de son fils. Le caractère d'*Edward*, quoique doux, comme je l'ai déjà dit, n'étoit pas aussi facile à gouverner que celui d'*Eugénie* : son père eut plus de peine que *Miss Wills*, mais sa patience lui fit surmonter les difficultés. *Edward*, à l'âge de sa sœur, devint aussi un très-bon sujet.

Vers ce temps, *Milord* fut obligé d'aller dans une de ses terres : comme il se disposoit à partir, son fils & sa fille vinrent le supplier de permettre qu'ils l'accompagnassent. — Mes enfans, leur répondit-il, le lieu où je vais est fort triste, l'ennui y suivroit bientôt vos pas. — Pouvez-vous le supposer, dirent-ils ensemble ? n'y serons-nous pas avec vous ? *Miss Wills* parut en cet instant ; elle approuva la démarche des jeunes gens, & appuya leur demande, qui fut accordée avec joie. En effet, est-il rien de plus flatteur pour un bon père, que de voir combien il est chéri de ses enfans ? Le voyage fut

Fixé à trois jours ; il en fallut plusieurs pour arriver à *Nark-Ness*. Ce lieu , à la vérité , ne promettoit pas de grands plaisirs ; la nature sembloit l'avoir créé dans un moment d'humeur : sa position n'étoit rien moins qu'agréable ; point de vue , une humidité continue , des jardins immenses , mais mal distribués , une bâtie antique , des meubles délabrés , tout annonçoit la plus grande vétusté. En quittant une belle Ville , où l'on occupoit un superbe hôtel , il est tout simple d'être surpris désagréablement , à l'aspect d'une telle habitation. Nos jeunes gens ne purent donc dissimuler l'impression peu flatteuse qu'ils éprouverent au premier coup d'œil : la réflexion & la compagnie de leurs chers parens leur rendit bientôt la gaité. Les affaires qui avoient appellé *Milord* dans ce lieu , étoient d'une nature à ne pouvoir se terminer qu'au bout d'un temps assez long : le printemps ne faisoit que commencer ; on chercha à se procurer les choses les plus nécessaires ; il ne falloit pas songer tout de suite à celles d'agrémens ; enfin chacun se trouva logé tant bien que mal. Peu de temps après , à l'aide d'un

nombre considérable d'ouvriers, le château fut muni de tout ce qu'on pouvoit désirer.

Edward se livra au plaisir de la chasse; *Nark-Neff* étoit très-peuplé en gibier. Tous les jours le jeune *Lord* rapportoit des preuves de son adresse. *Eugenie* passoit son temps avec sa tante; la musique, la lecture, un peu de travail & de fréquentes promenades ne leur laissoient pas un instant de libre. Un mois s'écoula sans ennui, le départ étoit encore éloigné, les affaires de *Mylord* ne finissoient point; il est vrai que l'on ne se plaignoit pas de leur lenteur.

Le soir d'une chaude & superbe journée, nos campagnards se proposerent de faire une promenade qu'ils pousserent plus loin qu'à l'ordinaire; insensiblement ils gagnèrent les murs d'un parc qui leur étoit inconnu. *Mylord Bedford* avoit hérité, depuis peu, de *Nark-Neff*, & comme il n'y étoit jamais venu, il ne connoissoit aucun de ses voisins. La vue de ce parc excita la curiosité d'*Edward*. — Sachons, dit-il à son pere, à qui il appartient. *Eugenie* avoit le même desir, mais elle n'osoit le té-

moigner. La demande de son frere l'enhardtit : — je vois venir un homme de qui papa pourroit l'apprendre ; c'étoit un paysan qui passoit. *Mylord* lui en fit la question. — O *Mylord* ! que vous êtes heureux de ne pas connoître le monstre qui habite ce château, c'est le plus barbare & le plus inhumain des hommes. A ce début, la famille se regarda, & parut souhaiter que le paysan s'expliquât mieux. — Ou votre Seigneur est en effet bien méchant, ou vous êtes, mon ami, un grand misérable d'en parler aussi mal ? — Hélas ! je ne suis point un calomniateur, & ce que je viens de dire, vous sera confirmé par tous les habitans de cette contrée ; il n'en est pas un qui ne maudisse son existence ; chaque jour voit naître de nouvelles injustices de la part de *Mylord Williams* ; il est riche, nous sommes pauvres ; il peut tout, nous ne pouvons rien ; & avec les moyens de faire tant de bien, il ne s'occupe qu'à faire du mal ; il est craint de ses enfans, abhorré de ses domestiques, & maudit par ses vassaux : hier encore, il a fait arrêter un malheureux jeune homme, le fils de son jardinier, pour avoir

dit-il, braconné sur sa terre; le fait est vrai, mais bien excusable: sa mere est grosse depuis un mois, elle témoigne le desir de manger un lievre. — Je mourrai, disoit-elle à son fils, si tu ne me satisfais pas: le jeune garçon osa en parler à *Mylord*, qui le traita avec la dernière dureté; à cette nouvelle, sa mere se trouva mal. Désolé du peu de succès de sa démarche & de l'état de sa mere, il a eu l'imprudence d'aller chasser: *Mylord* s'en doutoit, il l'a fait guetter, & l'on a pris ce pauvre garçon, lorsqu'il revenoit bien satisfait du plaisir qu'il alloit causer à sa mere. Le lievre qu'on lui trouva déposoit assez contre lui: sur le champ, *Mylord* l'a fait conduire pour quinze jours à la prison du château. — Et sa mere, dit *Eugenie* les larmes aux yeux, n'a donc pas eu le lievre? — Non, certainement, *Miss*; & *Mylord* l'a menacé de la chasser, si elle continuoit à avoir des desirs. — Suivez nous, mon ami, dit le jeune *Lord* au paysan, vous rapporterez à cette femme plusieurs pieces de gibier. — Oh que nenni, *Mylord*, je m'en garderai bien; *Mylord Williams* croit que j'ai chassé sur sa terre, & je

serois arrêté comme *Francis*. — Eh bien, je porterai le tout moi-même : va trouver la jardiniere, & dis lui que demain matin elle sera contente. — J'y cours, *Mylord*.... Quelle bonté !... Mon Dieu, quelle différence ! Pourquoi tous les hommes ne vous ressemblent-ils pas ?

Mylord & Miss Wills ne disoient mot, mais ils étoient comblés de la conduite d'*Edward*. — C'est fort bien, mon fils ; cette action est digne de toi ; pense, agi toujours de même, & tu seras heureux. *Eugenie* pleuroit encore. — Que je plains les enfans de ce barbare, s'écria-t-elle en sanglotant : tous furent du même avis, & l'on regagna le château de *Nark-Neff*, en raisonnant sur ce que l'on venoit d'entendre. *Edward* se leva le lendemain de grand matin ; il se fit suivre par son valet-de-chambre qu'il chargea de gibier, & ils prirent le chemin de *Wall-Tree* (nom de la terre de *Mylord Williams*). Arrivés au château, un nombreux domestique se présente pour leur dire que *Mylord Williams* n'étoit pas encore levé, mais que les enfans se promenoient dans les

jardins. — Je demande le logement du jardinier, dit *Edward*, c'est à lui que je veux parler; un laquais l'y conduisit. La pauvre femme étoit instruite de la visite qu'elle devoit recevoir, & elle l'attendoit avec impatience. Le valet-de-chambre se débarrassa de son fardeau. — Voilà ma bonne, dit *Edward*, ce que l'on m'a assuré que vous désiriez ardemment. — Un lievre! s'écria-t-elle, ô *Mylord*! que je vous ai d'obligations!.... Toute ma vie.... ma reconnaissance.... En ce moment le jardinier entra, il joignit ses remercimens à ceux de sa femme; le jeune homme avoit beau dire: — mais cela n'en vaut pas la peine, vous vous moquez, ces gens ne cessoient d'élever jusqu'aux nues son action généreuse.

Pour mettre fin à des éloges qui blessoient sa modestie, *Edward* fit au jardinier des questions sur ses jardins. — Ils sont magnifiques; si *Mylord* veut y faire un tour, je suis sûr qu'il en sera content. *Mylord Williams* ne se leve qu'à dix heures; d'ici à ce temps, nous aurons celui de parcourir une partie du parc, & puis *Mylord* pourra s'en retourner par une petite porte qui

donne dans la campagne, ce qui abrégera son chemin. *Edward* y consentit, la bonne femme le reconduisit, en le comblant de bénédicitions.

Il fut enchanté de la tenue des jardins, & il en faisoit son compliment au jardinier, lorsqu'il apperçut au détour d'une allée deux cavaliers & une jeune personne de la plus charmante tournure. O ciel, s'écria le jardinier ! *Augustin*, le fils aîné de *Mylord*, est de retour ! je le croyois encore à *Londres*. Je suis perdu ; il dira à son pere que j'ai fait entrer un étranger dans son *parc*, & je serai chassé. — Cet *Augustin* est donc bien méchant ? — C'est tout le portrait de *Mylord Williams*. — Je vais le joindre, j'espere que le malheur que vous craignez n'arrivera pas. En effet, il alla au devant des jeunes gens ; *Miss Williams* voulut se retirer, mais le jeune homme qui lui donnoit le bras la retint. — Lequel est *Augustin*, demanda *Edward* ? — C'est celui que vous voyez se promener un peu séparé des deux autres. Quant à *Miss Clarice* & *James*, son second frere, ce sont les plus aimables enfans. . . . Mais chut, ils pourroient nous entendre. — Ti-

mothy, dit alors *Augustin* avec hauteur, quel est cet homme qui vous accompagne ? Mon pere ne vous a-t-il pas défendu de satisfaire les curieux ? Ce jardin n'est pas public. — Je n'ai pas cru, répondit *Timothy* en tremblant, devoir refuser au fils de *Mylord Bedford* d'admirer un instant ces bosquets. — Vous avez fort bien fait, reprit *Augustin*, en radoucissant la voix. *Mylord Bedford* est bien le maître, ainsi que tout ce qui lui appartient, de se promener ici; j'ignorois que ce fût lui. Pardonnez, *Mylord*, les ordres de mon pere ne pouvoient vous regarder; mais vous conviendrez qu'il seroit désagréable que tout le monde vînt nous importuner, sous le prétexte d'admirer. — Je suis très-sensible à la distinction que vous voulez bien faire en ma faveur, dit *Edward*, en saluant avec grace la belle *Miff* & ses deux frères.

Le jardinier eut ordre de se retirer, & la compagnie continua de se promener. Pour la premiere fois de sa vie, *Edward* se trouvoit embarrassé, ses yeux se fixoient sans cesse sur l'aimable *Clarice* qui rougissloit chaque fois qu'elle

s'en appercevoit. La certitude de ne voir que ses frères lui avoit fait négliger sa toilette : mais combien ce négligé étoit favorable à sa beauté ! Jamais rien de si charmant ne s'étoit encore offert aux yeux d'*Edward*. Qu'elle est belle, disoit-il tout bas ! & son cœur battoit avec force. Il fut aussi très-enchanté de la douceur & de l'esprit de *James*. Ce jeune homme joignoit à une figure séduisante, un caractere excellent ; il aimoit infiniment sa sœur, qui lui étoit tendrement attachée. *Augustin* déplut à *Edward* dès le premier instant : un ton haut, des manieres brusques, un ensemble rebutant ne prévenoient pas en sa faveur. — Quand on eut fait voir au fils de *Mylord Bedford* les choses les plus curieuses, *Augustin* lui proposa de venir déjeûner au château. — Mon pere, ajouta-t-il, vous verra sûrement avec plaisir. *Edward* s'excusa sur la crainte d'inquiéter ses parens. — Cette raison, dit *James*, impose silence au désir que nous avions de vous voir plus long temps. On le conduisit à la petite porte du parc, & l'on se sépara, avec promesse de se voir quelquefois. *Edward*, en regardant *Clarice*, assura

que ce seroit toujours de son côté avec un très-grand plaisir. Il ne put quitter cette porte, sans tourner plusieurs fois la tête, & un soupir lui échappa. L'état où il se trouvoit lui étoit inconnu : que signifie, se disoit-il, l'agitation où je suis ? Puis il réfléchissoit. *James* est bien aimable, & *Miss Williams* est bien jolie : que de noblesse dans ses traits, & en même temps que de délicatesse ! Il fit ensuite l'énumération des charmes de cette jeune *Miss* ; de sorte que le chemin lui parut fort court. Son pere l'attendoit, il se hâta de lui rendre compte de ce qui lui étoit arrivé, & malgré l'attention qu'il eut de ménager les éloges de *Clarice*, ce fut d'elle dont il parla le plus. — Je voudrois bien la connoître, dit *Eugenie* avec empressement ; personne ne répondit pour des raisons différentes. *Mylord* & sa belle-sœur étoient trop prévenues contre *Mylord Williams*, pour désirer faire sa connoissance, & *Edward* n'osoit eu parler, dans la crainte qu'on ne devinât ses véritables sentimens.

Le déjeûner étoit prêt, & l'on commençoit déjà à entourer la table, lorsque l'on entendit une voiture entrer dans

la cour. C'étoit *Myladi Bristol*, sa fille, le Chevalier *Norfolk* & *M. Elder*. Il est à propos, je pense, de donner au Lecteur une idée de ces nouveaux personnages.

Lady Bristol étoit veuve depuis quatre ans d'un très-grand Seigneur, & Pair du Royaume. Dans sa jeunesse, elle avoit été une coquette, & quoi qu'elle eut passé l'âge de plaisir, elle en conservoit toujours le désir. Son caractère impérieux & jaloux la rendoit peu propre à l'agrément d'une société. *Mylord Bedford* avoit été très-lié avec son mari, qui, en mourant, lui recommanda de veiller sur sa fille, attendu qu'il comproroit peu sur les soins de sa mère, dont il connoissoit l'esprit dissipé.

Elise, cette fille si tendrement chérie de son respectable pere, le méritoit à tous égards; son caractère répondoit exactement à sa figure qui étoit charmante. L'amitié qui régnoit entre leurs parens avoit fait naître une grande intimité entre les enfans. *Elise* & *Eugenie* n'avoient rien de caché l'une pour l'autre, *Edward* se regardoit comme leur frere, & à ce titre, les aimoit également.

Le Chevalier *Norfolk* étoit un des adorateurs de *Myladi Bristol*: c'étoit précisément ce que l'on appelle un homme sans caractere, mal élevé, brutal, écoutant & donnant toujours raison au dernier qui lui parloit: il eût volontiers fait le mal, & c'étoit son inclination; naturellement lâche, la crainte des suites ~~de ses~~ mettoit seule un frein à ses mauvais desseins; il n'avoit pas de bien, mais il comptoit qu'un jour il ameneroit *Myladi Bristol* à lui offrir sa main: il avoit un neveu, grand nigaud, plus bête & aussi intéressé que son oncle; qu'il prétendoit faire épouser à *Elise*: ces projets n'étoient encore formés qu'entr'eux deux; ils attendoient un instant favorable pour les mettre au grand jour.

M. *Elder* étoit le maître de musique d'*Elise*; ce jeune homme auroit été assez aimable, s'il n'avoit pas voulu le paraître trop. Il avoit beaucoup de fatuité, ce qui le rendoit souvent insupportable; du reste, il possédoit des talens, ce qui le faisoit rechercher des Grands.

Les nouveaux venus furent parfaitement accueillis; *Myladi Bristol* dis qu'elle venoit passer quinze jours à

Nark-Neff; on lui en fut gré, & chacun parut content

On aura été surpris, sans doute, de voir *Augustin Williams* passer tout d'un coup d'une grande brutalité à une douceur si éloignée de son véritable caractère : il est nécessaire d'en faire connaître la cause.

Milord Williams vivoit depuis quinze ans, époque de la mort de sa femme, dans sa terre de *Wall-Tree*; ses enfans faisoient toute sa compagnie, il étoit fui & haï de ses voisins ; il aimoit assez ses trois enfans; mais *Augustin* qui étoit l'aîné, avoit la préférence. La raison en est bien simple ; il étoit aussi malfaisant que lui. Ce jeune homme gouvernoit absolument son pere : le désir de voir *Londres* lui étoit venu six mois avant l'arrivée de *Milord Bedford* à *Nark-Neff*. *Milord Williams* n'eut garde de s'y opposer. Pendant le séjour qu'il y fit, il donna dans tous les travers ; le vin, le jeu, les femmes, rien ne fut ménagé ; sa bourse se vuidoit souvent, mais il courroit la remplir chez *Le Banquier* de son pere, qui avoit ordre de le satisfaire.

Un jour qu'il étoit trop malade pour

se livrer à sa débauche accoutumée; il fut, par désœuvrement, à *Coyent-Garden* (*). Le spectacle n'étoit pas encore commencé; il se plaça à l'amphithéâtre. A peine étoit-il assis, qu'il vit ouvrir une loge dans laquelle entrerent une dame âgée, un cavalier & deux jeunes *Miss* extrêmement jolies; une sur-tout lui parut divine. Il fut quelques instans dans l'admiration que lui inspiroit cette merveilleuse beauté: revenu de ce premier mouvement de surprise, il courut s'informer à l'ouvreuse du nom des personnes qu'elle venoit de placer. Cette femme ne put rien lui apprendre. Il revint donc à sa première place, aussi peu instruit qu'auparavant. Ni la pièce, ni ses amis qui vinrent causer avec lui, ne purent distraire son attention; ses yeux furent continuellement fixés sur la loge qui renfermoit ce qu'il avoit jamais vu de plus beau. Le cavalier qui accompagnoit les dames qu'il considéroit, fut salué par le Comte de *Clare*: il fut le joindre à l'instant, & lui demanda le nom de la personne

(*) Salle de spectacle de Londres.

qu'il venoit de saluer. — C'est *Milord Bedford* & sa fille. — Mais elles sont trois femmes. — C'est l'ancienne *Milady Bristol* & son aimable *Elise*. — *Milord* est, sans doute, à côté de *Miss Bedford*. — Non, sa fille est celle qui est blonde. — Elles sont bien jolies toutes deux, mais la brune me paroît mieux. (Il n'en pensoit pas un mot; il voulloit seulement sonder le Comte de *Clare*, qu'il soupçonneoit amoureux d'une des deux). — Je suis de votre avis; la brune a plus d'éclat, & je la préfere. Tant mieux, dit tout bas *Augustin*, l'autre me plaît davantage. Il quitta le Comte, & fut se mettre à deux pas de la loge de *Milady Bristol*. A la fin de la comédie, il se hâta de sortir pour suivre les jolies *Miss*; la foule étoit considérable, & malgré toutes les peines qu'il se donna, il perdit de vue *Milord Bedford* & sa compagnie. Il revint le lendemain à *Covent-Garden*, dans l'espérance d'y rencontrer la personne qui avoit fait une si vive impression sur son cœur: son attente fut vaine. Pendant deux mois, il ne s'occupa que du soin de revoir *Miss Bedford*: désolé de n'y

pas réussir ; il fut chez le Comte de *Clare* ; il venoit de partir pour aller passer six mois à la campagne. Que faire ? à qui s'adresser pour savoir où logeoit *Milady Bristool* ? Enfin il l'apprit par un domestique nouvellement sorti de chez elle, qui vint s'offrir à lui pour remplacer un de ses gens qu'il avoit renvoyé. Il fut par ce même valet, que *Milord Bedford* étoit parti depuis un mois avec toute sa famille pour aller dans une terre nommée *Nark-Neff*, dans le Comté de *Surrey*. — Seroit-il possible, s'écria-t-il ? C'est à trois milles de *Wall-tree*. Vîte une chaise, des chevaux, je veux partir dans une heure. Il arriva précisément à *Wall-tree*, le matin du jour où *Edward Bedford* y fut. Il est aisé de concevoir, d'après ce qu'on vient de lire, le plaisir que ressentit *Augustin*, lorsqu'un hasard heureux lui procura la connoissance du frere de *Miss Bedford*. Il se proposa dans l'instant de se lier avec *Edward*, & sur-tout d'engager *Milord Williams* à faire une visite à *Nark-Neff*. Son pere eut beau lui représenter qu'il n'étoit pas décent de prévenir de nouveaux arriyés, que

Ce n'étoit pas à lui à faire la première visite, *Augustin* insista, bouda, eut de l'humeur, & finit par obtenir ce qu'il désiroit. Il fut donc décidé qu'on iroit le lendemain chez *Milord Bedford*.

Accoutumée à ne voir que des paysans, la présence d'*Edward* flattta agréablement *Clarice Williams*; elle ne put fermer l'œil de la nuit, le souvenir de cet aimable jeune homme lui ôta le repos; elle le comparoit à son frere *James*; c'est la même douceur, se disoit-elle, les mêmes agrémens; mais par quel hasard *Augustin* l'a-t-il si bien accueilli? Il eit ordinairement si brusque; probablement son séjour à *Londres* l'aura rendu poli: plut à Dieu il nous rendroit plus heureux.

Enfin l'heure d'aller à *Nark-Ness* arriva; *Augustin* ne voulut pas que son frere fût de la visite; il partit avec son pere. On ne les attendoit assurément pas; les hommes étoient à la chasse, *Milady Bristol* dormoit; ils ne trouverent que les deux jeunes *Miss*, & la belle-sœur de *Milord Bedford*, qui les reçut avec honnêteté. Cependant elle étoit fort surprise de cette

prévenance ; après tout ce qu'on lui avoit dit du caractere de *Milord Williams*. *Augustin* ne put cacher le plaisir qu'il éprouva en revoyant la charmante *Eugénie*, qui le remarqua & n'en fut pas flattée. *Milord Williams*, malgré son âge, devint à cette premiere entrevue amoureux de *Miss Bristol* : le temps que doit durer une visite étoit plus qu'écoulé, & le pere & le fils ne songeoient pas à s'en aller. *Miss Wills* les en fit appercevoir par un *il est tard, je crois* ; *Milord Williams* craignit d'être indiscret, & prit congé des dames. — N'est-il pas vrai, *Milord*, qu'*Eugénie* est bien jolie ? — *Elise* m'a parû céleste, répondoit l'amoureux suranné, & les éloges des deux *Miss* ne finirent qu'en arrivant à *Wall-tree*. *Augustin* fut trouver son frere pour lui parler d'*Eugénie*, & *Milord Williams* monta chez sa fille pour l'entretenir d'*Elise*. — C'est donc ainsi, *Milord*, que se nomme la sœur du jeune *Lord Bedford* ? — Eh ! non ; c'est la fille de *Milady Bristol*. — Mais, papa, n'étiez-vous pas allé à *Nark-Neff* ? — Sans doute. — Ce n'est donc pas *Milord Bedford* qui l'habite ?

— Mon dieu, *Clarice*, que vous êtes forte! je vous dis depuis deux heures qu'*Elise* est la fille de *Milady Bristol*, amie de *Milord Bedford*, & qu'elle est venue le voir à *Nark-Neff*. — Mais le jeune *Lord* que nous avons vu a, dit il, une sœur? — Vous avez raison. — C'est elle que je voudrois bien connoître; elle doit être charmante. — Pourquoi? — C'est que.... c'est que.... mais je n'en sais rien. Les deux freres qui parturent dans l'instant, firent cesser une conversation qui embarrassoit furieusement *Clarice*.

Nos chasseurs à leur retour furent fort surpris d'apprendre la visite des *Lords Williams*. — C'est une politesse à laquelle je n'aurois pas dû m'attendre, disoit avec raison *Milord Bedford*.

Avant que de se mettre à table, on fit un peu de musique: *Eugenie* avoit la voix belle & chantoit à merveille, elle jouoit aussi de la harpe: *Elise* chantoit un peu; *Milady Bristol* touchoit miraculeusement du clavecin; *Edward* jouoit de la flûte, son pere du violon, & M. *Elder* excelloit sur tous les instrumens. Le concert fut charmant: *Eugenie* admira les talens du

musicien avec la candeur & la sincérité qui lui étoient naturelles. *Elder*, comme je l'ai déjà dit, étoit extrêmement fat ; il osa se flatter d'avoir plu à *Miff Bedford*. Plein de cette ridicule idée, il devint attentif auprès d'elle : ne se doutant pas du motif qui le faisoit agir. *Eugenie* n'eut aucun soupçon, & elle continua ses éloges, qui parurent à *Elder* la confirmation de l'amour qu'il crut avoir inspiré. Il attendit avec impatience l'instant de se trouver seul avec *Eugenie*, pour lui dire qu'il avoit deviné son secret, & que sa tendresse avoit prévenu la sienne. L'occasion s'en présenta le lendemain ; elle s'étoit levée assez matin, tout le monde reposoit encore ; en attendant l'heure du déjeûner, elle descendit faire un tour de jardin : *Elder* l'aperçut de sa fenêtre, & se hâta de l'aller joindre : il l'aborda avec la confiance que donne la certitude d'être bien reçu, & ne différa pas d'un instant sa déclaration. *Eugenie* lui imposa silence, & le traita avec le mépris qu'il méritoit. — Il faut convenir, disoit-il, que les femmes sont bien capricieuses ; car vous m'aimez, *Miff*, j'en suis sûr, cessez donc de feindre. Il la prit alors

dans ses bras avec violence. *Eugenie* crioit & se débattoit vivement, lorsqu'un bras nerveux saisit *Elder* par les cheveux, & le jeta assez rudement sur la terre. *Eugenie* tournant la tête pour voir à qui elle étoit redevable de la suite du musicien, apperçut *Augustin Williams* qui la rassura de son mieux, & l'aida à gagner le château, où elle raconta l'action de l'insolent *Elder*, & le service que venoit de lui rendre *Augustin*. Il fut remercié & fêté par tout le monde. On chercha vainement le musicien pour le corriger ; il avoit pris sagement le parti de se retirer.

Cet incident fit grand plaisir à *Augustin*. — Elle me doit déjà de la reconnaissance, se disoit-il ; mes soins & le temps feront naître l'amour. Cet arrangement fait avec lui-même ne fut pas ratifié par celle de qui en dépendoit seule le succès. Cependant *Augustin* fut prié à dîner, & l'on projeta de le reconduire le soir en allant faire une visite à *Milord Williams*. Effectivement *Milord Bedford*, son fils, sa fille & *Augustin*, monterent en carrosse sur les six heures du soir ; *Miss Wills* resta à *Nark-Ness* pour faire compagnie aux étrangers.

étrangers. L'arrivée de *Milord Bedford* & de sa famille causa la plus grande joie à *Milord Williams*. Il eut quelque chagrin de ne point voir *Elise*; mais il ne put se dissimuler qu'il n'auroit point été séant qu'elle vînt chez lui, ne le connaissant pas. *Clarice* reçut parfaitement bien *Eugenie*, elle se mouroit d'envie de la connoître: *Miss Bedford* avoit le même désir; ainsi l'amitié lia bientôt ces deux aimables personnes. *James* qui, jusques-là, ne s'étoit pas douté qu'il eût un cœur fait pour aimer, *James* ne put voir la charmante *Eugenie*, sans ressentir un trouble qui est si délicieux le premier jour qu'on aime. *Milord Williams* pria *Milord Bedford* à dîner pour le sur-lendemain, & l'engagea instamment à lui amener *Miss Wills*, *Milady Bristol*, sa fille & le Chevalier *Norfolk*. *Milord Bedford* le promit, & l'on se sépara. Les deux *Miss* se jurerent un attachement éternel: *James* fit tout bas le même serment, & n'y manqua pas.

Edward, à la seconde vue, sentit son amour pour la belle *Clarice* prendre de nouvelles forces. Sa timidité l'empêcha de se livrer, comme il l'auroit

désiré, au plaisir de la contempler. Deux ou trois fois il avoit rencontré les yeux de *Miss Williams*, & dans l'instant il s'étoit hâté de baisser les siens, ce qui l'avoit privé du plaisir charmant de remarquer la rougeur & l'émotion de *Clarice*. Ces deux êtres sensibles se quittèrent, en se promettant, au fond de leur cœur, de s'aimer toujours.

Le jour pris pour le dîner étant arrivé, tous les habitans du château de *Nark-Ness* se mirent en route. *Milord Williams* vint au-devant d'eux : la présence d'*Elise* le mit de la meilleure humeur possible ; le dîner fut splendide ; tout le monde paroisoit content. *Edward* fut placé à côté de *Clarice* ; *Eugenie* étoit entre les deux frères, *Augustin* & *James* ; *Milord Williams* séparoit *Milady Bristol* & sa fille : le reste des convives ne dut qu'au hasard les places qu'ils occupèrent.

En sortant de table, on se mit au jeu ; les parties finirent à l'heure de la promenade. *Milord Williams*, par politesse, fut obligé de donner la main à *Milady Bristol* : par le même motif, *Augustin* présenta la sienne à *Miss Wills* : son frère offrit, en trémblant,

à *Eugenie* de l'aider à descendre. *Edward* n'osoit se présenter ; son pere lui dit : — Ne voyez-vous pas, mon fils, que *Miss Williams* est sans cavalier, & pour un pareil office, le fils vaut mieux que le pere. *Edward* rougit, & courut s'emparer de la main de *Clarice*.

La compagnie gagna un joli bosquet ; mais avant d'y arriver, l'on étoit absolument séparé. Les jeunes gens, sans s'en appercevoir, avoient ralenti leur marche : ils ne se disoient mot ; mais de fréquens soupirs & un tremblement continual, annonçoient assez leurs agitations. Aucun d'eux n'en devina le motif. Heureux âge ! âge de l'innocence ! Les plaisirs de l'amour vous sont encore inconnus, mais vous n'en ressentez pas les peines : bientôt vous regretterez votre ignorance : dans tous les temps, l'épine s'est toujours trouvée attachée à la rose.

Enfin chacun se réunit dans une rotonde où aboutissoient plusieurs allées ; elle étoit entourée de siéges. Par les soins d'*Augustin*, on y trouva une superbe colation. Son Pere, qui ne s'en doutoit pas, lui en fut gré. La soirée ~~le~~ passa fort agréablement.

Avant de se séparer, on convint de se voir souvent. Les jeunes gens se quitterent plus épris que jamais; leurs yeux furent les seuls interprètes de leurs cœurs; mais ce langage, pour de vrais amans, n'est-il pas le plus éloquent?

Pendant le séjour que fit *Milady Bristol* à *Nark-Ness*, on vit beaucoup *Milord Williams* & sa famille. *Elise* fut vivement importunée par son amant suranné. Tout le monde s'aperçut de sa folle passion. *Milady* fut la première à en rire. Le Chevalier *Norfolk* jura dès ce moment une haine invincible à *Milord Williams*. J'ai dit plus haut qu'il avoit des vues sur *Elise* pour son neveu: ceci dérangeoit son projet; la fortune & la naissance de *Milord Williams* le rendoient un parti considérable, & il craignoit l'avarice de *Milady*.

Le départ de *Milady Bristol* chagrina beaucoup *Milord Williams*, il desira moins la société de *Nark-Ness*; ses visites furent plus rares, ce qui fit une grande peine à ses enfans. *Augustin*, naturellement hardi, ne vit pas dans la retraite de son pere des raisons de se priver du plaisir de voir *Engenie*; il ne la quittoit presque pas; à la vérité,

son amour étoit encore un mystere pour celle qui l'avoit fait naître ; mais il résolut de rompre le silence ; il se flattoit de n'être pas indifférent. Son erreur cessa , & le rendit furieux. *Eugenie* lui dit , avec la candeur qui lui étoit naturelle , qu'elle ne connoissoit l'amour que parce qu'elle en avoit entendu dire , & qu'ainsi elle pouvoit lui assurer qu'elle n'en avoit point du tout pour lui. — Comptez , ajouta t-elle , sur mon amitié ; je vous dois trop de reconnoissance pour n'être pas toujours votre amie , mais ne me demandez pas un sentiment plus tendre , je sens que je ne pourrois pas vous l'accorder.

Augustin rentra chez lui très-piqué contre *Eugenie*. L'ingrate , disoit - il , en aime sûrement un autre ; mais malheur à celui qu'elle préfere , il ne périra que de ma main. Avec quelle froideur elle m'a assuré de son indifférence ! Son amitié ! Quelle offre ! Je la refuse ; son amant , son époux , ou son implacable ennemi.

Il se flattoit ensuite que la réflexion la rendroit plus traitable : elle rendra justice à mon mérite , se disoit-il ; elle sentira ce que je vaux. Si elle continue

À me rebuter, ma haine prendra la place de mon amour, je deviendrai son tyran.

Il dormit peu; dans la journée, il ne fut pas plus tranquile. Il se proposa d'aller le lendemain matin à *Nark-Neff*, espérant de fléchir *Eugenie*.

Le changement de conduite de *Milord Williams* n'en avoit point apporté dans le cœur de ses enfans; *Clarice* s'occupoit sans cesse d'*Edward*, & *James* ne songeoit qu'à la belle *Eugenie*. Depuis plusieurs jours il combattoit le désir de l'aller voir; la crainte de paroître importun l'arrêta. Cependant il ne put résister à l'envie de revoir le lieu qu'elle habitoit. Il se leva de grand matin, & se rendit à *Nark-Neff*: il n'osa se présenter au château, & se contenta de le contempler de loin; il fit le tour du parc. Il étoit près d'une grille, lorsqu'il apperçut un des gens de *Milord Bedford* sortir & ne faire que pousser la porte. Le désir de se rapprocher d'*Eugenie* l'engagea à entrer dans le parc; il guida ses pas vers un petit labyrinthe, promenade favorite de son amante. A peine y fut-il arrivé, qu'il entendit un léger bruit. Un buisson assez touffu lui

servit de cachette. Dieu ! quelle fut sa joie en appercevant *Eugenie* ! elle tenoit un livre. — Je ne puis dormir, dit-elle à demi-haut, voyons si je pourrai lire. *James* n'étoit qu'à deux pas, il put l'admirer à son aise. Qu'il se trouvoit heureux ! Au bout d'un instant le livre tomba des mains de *Miss Bedford* : — Oh ! pour le coup, dit-elle avec un peu d'humeur, je n'y saurais tenir. Quoi ! je ne puis m'occuper de rien ! toujours le même objet vient troubler mon repos ! *James* ! ajouta-t-elle en soupirant, le sommeil répand en ce moment ses pavots sur toi; tu ne songes pas à celle que rien ne peut distraire de ton aimable image. — Seroit-il possible, s'écria *James* en courant se jettant aux pieds d'*Eugenie* ? puis-je croire ce que je viens d'entendre ? Un foible cri fut toute la réponse d'*Eugenie* : le plaisir de voir son amant, la honte d'avoir trahi son secret, l'avoient rendue interdite. *James*, l'heureux *James*, étoit ivre d'amour & de joie. — Moment à jamais fortuné ! je suis aimé de la plus belle des femmes, de celle que j'adore : aimable *Eugenie* ! ne baissez pas ces yeux charmans, que j'y lise

la confirmation de mon bonheur. Elle m'aime, répétoit-il avec transport ; ô Dieu ! quelle félicité !

Un peu revenue de sa surprise, la tendre *Miff* fixa *James* avec timidité. — Vous avez entendu l'aveu de ma faiblesse, que me serviroit à présent de n'en pas convenir ? Oui, *James*, vous m'êtes cher, & puisque vous m'aimez, je suis heureuse ; mais évitez-moi déformais une semblable conversation ; jurez-moi de ne pas chercher l'occasion de m'entretenir en particulier : songez que jusqu'à l'instant où mon pere l'aprouvera, notre attachement doit être un secret pour tout le monde. — Il n'en sera pas un pour moi, dit *Augustin* en se montrant ; puis s'adressant à son frere : malheureux, vous osez aller sur mes brisées ! je saurai vous en punir. Il se tourna ensuite vers *Eugenie* : voilà donc, *Miff*, les raisons de votre indifférence ; de l'amitié pour moi, & l'amour le plus tendre pour un autre : tremblez audacieux amans, redoutez tout de ma vengeance ; ne pouvant me faire aimer, je saurai du moins me faire craindre. Il s'éloigna en finissant ces mots.

— Pardon, pardon, s'écria *James* en tombant à genoux ; ô *Miss* ! par-
donnez-moi ; je vais vous rendre mal-
heureuse ; c'est mon amour qui causera
vos maux : puise, grand Dieu, la
colere de mon frere ne tomber que
sur moi ! — Ce souhait m'offense, ré-
pondit *Eugenie* ; si c'est une faute
d'aimer, je la partage avec vous ;
parlez à *Milord Williams*, voyez en-
suite mon pere. Si, comme je dois le
croire, vos vœux tendent à obtenir
ma main, & que nous trouvions des
obstacles, la constance & notre respect
envers nos parens nous les feront sans
doute surmonter ; séparons-nous, & ne
me revoyez qu'en présence de ma fa-
mille. Jusqu'ici nous ne sommes pas
coupables, il ne faut pas le devenir.
— Femme divine ! vous serez obéie,
vos volontés seront toujours mes loix ;
que je vous voye, que je sache que
vous m'aimez, & mon sort sera digne
d'envie. En se séparant, une larme
s'échappa des longues paupieres d'*Eu-
genie* ; ces pauvres enfans ne se quit-
terent qu'avec la plus grande peine ;
ils étoient loin l'un de l'autre, & ils se
regardoient encore.

En approchant de *Wall-tree*, *James* fut agité; mais il se rassura bientôt. — Elle m'aime, se disoit-il; que puis-je avoir à craindre? Cette agréable certitude me donnera du courage pour supporter tous les événemens. En montant dans sa chambre, il apperçut son frere qui lui lança un regard foudroyant. Au bout de deux heures, *Clarice* vint le trouver. — Bon Dieu! mon frere, qu'est-il arrivé? *Augustin* est furieux; il étoit sorti ce matin de bonne heure; en rentrant, il juroit comme un forcené; au moment du lever de *Milord*, il est entré chez lui; ma chambre, comme vous savez, est au-dessus de celle de mon pere; j'ai entendu *Augustin* qui disoit: — Je veux me venger, dussai-je y perdre la vie. — Calme-toi, lui répondoit *Milord*, tu seras satisfait; tu sais combien je t'aime, tes chagrins me sont personnels. Peu d'instans après, j'ai vu *Augustin* dans le jardin qui se frappoit le front, & murmuroit quelque chose que je ne pouvois entendre. — Eh bien, ma chere *Clarice*, c'est de moi qu'*Augustin* veut se venger; & il lui raconta ce qui venoit de se passer. Il aimoit beaucoup sa sœur, & n'avoit

rien de caché pour elle. La sensible *Clarice* pleuroit sur le sort de *James*, & lui conseilla de se défier des manœuvres sourdes d'*Augustin*. — Il peut tout sur l'esprit de mon pere; il est vindicatif, soyez sur vos gardes. Après en avoir obtenu la parole, elle le quitta pour ne donner aucun soupçon, & afin qu'elle pût veiller à ses intérêts.

A l'heure du dîner, *Milord* ne dit mot à *James*; son frere le rudoya à tous propos; ce jeune homme étoit naturellement très-doux, cependant il ne put supporter les manieres impérieuses d'*Augustin*. En sortant de table, il lui dit avec modération, que le ton qu'il prenoit ne pouvoit être souffert que dans un pere. — Vous aurez pour agréable de le souffrir de moi, ou.... Il osa faire un geste; *James* fut outré, & sans doute la scène eût été vive, si *Clarice* ne se fût hâtée de les séparer.

Plusieurs jours se passèrent sans aucun changement dans les esprits. La froideur extrême de *Milord Williams* affligoit sensiblement *James*. Il chérissait son pere, & ne pouvoit pardonner à *Augustin* de l'avoir indisposé contre lui.

En quittant *James*, *Miss Bedford*

fut se renfermer dans sa chambre ; les réflexions l'y suivirent. Mon cœur, se disoit-elle, ne me reproche rien ; j'ai laissé voir toute ma tendresse à *James*, mais il la mérite ; ce jeune homme est estimable, ainsi la raison ne blâme pas mon choix. La seule crainte d'avoir déplu à son pere lui faisoit de la peine ; elle fut tentée plusieurs fois de se confier à sa tante, sa timidité l'arrêta ; elle vouloit aussi informer son frere de la scène du matin, mais elle craignit qu'*Edward* ne témoignât son mécontentement à *Augustin* ; par prudence, elle aima mieux garder son secret.

A quelques jours de-là, *Milord Bedford* proposa à sa famille d'aller à *Wall-tree* : personne ne s'avisa de le contrarier. *Milord Williams* étoit absent avec *Auguſtin* ; *Clarice* & *James* furent recevoir la compagnie. Avec quelle joie ces jeunes amans se revirent ! *James* ne put dire qu'un mot à sa chère *Eugenie*, ce fut pour lui jurer qu'il l'aimeroit toujours ; les yeux d'*Edward* en dirent autant à *Clarice*. *Milord Bedford* ne jugea pas à propos d'attendre le retour de *Milord Williams* ; il prit congé de ces aimables enfans, & retourna chez lui.

En rentrant, *Milord Williams* s'enferma dans son cabinet ; *Augustin* ne parut pas. Suivant leur coutume, *Clarice* & *James* descendirent au jardin ; ils y étoient depuis fort peu de temps, lorsqu'on vint dire à *James* qu'on le demandoit dans la cour. Deux hommes se présentèrent, & lui signifierent l'ordre qu'ils avoient de l'emmener. Il pria inutilement qu'on lui laissât voir son pere & sa sœur ; les barbares furent sourds à ses instances, & sur le champ ils le firent monter dans une chaise qui étoit à la porte. Un des hommes prit place à côté de lui, l'autre suivit le carrosse à cheval : l'on courut la nuit & le jour suivant ; il faisoit tout-à-fait nuit, lorsque la chaise s'arrêta. On baissa un pont-levis pour la laisser entrer dans une cour spacieuse. *James* descendit, & fut conduit dans une salle basse où on l'enferma. Dès qu'il fut seul, les réflexions les plus amères vinrent assaillir son imagination. Cruel *Augustin*, s'écria-t-il avec douleur ! te voilà bien vengé ! Je ne reverrai plus *Eugenie* ; cette prison sera mon tombeau.

Il se parloit encore, lorsqu'on vint

lui apporter à souper. Il mangea peu, malgré les instances d'une vieille femme qui lui dit être chargée de le servir. — Vos soins empressés, *Mistress*, me sont à charge ; en ce moment j'ai besoin de repos, laissez-moi seul. Elle lui montra son lit, & se retira.

James se coucha sans espoir de pouvoir dormir ; cependant le sommeil trompa son attente : il étoit si fatigué qu'il s'endormit tout de suite, & ne se réveilla que fort tard : la vieille étoit déjà venue plusieurs fois pour savoir s'il avoit besoin de quelque chose. — Votre déjeûner est prêt, *Monsieur*, désirez-vous que je l'apporte ? — Ne puis-je aller le prendre dans votre salle ? — Hélas ! il m'est expressément défendu de vous laisser sortir d'ici. Si j'étois seule dans le château, vous y seriez le maître ; mais mon mari, qui en est concierge, est extrêmement rigide, & le jardinier veille en outre à ce que les ordres que nous avons reçus soient ponctuellement exécutés. — Mais, ma bonne, qui vous a donné ces ordres ? — Le maître du château, que je n'ai pas la permission de vous nommer. — Vous faites votre devoir, je ne puis m'en

plaindre ; mais je suis bien malheureux.
— C'est ce que je vois , & ce qui m'afflige : beau jeune homme , le bonheur devroit suivre vos pas ; prenez patience , mon enfant , le temps est un grand maître , il changera peut-être le cœur de vos ennemis ; en attendant , je ferai mon possible pour adoucir votre captivité.

L'enlevement de *James* fut bientôt su par tous les habitans de *Wall-tree*. Un vieillard vint , à la tête d'une troupe de paysans , trouver *Milord Williams* ; en l'abordant , ils se jetterent tous à genoux . — Qu'a-t-il fait , ce cher Seigneur , s'écria le vieillard ? Pardonnez-lui , *Milord* , c'est le roi des cœurs ; depuis trois ans il nourrit mes deux petits-enfants ; j'étois si vieux & si cassé à la mort de ma femme , que je ne pouvois pas gagner du pain pour ces petits infortunés ; ma fille & mon gendre sont morts depuis cinq ans ; les deux orphelins auroient péri de faim & de misere sans la compassion de *M. James* . — Il a payé le médecin qui a guéri ma femme , dit un autre ; sans lui je n'aurois pas été en état de lui procurer des secours , & je l'aurois

perdue. — Pendant une longue maladie que j'eus l'année dernière, dit une vieille femme en s'approchant, il venoit me voir tous les jours, &c, grace à ses soins, je n'ai jamais manqué des choses nécessaires. — Sans lui, ajouta un autre paysan, j'aurois été en prison pour une amende à laquelle *Milord* m'avoit condamné; je n'avois pas d'argent; M. *James* m'apporta celui qu'on exigeoit. — Rendez lui la liberté & vos bonnes graces, s'écrierent-ils tous ensemble; on vous en a imposé, *Milord*, si l'on vous en a dit du mal; c'est le meilleur des hommes. — Qu'on me chasse cette canaille, dit *Milord* en colere: sortez, malheureux; suis-je fait pour recevoir vos conseils? sortez vite, ou craignez mon courroux.

Ils s'en allerent désolés du peu de succès de leurs démarches, & se promettant bien de tâcher de découvrir le lieu qui renfermoit leur bienfaiteur.

Eugenie apprit, avec le plus grand désespoir, le départ de *James*; on ne disoit pas où il étoit: *Milord Williams* faisoit courir le bruit qu'il s'étoit enfui avec une paysanne dont il étoit amoureux: personne n'en crut rien; la

justice qu'on rendoit à ce jeune homme ne laissoit aucun doute sur la bonté de ses mœurs ; cependant on ignoroit ce qu'il étoit devenu. D'après les menaces d'*Augustin*, *Eugenie* ne douta pas que ce ne fût une suite de sa vengeance. Elle s'affligea d'être la cause du malheur de *James* ; mais elle ne se reprocha pas un moment de l'aimer.

Augustin n'avoit pas paru à *Nark-Ness* depuis le jour où il avoit surpris son frere aux genoux d'*Eugenie* ; il eut la barbarie d'y venir, après son départ, pour jouir de la douleur d'*Eugenie*. *Milord Bedford* qui ne connoissoit pas la noirceur de son caractere le reçut fort bien, & l'engagea même à rester pour prendre le thé. *Eugenie* prétexta une migraine, & se dispensa de paroître: *Augustin* en fut outré. — Du mépris ! se disoit-il, misérable *James* ! c'est toi qui m'en fera raison.

Le désir de revoir *Elise*, décida *Milord Williams* à aller à Londres ; d'ailleurs, il étoit sans cesse importuné par les prières de ses vassaux. La veille de son départ, il fut prendre congé de *Milord Bedford*, qui se disposoit aussi à quitter *Nark-Ness*; ses affaires venoient

de se terminer. *Augustin* avoit résolu de rester à *Wall-tree* ; mais quand il apprit qu'*Eugenie* retournoit à *Londres*, il changea d'avis, & partit avec son pere & sa sœur. *Milord Williams* loua un superbe hôtel, qu'il fit meubler magnifiquement ; il vouloit séduire, par son faste, la mere d'*Elise*, & obtenir la main de sa maîtresse par force, si elle ne la lui accordoit pas de bon gré. Dès que sa maison fut en état, il fit une visite à *Milady Bristool*, qui fut enchanté de le voir. *Elise* & le Chevalier *Norfolk*, pour des raisons différentes, eurent du chagrin de son arrivée. *Clarice* s'apperçut de l'impression désagréable que son pere faisoit sur l'esprit d'*Elise* : elle vit bien à cette première visite que *Milord Williams* n'étoit pas plus heureux en amour qu'*Augustin*.

Milord Bedford arriva peu de jours après, & fut chez *Milord Williams*, accompagné de sa belle-sœur & de ses enfans. *Eugenie* & *Clarice* se revirent avec grand plaisir, & se le témoignèrent mutuellement ; *Augustin* fit quelques plaisanteries ironiques à *Miss Bedford* sur l'absence de *James* ; il eut même l'audace de lui dire à l'oreille que son

frere ne méritoit pas le bonheur d'être aimé d'elle , puisqu'il lui préféroit une petite paysanne. Un regard d'indignation fut toute la réponse d'*Eugenie*. Cette mortification aigrit de plus en plus *Augustin* , qui fut obligé de sortir pour cacher la fureur où il étoit. *Clarice* alors s'approcha de son amie. — Sortons un instant , lui dit-elle , j'aurois quelque chose à vous dire. Leur absence inquiéta *Edward* , qui avoit remarqué le trouble de sa sœur & l'humeur d'*Augustin* ; cependant il fit en sorte que personne ne s'en apperçût. Plusieurs visites arriverent : on proposa de jouer. *Edward* fit la partie d'une femme âgée , parente de *Milord Williams*.

Eugenie suivit *Clarice* dans son appartement.—Mon amie , lui dit celle-ci , vous avez des peines , & je vous suis trop attachée pour ne pas les partager : confiez-moi ce qui vous afflige... Vous rougissez : ah ! *Eugenie* , vous vous défiez de moi : la sœur d'*Augustin* vous cause des craintes ; mais la sœur de *James* devroit vous rassurer. Les yeux d'une amie sont clair-voyans : les miens ont scû démêler votre haine pour *Augustin* , & votre amour pour *James*.

Le voilà ce secret que mon amitié vous reproche de garder avec moi. — Oui, ma chère *Clarice*, vous avez lu dans mon cœur aussi bien que moi-même. Alors elle raconta à son amie la scène du labyrinthe, & les suites funestes qu'elle avoit eues ; car, ajouta-t-elle, le départ de votre frère est furnaturel : nul autre qu'*Augustin* ne l'a nécessité. — Je ne conçois pas ce qu'il peut être devenu : j'ai vainement questionné les gens de mon père pour en être instruite ; Je valet qui est venu dire à *James* qu'on le demandoit, appartient à mon frère ainé : je n'en ai pu rien tirer : un *je ne fais pas*, *Miss*, m'a toujours fermé la bouche.

Après avoir encore raisonné long-temps sur ce sujet sans en être plus instruites, les deux *Miss* rentrèrent. *Eugenie* se trouvoit allégée par la confidence qu'elle venoit de faire, & *Clarice* étoit contente d'avoir une preuve de l'attachement de son amie.

Edward venoit de finir sa partie : il s'approcha de sa sœur, pour pouvoir entretenir *Clarice*. Il ne lui parla que de choses indifférentes ; mais il la voyoit, touchoit sa robe, l'entendoit, & étoit

content. La plus légère faveur est du plus grand prix aux yeux d'un tendre amant. *Eugenie*, pour la premiere fois, s'apperçut de l'inclination de son frere; elle remarqua aussi que *Clarice* ne le voyoit pas avec indifférence: elle n'envioit pas le bonheur de son amie; mais elle auroit désiré que la présence de *James* lui en procurât un semblable.

Il se faisoit tard; on se sépara. Avant de se quitter, *Clarice* promit à *Eugenie* de l'aller voir un matin, afin de pouvoir causer plus long-temps, & plus à leur aise.

Augustin s'étoit retiré dans sa chambre pour méditer sur la vengeance qu'il vouloit tirer d'*Eugenie*. Après avoir sondé les replis de son barbare cœur, il y vit moins d'envie de devenir son époux, que le désir de l'avoir pour maîtresse, & de rendre son frere éternellement malheureux. Il imagina de changer absolument de conduite. Pour cet effet, il partit pour aller trouver son frere. Le château qu'il habitoit n'étant pas fort éloigné de *Londres*, il arriva le lendemain. Il se montra si repentant aux yeux de *James*, que celui-ci lui promit d'oublier ses torts,

& de l'aimer plus que jamais. *Augustin* lui jura qu'il étoit absolument guéri de son amour pour *Eugenie*, & qu'il vouloit lui-même travailler à la lui faire épouser. *James*, au comble de la joie, ne savoit comment témoigner sa reconnaissance à son frere. Ils partirent ensemble pour revenir à *Londres*. *Augustin* se chargea de le raccommoder avec son pere : effectivement, dès le même soir, il le lui présenta, & la paix se fit. *Milord Williams* ne concevoit rien à la conduite de son fils aîné; mais comme il l'aimoit au delà de toute expression, ses désirs étoient des loix pour lui.

Le retour de *James* répandit la joie dans la maison ; il étoit adoré des domestiques ; il ne leur avoit jamais fait que du bien. *Clarice* ne se lassoit pas d'embrasser son frere ; sa satisfaction se manifestoit à tout instant. Chaque preuve d'attachement qu'on donnoit à *James*, étoit un coup de poignard pour *Augustin*.

Clarice se hâta d'aller voir *Eugenie* pour lui faire part de l'arrivée de *James* & du changement d'*Augustin*. Elle la trouva avec *Elise*, & toutes deux

avoient les yeux rouges. *Clarice* voulut se retirer, craignant d'être importune. Demeurez, chere amie, lui dit *Elise* ; vous ne pouvez être de trop : venez me consoler, & cherchons entre nous trois s'il est un moyen pour éviter le malheur dont je suis menacée.

Depuis notre retour de *Nark-Ness*, le *Chevalier Norfolk* a présenté à *Milady Bristol* un de ses neveux, qui arrive de ses voyages. *Milord Croydon* (c'est son nom) est l'être le plus fôt & le plus impudent qui existe. Il réunit en lui tous les ridicules ; & je vous proteste que ce portrait n'est point outré. Avant-hier, il vint avec son oncle à l'issu du dîné : ils eurent avec ma mère une longue conversation qui se termina par me faire appeller. Je n'avois pas le plus léger pressentiment que j'eusse été le sujet de leur entretien ; & cependant un frémissement dont je ne fus pas maîtresse, s'empara de moi, — Approchez, ma fille, me dit *Milady*, & remerciez le *Chevalier* du vif intérêt qu'il prend à ce qui vous regarde.

J'attendois impatiemment le résultat de ce vif intérêt,

Milord Croydon étoit décidé à ne jamais se marier : son oncle lui a fait changer d'avis en votre faveur : il sera un jour le plus riche Seigneur de l'*Angleterre* ; il ne faut pour cela que la mort d'un oncle, cousin du *Chevalier Norfolk*, homme âgé, & jouissant d'une immense fortune.

Milady avoit cessé de parler depuis quelques minutes, & ma réponse ne venoit pas. — Eh bien ! *Miff*, m'avez-vous entendue ? — Parfaitemment, *Milady*. — Que signifie ce silence ? — Pardonnez, ma mere, mais je ne songe point encore à me marier. J'y songe pour vous, & cela est dans l'ordre. — *Miff* peut s'en rapporter à sa respectable mere pour le choix d'un époux, dit alors le maussade *Chevalier* : elle ne sera jamais dans le cas de s'en repentir. — En voilà assez, *Chevalier*, ma fille est trop bien élevée pour ne pas suivre mes volontés. *Elise*, vous pouvez vous retirer.

Avant cette déclaration des sentimens du *Lord Croydon*, j'avois pour lui la plus parfaite indifférence ; mais de ce moment la haine la plus forte s'est empêtrée

parée de mon cœur , & je ne connois pas de sort que je ne préférasse à celuï de me voir sa femme.

Voilà , mes amies , ma position : conseillez-moi . Que faut-il que je fasse ?

L'avis des deux *Miss* fut qu'*Elise* demandât à *Milady Bristol* un délai convenable pour se décider à former un engagement aussi sérieux , & d'en profiter pour la gagner à force de prières , de respect & de tendresse .

Les consolations de l'amitié abrégent la durée du jour : ce ne fut qu'à sa chute entière qu'*Elise* s'apercevant qu'il étoit déjà tard , prit congé de ses deux amies .

Clarice qui ne pouvoit rester plus long-temps , apprit en deux mots à *Eugenie* le retour de *James* & les dispositions favorables d'*Augustin* . Ces événemens imprévus causerent le plus grand plaisir à *Miss Bedford* . Dans son premier mouvement , elle courut en faire part à son frere , sans songer qu'elle ne lui en avoit pas encore parlé . *Edward* sourit , & embrassa sa sœur . — Depuis long-temps , chere *Eugenie* , j'avois deviné vos sentimens , mais j'attendois que vous me crussiez digne de

votre confiance. Ce petit reproche fit rougir *Eugenie* ; elle s'excusa sur sa timidité. Son pardon lui fut accordé, mais à condition que désormais elle ne cacheroit plus rien à son frere.

James ne concevoit rien à la conduite d'*Augustin* ; il ne lui avoit jamais tant fait d'amitié ; il fut le premier à lui parler des démarches qu'il devoit faire pour obtenir la main de *Miss Bedford*.

— Parlez à mon pere, j'appuierai vos instances ; *Eugenie* est un bon parti, ne doutez pas du consentement de *Milord Williams*. Quant au pere de votre maîtresse, il se gardera de vous refuser ; naissance fortune, amabilité, tous les avantages se réunissent en vous.

— Ah mon frere ! que ne vous dois-je pas ? Vos bontés passent mon espérance ; croyez que toute ma vie le souvenir de ce service.... Votre amitié me suffit, dit *Augustin*, en interrompant *James* ; passons chez mon pere. Il faut hâter nos affaires quand elles doivent nous conduire au bonheur.

Milord Williams ne fut pas médiocrement surpris de la demande d'*Augustin*, à qui il promit de voir *Milord Bedford* le même jour. Il n'y manqua

pas : La proposition fut accueillie. Cependant *Mylord Bedford* voulut, avant de rien conclure, savoir si l'inclination de sa fille étoit d'accord avec ses désirs ; il promit une réponse positive sous trois jours. *James* avoit déjà dix-neuf ans, *Eugenie* dix-sept : L'âge étoit proportionné, la fortune étoit à-peu-près égale, ainsi que la naissance. — La convenance s'y trouve, disoit ce bon pere à *Miss Wills*, sachez, ma chere sœur, si ma fille n'a nulle objection à faire pour l'établissement proposé ; je voudrois qu'elle fût heureuse.

Miss Wills monta chez sa nièce. — Je suis chargée, ma chere *Eugenie*, lui dit-elle en entrant, de vous faire des propositions de mariage. — A moi, ma tante ! je suis encore bien jeune. — Le mari qu'on vous propose, a le même défaut ; du reste, il est aimable, & je crois que vous pensez de même que moi sur son compte ; en un mot, il s'agit du fils de *Milord Williams*. *Eugenie* frémît, & fut prête à se trouver mal. — Au nom de Dieu ! ma chere tante, ne souffrez pas qu'on sacrifie ainsi votre nièce, je ne puis être heureuse avec lui. — Cal-

mez vous, mon enfant, votre pere n'a pas encore donné sa parole; il vouloit vous consulter avant; mais puisque vous avez une si forte antipatie pour *James*, il n'en sera plus parlé. — Quoi! ma tante, dit *Eugenie* avec timidité, c'est de *James* dont il est question? — Sans doute. — Je croyois.... Mais qu'allez-vous penser de moi, ô ma chere tante? Je refusois ce que je désire le plus au monde, & je n'osois espérer.... Vous m'aviez parlé du fils de *Milord Williams*, & j'ai cru que c'étoit *Augustin*. — Ah! *Miss Bedford*, vous vous avisez donc d'aimer sans l'aveu de vos parens? Va, mon *Eugenie*, je te pardonne, ton choix est ton excuse. Je puis donc assurer ton pere que tes désirs sont conformes aux siens. — Oh! oui, ma tante, ménagez seulement ma délicatesse, *Milord* peut ignorer que..., — que ton cœur s'étoit donné sans sa permission. Laisse-moi faire je ne dirai que ce qu'il faudra dire.

D'après la réponse de *Milord Bedford*, *Milord Williams* conduisit son fils chez son beau-pere futur. *James* eut la liberté d'entretenir un instant la

belle *Eugenie*. On devine aisément ce que peuvent se dire deux tendres amans qui sont à la veille d'être unis.

Le mariage fut fixé à quinze jours ; ce délai parut aussi long à *Augustin*, qu'aux jeunes amans. Il avoit ses projets, & il lui tardoit de les mettre à exécution.

Edward & Clarice avoient plus d'une raison pour se réjouir ; le bonheur de ce qu'ils aimoient, étoit presque la certitude d'un bonheur semblable pour eux ; ce mariage fait, le leur pouvoit, & devoit suivre.

Le jour tant désiré arriva. *Milady Bristol*, à la sollicitation d'*Augustin*, proposa une jolie maison qu'elle avoit à trois milles de *Londres*, pour y faire la cérémonie. Tout le monde accepta avec joie, pour éviter les embarras & la cohue. On se rendit le matin à *Pent-House* (nom de la maison que prétoit *Lady Bristol*). Le mariage se fit avec pompe ; le dîner fut magnifique. Vers les sept heures du soir, *Miss Wills* se sentit incommodée & se coucha ; un sommeil profond s'empara de ses sens ; on l'attribua à la fatigue qu'elle avoit eue les jours précédens.

Cependant l'heure de se retirer arriva; les *Lords Bedford & Williams* conduisirent les deux époux dans la chambre qui leur étoit destinée, & se retirerent. *James* passa dans une autre pour laisser à *Eugenie* la liberté de se déshabiller.

Patty, femme-de-chambre de la nouvelle épouse, resta seule avec sa jeune maîtresse, qui paroifsoit fort agitée. — Vous êtes tremblante, Madame? — Je l'avoue, & n'en fais pas la cause. — Oh! je la fais bien, moi; vous craignez, & vous désirez l'arrivée de votre époux; cependant, Madame, tâchez de lui cacher une émotion qui pourroit l'affliger, s'il alloit croire que des regrets.... — Il seroit bien injuste de le penser, répondit *Eugenie*. — Il seroit possible de lui éviter ce doute: si Madame veut, j'emporterai les lumières, & je dirai à M. *Williams* de n'en point avoir pour rentrer; par ce moyen, il n'apercevra pas l'altération répandue sur votre visage. — Tu as raison, ma chère *Patty*, cet expédient est bon, & je l'approuve.

L'officieuse chambrière sortit. Peu d'instans après, *Eugenie* entendit ouvrir sa porte, son agitation redoubla, &

sur le champ elle imagina de faire la dormeuse. On se glissa doucement à côté d'elle, & les plus tendres embrassemens éloignèrent tout-à-fait ses craintes.

Elle dormoit encore, lorsque *Patty* vint tirer ses rideaux. — Eh bien ! ma belle maîtresse ne songe-t-elle pas à se lever ? Depuis une heure, tout le monde se promene, & l'on m'envoie vous chercher. — Quoi ! mon pere, ma tante & *James*... — Ils sont aussi dans le jardin.

La nouvelle mariée se hâta de passer une robe, & suivit *Patty*.

La chambre d'*Eugenie* donnoit dans un petit corridor qui conduisoit au jardin : *Patty* donna le bras à sa maîtresse, dont elle pressa la marche. A peine sont-elles arrivées sous le grand berceau, que quatre hommes se présentent, la saisissent, & la traînent, malgré ses efforts, hors d'une porte qui répondoit dans la campagne. Un mouchoir qu'on lui posa sur la bouche, étouffa ses cris : Une chaise étoit prête, un des hommes s'y mit à côté d'elle, & la voiture partit.

Patty retourna vite à la maison, &

gagna sa chambre sans être apperçue : il étoit si matin , que tout le monde dormoit encore. A huit heures , elle descendit à l'office , prépara le déjeûner , & monta ensuite à l'appartement de *Miss Wills*. — Je ne conçois rien à mon sommeil d'hier. Eh ! vite , *Patty* , passez-moi ma robe , que j'aille éveiller nos nouveaux mariés. *Milord Bedford* entra en ce moment ; la toilette de *Miss Wills* fut bientôt faite , & tous deux s'acheminerent vers la chambre d'*Eugenie*. — Déjà levés ! déjà sortis ! Allons les trouver au jardin. On le parcourt sans rencontrer *Mistress Williams* ; mais on apperçût *James* assis sur un banc , & réfléchissant tristement. *Milord Bedford* l'appelle , il s'approche. — Quoi ! tout seul ? Où est donc votre femme ? — Je ne sais. Sûrement dans son lit. — Comment vous ne savez : parbleu mon gendre , vous avez l'air bien chagrin & bien indifférent pour un lendemain de noces ? Y a-t-il déjà quelque brouille ? Venez , venez , je veux vous raccommoder , vous êtes deux enfans. Il prend *James* par le bras , & le conduit à la maison. Toute la compagnie étoit dans la salle

basle. — Arrivez donc, s'écria *Milady Bristol*, on vous attend pour déjeuner : où donc est *Mistress Williams* ? On va encore dans sa chambre, on parcourt toute la maison, elle n'est nulle part ; chacun se regarde ; *James* s'afflige ; *Elise*, *Edward* & *Clarice*, continuent à la chercher ; Deux heures se passent en recherches vaines ; *James* montre une lettre que *Patty* lui a apportée la veille de la part d'*Eugenie*, au moment qu'il alloit passer dans sa chambre, pour se mettre au lit avec elle. En voici le contenu :

« J'ose espérer, mon cher mari, que
» vous ne me refuserez pas la grâce
» que je vais vous demander. Il m'est
» impossible de vaincre ma timidité,
» laissez-moi seule cette nuit, demain
» nous passerons la journée ensemble,
» peut-être le soir n'éprouverai-je pas
» la même agitation. Ma priere ne doit
» pas vous fâcher, vous êtes sûr que
» ma tendresse ne finira qu'avec ma
» vie ».

Milord Bedford reçonna l'écriture de sa fille ; mais sa conduite lui sembla fort extraordinaire. On fit venir *Patty* ; elle dit qu'elle avoit reçu la lettre des

mains de *Mistress Williams*, lorsqu'elle se mettoit au lit. — Voilà une aventure bien étrange, dit alors *Augustin*, qui, jusques-là, n'avoit pas parlé, & s'approchant de *James*: étiez-vous bien sûr de son amour? D'après cette lettre, j'ai lieu de croire qu'elle s'est évadée.

— Quelle idée! dit *Miss Wills*, en l'interrompant, ma nièce est incapable d'une pareille action. — Cependant, reprit *Milord Williams*, elle a disparu, & cette lettre annonce un dégoût... —

Que ma sœur n'a pas, dit avec humeur *Edward*. Il y a dans tout ceci, ajouta-t-il, un mystère qu'il est difficile de pénétrer; le temps, peut-être, le découvrira; cependant je vais monter à cheval, & la chercher dans les environs. *James* fut de même avis; *Augustin* voulut aussi parcourir la campagne; *Milord Bedford* partit un des premiers.

Milord Williams resta avec les femmes qui se désoloint; *Clarice* & *Elise* questionnoient sans cesse *Patty*, qui affirmoit ne rien savoir, & qui se désoloit de la disparition de sa chère maîtresse.

Il est temps de découvrir au Lecteur l'auteur de la trame odieuse que l'on

avoit ourdie avec tant de succès. *Augustin* avoit su gagner *Patty*. Cette malheureuse avoit l'art de contrefaire toutes sortes d'écritures : dès sa plus tendre jeunesse , elle s'étoit appliquée à ce genre d'imitation ; la lettre qu'on a lue étoit faite par *Augustin* , & copiée par *Patty*. L'on a vu de quelle façon cette misérable s'y étoit prise pour amener à ses fins la trop crédule *Eugenie*. A la faveur des ténèbres , *Augustin* avoit pris la place de son frere : à cinq heures du matin , il s'étoit levé pour laisser à *Patty* le temps d'entrer chez sa maîtresse , à qui elle avoit fait croire qu'il étoit tard ; on étoit dans les grands jours , & le temps couvert empêchoit que la hauteur du soleil n'indiquât l'heure qu'il pouvoit être. Le reste réussit , comme on l'a vu.

L'infortunée *Mistress Williams* perdit toute connoissance dès qu'on l'eut déposée dans la chaise. Elle fut , sans doute , bien du temps dans ce cruel état ; car en revenant à elle , elle se trouva sur un lit ; une femme âgée cherchoit à lui procurer des secours. — Dieu soit loué , *Mistress* , puisque vous n'êtes pas morte ! Je l'ai craint ; car depuis une heure

Cvj

que l'on vous a apportée ici , vous n'avez donné aucun signe de vie. Comment vous trouvez-vous? — Assez mal; où suis-je?... Qui m'a conduite ici?... Pourquoi mon époux m'a-t-il quittée?— Hélas! *Mistress*, je n'en fais rien ; mais tranquillisez-vous, vous êtes en sûreté; comptez sur mes soins. Je serai donc toujours dans le cas d'en rendre à des infortunés ! Chere personne ! permettez que je vous ôte cette robe, vous serez mieux. J'irai ensuite vous chercher un bouillon. *Eugenie*, sans force, se laissa déshabiller sans dire un seul mot. De temps en temps elle soupiroit. Les discours de la vieille, ses attentions, lui donnoient la meilleure idée de la bonté de son cœur; ses larmes enfin se firent un passage. Elle se rappella la violence qu'on lui avoit faite : la conduite de *Patty* lui parut suspecte ; cependant elle ne pouvoit fixer ses soupçons. — Que prétend-t-on? Pourquoi me séparer de mon époux le lendemain de mon mariage? Je suis bien malheureuse, ô ma bonne! Que vais-je devenir? Ne plus voir *James*? Voilà le comble de mes maux. La vieille essaya vainement de consoler la triste *Eugenie*.

L'on revint à la maison de *Milady Bristol*, sans aucune nouvelle satisfaisante. *Milord Bedford* & *James* avoient fait plus de dix *milles*; la course d'*Augustin* s'étoit bornée au cabaret voisin. Il eut le soin de reparoître le dernier, & sembla vivement affecté de l'inutilité de ses recherches.

La nuit qui suivit ce malheureux jour, fut plus cruelle encore: des réflexions amères poursuivirent l'infortuné *James*; il n'osoit accuser *Eugenie*; cependant cette lettre, ce départ, étoient une grande présomption.

Milord Bedford, sa belle-sœur, *Edward*, *Clarice* & *Elise* ne reposèrent pas mieux; *Milord Williams*, le modèle des égoïstes, oublia le malheur de son fils, pour ne s'occuper que des charmes de *Miss Bristol*, & des moyens de s'en rendre possesseur. Cette jeune personne, plus clairvoyante que les autres, eut de violens soupçons sur *Augustin*; mais elle n'osa en faire part à personne.

Le lendemain, l'on quitta *Pent-House*, pour revenir à *Londres*. Chacun y porta ses différens sentimens: ceux de la plus affreuse tristesse, n'abandon-

nerent pas la maison de *Milord Bedford*. *James* y occupa l'appartement qui lui étoit destiné ; mais qu'il lui parut douloureux de l'habiter seul ! *Edward* cherchoit vainement à calmer sa douleur.

Quelques jours après cette terrible catastrophe , *Augustin* supposa un voyage indispensable en *Ecosse* , & partit avec l'apparence d'un homme affligé. Ses adieux à son frere furent touchans ; il lui promit de faire son possible pour découvrir ce qu'étoit devenue son épouse. Son voyage ne fut pas long , il en fixa le terme à *Culverine* ; (c'est le nom du château où il avoit fait conduire *Eugenie*) il en avoit fait l'achat pour y renfermer son frere. *Milord Williams* même , ignoroit qu'il en fût possesseur. A son arrivée , il s'informa au concierge de ce que faisoit la jeune personne qu'il lui avoit envoyée. — Je ne l'ai pas vue , *Milord* ; mais ma femme en a le plus grand soin. Votre valet-de-chambre peut vous en rendre compte. *Homely* parut , & assura à son maître que *Mistress Williams*.... — Elle s'appelle *Eugenie* , & je ne prétends pas qu'elle porte une autre nom. Au surplus , je veux la voir ; mais

avant, qu'on me fasse venir la concierge.

Honnora vint recevoir les ordres de son maître. — Conduisez-moi chez *Eugenie*. — O *Milord* ! Ne la voyez pas encore, elle est si foible qu'elle ne pourroit pas supporter votre présence. Si *Milord* vouloit attendre un jour ou deux. — *Honnora*, je donne des conseils, mais je n'en reçois jamais ; ainsi, que cela soit dit une fois pour toutes, allez prévenir *Eugenie* que je veux la voir. — Je viens, dit *Honnora* à la jeune prisonnière, vous annoncer une visite, qui peut-être ne vous sera pas agréable, puisque vous désirez la solitude. — Une visite ! Eh ! Qui peut savoir que je suis ici ? Le fils aîné de *Milord Williams*, à qui appartient ce Château. — Bon Dieu ! Voilà donc cet affreux secret découvert. Pourquoi jusqu'ici me l'avoir caché ? — J'avois des ordres absolus pour me taire. — Que me veut-il ? Non, je ne puis le revoir ; dites lui que je préférerois la mort à sa présence. — Tout doux, la belle, dit *Augustin*, en se montrant, vous ne mourrez pas, & j'aurai le plaisir de contempler vos charmes, dont je suis idolâtre. — Vous

venez pour jouir de ma juste douleur ;
 mais que vous ai-je fait, monstre abo-
 minable, pour vouloir être l'instrument
 de ma perte ? — En honneur, *Eugenie*,
 votre petite colere vous rend char-
 mante, joli lutin ! Il sera difficile, mais
 bien flatteur, de vous apprivoiser. —
 Ton effronterie me confond ; quelle
 tranquillité, après l'action la plus noire !
 — Petite masque, vous n'avez pas tou-
 jours été aussi revêche. — Je t'ai dé-
 testé depuis l'instant que je te connois.
 Qu'as-tu fais de mon époux ? — Un
 moment, s'il vous plaît. *Honnora*,
 sortez. Eh bien ! Vous désirez donc
 savoir des nouvelles de celui qui a passé
 une si heureuse nuit avec vous ?
 Vous rougissez, ah ! si la chose étoit
 possible, combien cette rougeur vous
 embelliroit.... Sachez, divine *Eugenie*,
 que ce mortel fortuné est à présent à vos
 genoux. — Toi, misérable, quelle ca-
 lomnie ! — Vous ne me croyez pas, il
 faut donc vous rappeller certaines cir-
 constances.... Alors il ne laissa aucun
 doute à la malheureuse *Eugenie*. — O
 Dieu ! s'écria-t-elle, je n'ai plus qu'à
 mourir. Effectivement, elle se trouva
 si mal, qu'*Augustin* croyant qu'elle alloit

expirer, fut obligé de rappeler la vieille. — Secouez cette mijaurée; & si elle est rendue à la vie, tâchez de lui inspirer plus de bontés pour moi: il sortit, en achevant ces mots. — Quelle barbarie! disoit la sensible *Honnora*, en volant à la jeune infortunée. Elle parvint à lui faire ouvrir les yeux. *Eugenie* les fixa avec frayeur autour d'elle, puis les ramenant vers *Honnora*; elle se précipita dans son sein; tout-à-coup elle se revele, court dans la chambre, en se tordant les bras, gémit avec force, sans pouvoir articuler rien de distinct; enfin elle recouvre la parole pour demander la mort. — Si je vous inspire quelque pitié, débarrassez-moi de la vie, c'est un fardeau que je ne puis plus supporter: je déteste, j'abhorre l'univers, & moi, plus que tout le monde ensemble.

Le misérable *Augustin* lui avoit assuré que *James* étoit de moitié dans la supercherie: elle le croyoit, & cette certitude augmentoit son désespoir. Dieu! Dieu! Sur qui donc doit-on compter? Tant de candeur en apparence, & tant de fausseté dans l'ame! Je suis donc la victime de ces monstres affreux. Où

fuir, où me cacher ? Ma honte doit être écrite sur mon front. O mon pere ! ô ma tante ! combien vous allez me mépriser ; la vie sera pour moi un supplice éternel. Ma bonne ! j'embrasse vos genoux, délivrez-moi de tous mes maux encore une fois, donnez-moi la mort ; je la demande comme une grace. Dés-honorée, méprisée, que puis-je faire au monde ?

La pauvre *Honnora* ne savoit que répondre, la douleur d'*Eugenie* lui paroissoit légitime, & elle la plaignoit de tout son cœur. Après avoir obtenu que du moins elle n'attenteroit pas à ses jours, elle la laissa reposer.

Augustin joignit *Honnora* lorsqu'elle sortoit de la chambre d'*Eugenie*. Eh bien, comment va la belle malade ? — O Milord ! l'infortunée verse des larmes de sang. Je ne sais pas de quelle nature sont ses peines ; mais il est aisé de voir qu'elle se croit bien malheureuse. — Bon ! C'est un enfant, le temps calmera son chagrin. — Ah, Milord ! je le desire bien ; cette jeune personne est si intéressante, si douce. — Douce, par ma foi je ne m'en serois pas douté ; au reste, je veux que vous en ayez tous les soins

possibles. — Il n'est pas besoin de me le recommander, j'y suis portée d'inclination. — N'allez pas cependant préférer ses intérêts aux miens ; songez *Honnora* que vous m'en répondez sur votre tête ; cela suffit, éloignez-vous.

Milord Williams apprit par voie indirecte le projet du Chevalier *Norfolk*, & les vues qu'il avoit sur *Elise* pour son neveu. Dès ce moment il se décida à proposer sa main à *Miss Bristol* ; il s'adressa directement à *Milady*, qui n'hésita pas à lui sacrifier *Milord Croydon* ; celui-ci est plus riche, dit-elle, il n'y a pas à balancer ; d'ailleurs, il ne s'agit pas de dot. Si-tôt après le départ de *Milord Williams*, *Milady* fit venir sa fille. — Il m'a paru *Miss*, que la recherche du neveu du Chevalier ne vous étoit point agréable, ainsi qu'il n'en soit plus question. — O ma mere... vos bontés... que ne vous dois-je pas ? — Il se présente un bien meilleur parti ; *Milord Williams*. — *Milord Williams* est celui.... Seroit-il possible ? — Rien n'est plus certain, & je lui ai donné ma parole. — Mais, *Milady*, il y a tant de disproportion entre son âge & le mien ; d'ailleurs, on le dit si méchant.

— L'âge ne fait rien, il se porte bien; & est encore frais : quant à la méchanceté, c'est une calomnie inventée par ses ennemis. — Mais, ma mère, il est détesté de tous ses vassaux, vous en avez été témoin. — Mais, mais, *Miff*, vos objections m'ennuient, ma volonté doit-être une loi pour vous. J'ai promis, c'est à vous d'obéir.

Élise se retira désolée. *Clarice* l'attendoit dans son appartement : rien ne la surprit autant que le dessein de son pere. Malgré le respect qu'elle lui devoit, elle ne put s'empêcher de plaindre son amie, si elle devenoit un jour sa belle-mère. — J'aimerois mieux mourir, s'écrioit de temps en temps *Élise*. Que je suis malheureuse ! Il se présente deux époux, & tous deux sont faits pour m'inspirer la plus forte aversion. Pardonnez, ma chere *Clarice*, je devrois user de plus de ménagement en songeant que l'un est votre pere. Par quelle fatalité veut-il être mon époux ? — Calmez-vous, mon amie, ce n'est pas une chose faite ; opposez de la fermeté, vos refus sont raisonnables, personne ne vous désapprouvera. *Élise* se laissa persuader par son amie;

en s'en séparant elle étoit moins affligée.

Milord *Williams* ne tarda pas à s'apercevoir que sa proposition avoit déplue à *Miss Bristol* ; il s'en plaignit à *Milady* qui le rassura. — Ma fille est un enfant, je la réduirai sans peine.

Milord vit parfaitement qu'il ne devoit pas à l'amour, la main de sa maîtresse ; mais il étoit trop peu délicat pour s'arrêter à cet obstacle ; il vouloit posséder *Elise*, n'importe par quel moyen. Il continua donc de faire sa cour à *Milady*, comme la seule voie qui pût le conduire à son but.

L'expulsion du *Lord Croydon*, & les assiduités de Milord *Williams*, ne laisserent aucun doute sur les intentions de *Milady*. Le Chevalier *Norfolk* étoit furieux ; mais, selon son ordinaire, ses menaces ne passoient pas son cabinet, sa crainte naturelle en arrêtoit l'effet. Son neveu, soit par excellence, étoit brave par tempérament ; il jura tout haut de se venger de son rival.

Milord *Bedford* repréSENTA vainement à *Milady Bristol*, le ridicule de l'himen projeté : elle ne tint aucun compte des conseils de son ami. Celui-ci assura *Elise* qu'elle ne seroit jamais

qu'à celui que son cœur auroit choisi.— Votre pere en mourant ma chargé de veiller à votre bonheur , je ne tromperai pas son attente ; j'ai perdu une fille chérie , ajouta-t-il en soupirant , que je la retrouve en vous.

L'amour d'*Edward* pour *Clarice* , prenoit tous les jours de nouvelles forces ; cependant il n'avoit point encore osé lui en faire l'aveu. Il est vrai que ses yeux le lui avoient dit cent fois ; mais ceux de *Clarice* ne sembloient pas les comprendre. Depuis l'absence d'*Eugenie* , *Edward* s'étoit livré à la plus profonde tristesse ; la présence de *Clarice* faisoit seule diversion à son chagrin. A peine cessoit-il de la voir qu'il retomboit dans son premier état ; il ne quittoit guere *James* , & tous deux passoient les journées à regretter le même objet. L'infortuné *James* dépérissait à vue d'œil ; il prit enfin le parti de voyager , espérant retrouver sa chere *Eugenie* , ou mourir à la peine. Les prières de ses amis , de ses parens , de sa sœur même , ne purent l'arrêter. Son départ affligea tout le monde. *Edward* & *Clarice* ne purent le quitter sans verser des larmes ; il leur promit de ses

nouvelles, & partit avec un seul valet-de-chambre.

Quelques jours après le départ de *James*, *Edward* que l'amour tenoit toujours éveillé, entendit distinctement pendant la nuit soupirer dans la chambre de son pere, qui étoit voisine de la sienne ; il craignit que *Milord* ne se fût trouvé mal, & se hâta d'aller à son secours ; en approchant de la porte, il écouta pour s'assurer s'il ne s'étoit pas trompé, afin de ne pas troubler mal-à-propos le repos de son pere. Il devina bientôt que *Milord* avoit le cœur & l'esprit plus malades que le corps ; mais qu'elle fut la douleur d'*Edward*, en apprenant que son pere étoit son rival, « Quoi ! disoit-il, à mon âge » devenir amoureux d'un enfant ! Que » je suis malheureux ! C'est en vain que » j'appelle la raison à mon secours ; la » certitude même de ne jamais posséder » l'objet de ma tendresse ne peut étouffer » ma folle passion. Si mes amis sa- » voient combien je suis extravagant, » je perdrois leur estime ; cependant » en voyant la belle *Clarice* on pour- » roit m'excuser. O, amour ! amour ! » Quel tourment me reservois tu ?

Milord cessa de parler & *Edward* regagna son lit, non pour y goûter du repos, ce qu'il venoit d'apprendre le lui ôtoit pour jamais. Ce vertueux jeune homme résolut dès ce moment de sacrifier son amour à son pere. Combien il se félicita alors de n'avoir pas fait à *Clarice* l'aveu de sa tendresse ! « O mon pere, vous jouirez de la suprême félicité, vous posséerez la plus belle des femmes, vous serez heureux, n'importe à quel prix; » je mourrai, sans doute, oh ! oui, » je mourrai, mais j'aurai fait mon devoir ».

Depuis ce jour, non - seulement *Edward* ne cherchoit plus à voir sa chere *Clarice*; mais il tâcha d'obtenir la confiance de *Milord*; il encourageoit indirectement sa passion. Bientôt on lui fit une demi-confidence; il ne restoit qu'à nommer l'objet de ce violent amour, lorsque *Milord* opposoit la disproportion des âges. — Eh bien ! lui disoit *Edward*, vous serez son guide, son ami. — O mon fils ! tes discours me séduisent, je suis presque persuadé; mais si ma tendresse alloit déplaire à celle.. — Cela n'est pas possible, rendez-vous

vous donc plus de justice : la conversation fut interrompue, & *Milord* n'avoit encore osé nommer *Clarice*.

Milord Williams continuoit à presser *Milady Bristol* de hâter son mariage avec sa fille ; mais comme *Élise* avoit assuré à sa mère avec respect & fermeté, que jamais elle ne consentiroit à cette odieuse union, *Milady* engageoit *Milord* à patienter. Dans cet intervalle le *Lord Croydon* tenta de ramener *Milady* : de son côté le *Chevalier Norfolk*, joignit ses instances à celles de son neveu, mais ils n'obtinrent rien ; la fortune de *Milord Williams* l'avoit entièrement séduite. Le furieux *Croydon*, ne consultant alors que son désespoir, fut trouver *Milord Williams*, l'explication se termina par un rendez-vous pour le lendemain matin, du côté de *Chelsea* : (*) l'un & l'autre furent exacts à s'y trouver ; le combat ne dura pas long-temps, *Croydon* reçut un coup d'épée qui lui ôta la vie. *Milord Williams* regagna promptement sa maison, fit part à sa fille de l'accident qui

(*) Village situé aux portes de Londres.

venoit de lui arriver & de la nécessité où il étoit de s'absenter ; il lui recommanda sa maison , donna des ordres pour son départ, écrivit à *Milady Bristol*, & partit.

Le Chevalier *Norfolk* n'avoit pas voulu accompagner le *Lord Croydon*, mais il l'avoit fait suivre par un de ses gens qui vint lui apprendre la triste fin du combat. Le Chevalier jura avec serment de venger son neveu. Il fut en effet trouver ses parens & ses amis.

La famille du mort poursuivit juridiquement *Milord Williams* ; il n'étoit pas aimé ; tout le monde le blâma. Son duel fut présenté d'un mauvais côté. Le peu d'amis qu'il avoit, tout servit à le faire regarder comme le plus coupable des hommes ; on alla même jusqu'à dire que *Croydon* avoit été assassiné. Personne ne défendoit la cause de *Milord Williams*, l'absence d'*Augustin* & de *James* mirent le comble à son malheur. La pauvre *Clarice* avoit beau solliciter les juges, ses prières , ses larmes , ne furent point écoutées. *Milord Bedford* s'intéressa vivement en sa faveur, mais il ne put réussir. *Milady Bristol* resta neutre ; on par-

loit de confisquer les biens de *Milord Williams*; son alliance, alors, ne lui parut plus désirable.

La procédure ne fut pas longue: toute la fortune de *Milord Williams* fut effectivement confisquée, une partie en faveur du Chevalier *Norfolk*; la justice s'empara du reste. *Clarice* fut réduite à la plus profonde misère; *Miss Wills* lui offrit un asyle dans sa maison qu'elle accepta avec reconnaissance. Elle ignoroit absolument la route que son pere avoit prise; le sort de ses deux freres lui étoit également inconnu. Quelle affreuse position pour une jeune personne élevée dans l'opulence!

En quittant *Augustin*, *Honnora* avoit été rejoindre *Eugenie* qu'elle trouva dans le délire, & avec une fievre ardente. Cette nouvelle affligea *Augustin*, non par humanité, mais parce que cet accident reculoit l'exécution de ses exécrables projets. On envoya chercher un médecin dans la ville la plus prochaine; *Augustin* l'entretint en particulier avant de le laisser entrer auprès de la malade. — Voilà, dit-il après avoir examiné *Eugenie*, une jeune personne dans un fâcheux état. Cependant il ordonna des

remèdes qui resterent sans nul effet. Le danger augmentoit considérablement, & pendant quinze jours on désespéra de la sauver. Enfin, sa jeunesse & la bonté de son tempérament lui rendirent la vie. Sa convalescence fut longue ; le chagrin qui la dévoroit recueillit son entière guérison. Cette jeune infortunée étoit d'une maigreure effrayante ; sa figure étoit absolument changée : on remarquoit bien encore quelques traits de beauté, mais les lys & les roses avoient fait place à une pâleur mortelle. Ses joues creusées par l'amer-tume des larmes qu'elle répandoit sans cesse, & ses yeux ternis par la douleur, la rendoient plutôt un objet de pitié que d'amour.

La passion d'*Augustin* disparut avec les charmes d'*Eugenie*. Il regretta alors de s'en être embarrassé ; mais comme il ne pouvoit lui rendre la liberté sans exposer la sienne, puisque l'on seroit instruit par elle de son crime, il résolut de la recommander plus que jamais au concierge de *Culverine*, & quitta ce séjour, qui commençoit à l'ennuyer, pour revenir à *Londres*.

On devine aisément quel fut son

désespoir en apprenant le désastre de sa maison. Le sort de son pere & celui de sa sœur ne l'affligeroit nullement, il ne plaignoit que lui. Il voulut tenter de revenir sur le jugement du procès, mais ce fut en vain.

Pendant l'absence d'*Augustin*, on accorda beaucoup plus de liberté à *Eugénie*; il est vrai que dans ses promenades, *Honnora* l'accompagnoit toujours: mais la présence de cette bonne femme étoit une consolation pour elle. Sa santé revint peu-à-peu: on ne négligeoit rien pour lui procurer tout ce qui lui étoit nécessaire pour la recouvrer.

Un jour qu'*Eugenie* étoit descendue dans le jardin avec *Honnora*, on vint dire à celle-ci que son mari s'étoit laissé tomber de cheval, & qu'il avoit la tête fracassée. La sensible *Eugenie* courut avec *Honnora* pour porter du secours à ce malheureux. Elles arriverent comme il expiroit. Quoiqu'*Honnora* ne perdit, dans son époux, qu'un maître dur & méchant, elle se livra cependant à un excès de douleur qui annonçoit la bonté de son cœur. *Eugenie* l'éloigna de cet affreux spectacle, & la conduisit dans

sa chambre : elle employa , pour la consoler , tous les moyens que lui présenterent la religion & la raison , & parvint , à force de soins , à calmer son chagrin.

Au bout de quelques jours , on apprit la ruine totale de *Milord Williams* , & le dessein qu'*Augustin* avoit formé de vendre *Culverine*. *Eugenie* vit que l'instant étoit favorable , & proposa à *Honnora* de partir avec elle. Pendant que son mari vivoit , la chose étoit impossible : elle n'avoit pas même pu faire parvenir à *Londres* une lettre d'*Eugenie* ; mais elle étoit beaucoup plus libre , depuis que l'on savoit l'accident arrivé à la maison *Williams*. Le jardinier négligeoit souvent de lever les ponts-levis. *Eugenie* & *Honnora* profitèrent d'un de ses momens , sortirent sans être appercues , & gagnèrent , sans mauvaise rencontre , une petite ville à six milles de *Culverine*. *Eugenie* avoit cinquante guinées dans sa bourse quand on l'enleva : elles y étoient restées , & lui furent d'un grand secours dans cette circonstance. Elles se rendirent à la poste : une chaise leur fut bientôt préparée ; elles y montèrent , & prirent la route de *Lon-*

dres, où elles arriverent le lendemain.

Eugenie ne voulut pas descendre chez son pere, dans la crainte de lui causer une trop forte révolution. Elle se fit conduire dans une auberge, & envoya *Honnora* prévenir sa tante & son frere de son arrivée. *Miss Wills* étoit avec *Clarice*. On lui annonça une inconnue, qu'elle fit entrer sur le champ. La pauvre *Honnora* ne savoit comment s'y prendre pour s'acquitter de sa commission. *Eugenie* lui avoit recommandé d'user de précaution : elle ne se ressouvint de rien, excepté de la bonne nouvelle qu'elle alloit apprendre. — La fille de *Milord Bedford* est arrivée à *Londres* : voilà tout ce qu'il lui fut possible d'articuler. — Ma niéce ! — *Eugenie* ! s'écrierent ensemble *Miss Wills* & *Clarice*. — Où est-elle ? Ah ! vite, conduisez-nous où elle est.

On fait mettre les chevaux : *Edward* paroît comme on alloit monter en carrosse. — Mon neveu, venez avec nous : je vous promets un grand bonheur pour votre complaisance. *Edward* ne se fit pas prier : sa tante le prévint qu'il alloit voir quelqu'un pour qui il avoit la plus tendre amitié. — Oh ! c'est ma sœur,

C'est *Eugenie* ! Dites-moi que c'est elle.
 — Eh ! mon dieu , oui , c'est elle , dit
Honnora , les larmes aux yeux : je vois
 avec bien du plaisir que cette chere
 personne est aimée autant qu'elle mé-
 rite de l'être. On arrive : *Honnora* con-
 duit la compagnie dans la chambre
 qu'occupoit *Eugenie* , qui , le coude
 appuyé sur une table , attendoit avec
 impatience le retour de sa messagere.
 Elle tournoit le dos à la porte , de sorte
 qu'elle se trouva dans les bras de sa
 tante , de son frere & de son amie ,
 avant de les avoir apperçus. — Dieu !
 s'écria *Miss Wills* , comme tu es chan-
 gée ! — Elle nous est enfin rendue ,
 cette sœur si tendrement chérie ! — Ma
 tante , mon frere , mon amie , que je
 suis aise de vous revoir ! Mais , pour-
 quoi le plaisir que je ressens en ce mo-
 ment n'est-il pas parfait ? Pourquoi ? ...
 Je trouble la joie que vous me laissez
 voir. Dites-moi des nouvelles de mon
 pere : m'aime-t-il toujours ? Oh ! oui :
 il connoît le cœur de sa fille ; il n'aura
 sûrement pas eu des soupçons défavo-
 rables sur elle. O mes bons , mes vé-
 ritables amis , je suis bien malheureuse !
 — Non , non , tu ne l'es plus , ma

chere niece ; ne sens-tu pas que tu es dans nos bras ? Viens rendre la joie à ton pere : lui ! soupçonner son *Eugenie* d'une mauvaise action ! *Eugenie* coupable ! il n'en est pas un de nous à qui cette idée soit venue. — Allons , ma tante , allons trouver mon pere.

Milord venoit de rentrer : il entendit une voiture dans sa cour , & croyant que c'étoit sa belle-sœur , il descendit pour lui donner la main. La vue d'*Eugenie* pensa lui devenir funeste , car il se trouva mal , en s'écriant , ma fille ! *Edward* , qui étoit descendu de carrosse le premier , se trouva fort heureusement à portée de soutenir son pere. *Eugenie* se jeta à ses pieds , & quoiqu'on emportât *Milord* dans une salle basse , elle ne quitta pas cette même position , & suivit son pere en se traînant sur ses genoux. *Milord* revint enfin ; des cris de joie l'annoncerent à *Eugenie* , qui pleuroit sur une de ses mains : il passa ses deux bras autour du col de sa fille , en se félicitant de l'avoir retrouvée. Toute la journée se passa sans qu'on fit la moindre question à *Eugenie*. Lorsqu'elle se retira dans sa chambre , son pere & sa tante l'y suivirent , & lui

demandèrent les détails de ce qui lui étoit arrivé. *Eugenie* n'en omit aucun. *Milord & Miss Wills* frémirent de la conduite atroce d'*Auguslin*; ils lui rendirent compte ensuite de tout ce qui s'étoit passé. *Eugenie*, qui savoit que *Patty* avoit plusieurs fois imité son écriture, éclaircit la circonstance de la Lettre rendue le jour de son mariage. En apprenant le départ de *James*, elle sentit redoubler son chagrin. — Il est parti en me croyant coupable, ô mon pere! cette idée met le comble à mes maux. — Non, ma fille, jamais il ne t'a accusée. L'espoir de te retrouver a causé son absence; hélas! il ignore que tu ne peux plus être à lui.

Eugenie témoigna à ses parens le désir qu'elle avoit de se soustraire à la vue de tout le monde. — Je crois, disoit-elle, qu'il est impossible de me voir, sans lire sur mon visage ma honte & mon désespoir. Ils eurent beau lui représenter que personne ne seroit instruit de son malheur, elle persista dans sa résolution; elle les pria aussi de ne pas nommer à son frere l'auteur de son enlèvement: — Il est prompt, rempli d'honneur; il se croiroit obligé de laver

notre offense dans le sang du coupable. *Milord* convint qu'elle avoit raison ; ils se promirent de ne parler de rien à *Clarice*, pour lui éviter le chagrin que lui causeroit la connoissance des crimes de son frere.

En quittant sa fille, *Milord* se proposa de tirer une vengeance complete du barbare *Augustin* ; il n'oublia pas non plus la misérable *Patty*. (On l'avoit envoyée à *Nark-Neff* pour garder le château). Avant de se coucher, il fit relever un de ses gens, & lui donna des ordres pour ramener *Patty* avec secret & diligence. Il passa une partie de la nuit à écrire deux lettres, l'une à sa fille, l'autre à *Clarice*. Avant huit heures du matin, il étoit à la porte de l'ami chez qui logeoit *Augustin*, qu'il fit prier de descendre. — Je voudrois avoir avec vous un moment d'entretien ; habillez-vous, & prenez vos pistolets, je vais vous attendre à *Kingsington* (*). *Augustin* se hâta de terminer sa toilette, & vint rejoindre

(*) Maison Royale située aux portes de Londres. Elle a été bâtie par le Roi Guillaume.

Milord Bedford. Tous deux se joignent, & vont gagner un endroit isolé. Leurs pistolets armés, *Milord*, sans sortir de sa place, laisse à *Augustin* la faculté de tirer le premier. — Lâche, lui dit-il, tu as déshonoré ma fille, arrache, si tu le peux, la vie à son pere ; mais si ton adresse te sert mal, compte que la mienne ne trompera pas mon bras. La cause d'un scélérat ne fauroit être protégée par le Ciel. A peine a-t-il achevé, qu'*Augustin* s'avance, tire son coup, & étend *Milord Bedford* à ses pieds. Son premier mouvement fut de fuir, sans savoir si son ennemi pouvoit avoir besoin de son secours ; mais par l'effet du hasard son propre jardinier, qui venoit de *Culverine* pour lui annoncer l'évasion de la jeune personne qu'il avoit confiée à ses soins, le reconnut. Cet homme étoit avec deux paysans de *Kinsington*, qui venoient à *Londres*. — Voilà, leur dit-il, le Gentilhomme que je viens trouver ; c'est le fils aîné de *Milord Williams*. — Mais, dit un des paysans, il se sauve comme s'il avoit fait un mauvais coup. — Je ne m'en étonne pas, s'écria l'autre ; c'est sûrement lui

qui vient de lâcher le coup de pistolet que nous venons d'entendre, & l'homme que voilà étendu par terre en a été la victime. Ils n'étoient plus qu'à vingt pas de *Milord Bedford* ; ils s'en approcherent, & voyant qu'il respiroit encore, ils banderent sa plaie avec leurs mouchoirs, & le porterent dans la maison la plus voisine. Le chirurgien de *Kinsington* fut appellé ; il jugea la blessure mortelle : cependant il fit revenir *Milord*, qui témoigna le plus grand désir qu'on le portât chez lui ; ce qui fut exécuté.

Quel spectacle pour des enfans chéris & sensibles ! La maison retentit dans l'instant de gémissemens & d'impréca-
tions contre l'auteur de ce cruel accident. Les paysans qui accompagoient le moribond, dirent que c'étoit *Milord Williams* (*) : à ce nom *Clarice* se trouva mal, *Eugenie* & *Miss Wills* pleuroient sur le corps de *Milord*, qui ne donnoit plus aucun signe de vie. *Edward*, dont la douleur, quoique concentrée, n'en étoit que plus forte, fit venir un ha-

(*) Depuis l'évasion de son pere, *Augustin* portoit le titre & le nom de sa maison.

bile chirurgien, qui lui assura que son pere n'étoit pas mort, & qu'il alloit visiter sa blessure & y mettre le premier appareil. L'opération finie, *Milord* reprit l'usage de ses sens ; on le saigna plusieurs fois, la blessure n'étoit que dangereuse ; on espéra sauver le malade ; mais on recommanda d'observer avec lui le plus grand silence. *Edward* dont la fureur étoit au comble, profita du moment où sa sœur & sa tante gardoient son pere, pour aller chercher *Augustin* qu'il ne trouva pas ; on lui dit qu'il étoit parti en poste deux heures auparavant. — Ma juste vengeance restera donc sans effet, disoit *Edward* en regagnant tristement sa maison. Il trouva *Milord* dans le même état où il l'avoit laissé ; *Eugenie* à genoux au pieds de son lit, n'osoit presque respirer ; on voyoit ses yeux remplis de pleurs, qu'elle s'efforçoit de retenir ; sa tante fixoit avec une vive douleur & la fille & le pere.

Edward se rappella en ce moment que *Clarice* s'étoit trouvée mal : il vola dans son appartement ; la femme de-chambre l'empêcha d'entrer. — Laissez-la reposer, lui dit - elle ; ma chère maîtresse a eû des convulsions violentes ;

depuis un instant elle s'est assoupie , il ne faut pas la troubler. O Ciel ! dit tout bas *Edward* en repassant chez *Milord* , suis - je assez malheureux ? Un pere cheri , une amante adorée , tous deux en danger de perdre la vie ; mais , ajoutoit-il , elle est sœur du meurtrier de mon pere , je devrois la haïr.... la haïr ! Elle n'est pas coupable : mon pere , j'en suis certain , n'accuse pas *Clarice* des fautes de son frere.

La nuit se passa sans que maîtres ni valets songeassent à goûter aucun repos. *Milord* dormit un peu sur les trois heures du matin. Vers ce temps , *Clarice* voulut absolument se lever , pour veiller avec son amie , & *Miss Wills*. On eut beau lui représenter qu'elle avoit la fiévre , on ne put lui persuader de rester dans sa chambre ; elle entra doucement dans celle de *Milord* , & fut se placer à côté de *Miss Wills* qui n'osoit parler , mais qui voyant son abattement , lui faisoit signe de s'en aller. *Edward* se mit à genoux , & joignit les mains pour la conjurer de retourner dans son lit. Pour ne rien voir de tous ces signes , elle se tourna du côté du malade , & le fixa sans interruption.

Le chirurgien vint de bonne heure ; à la levée du premier appareil , il parut consterné : *Milord* le remarqua , & lui dit avec fermeté . — Monsieur , ne me cachez pas mon état , ne faut-il pas que je le sache : un peu plus tôt , un peu plus tard , cela revient au même pour l'article des regrets , & souvent il est de la plus grande importance d'être instruit que l'on n'en peut revenir . Le chirurgien balbutia le mot d'espoir . — Vous me trompez , Monsieur , votre premier mouvement ma mieux instruit que tout ce que vous pourriez dire , ainsi évitez-moi les douleurs d'une opération inutile . Je voudrois dans ces derniers instans être seul avec ma famille : puis se tournant vers *Edward* : mon fils , faites savoir à *Milady Bristol* , que je desire la voir avant ma mort , ainsi qu'*Élise* , & qu'il faut se presser .

Edward sortit avec le chirurgien , qui lui assura que son pere ne passeroit pas la journée . — On m'a appellé trop tard , tout l'art humain n'y pourroit rien ; il faudroit un miracle , que raisonnablement on ne peut espérer . *Edward* écouta cette cruelle sentence sans proférer un mot ; il étoit anéanti : cependant il exécuta les ordres de son

pere , & retourna ensuite près de lui. *Milord* sembloit attendre son retour avec impatience ; il le fit approcher de son lit , autour duquel la famille étoit rassemblée. — Ma sœur , ma fille , mon fils , & vous *Clarice* , écoutés - moi ; depuis l'instant où j'ai connu *Milord Williams* , le repos a fui de ma maison , ainsi que de mon cœur ; l'amour nous a tous rendus malheureux ou criminels.

Votre pere , ma chere *Clarice* , n'a pu se défendre des charmes d'*Élise* : cette passion qu'il n'a pas cùm odérer l'a conduit de faute en faute , l'a forcé de s'ex-patrier , & a causé la ruine totale de toute sa famille. *Augustin* , plus coupable que son pere , n'a connu rien de sacré : il a foulé aux pieds l'honneur , la religion : il a violé les droits de l'hospitalité ; en un mot , il est devenu le plus criminel de tous les hommes : c'est encore l'ouvrage de l'amour. *James* , l'infortuné *James* , traîne avec douleur sa malheureuse existence : c'est aussi l'amour qui cause ses peines. *Eugenie* ne voit dans l'avenir qu'une continuité de chagrins ; l'amour qu'elle conserva toute sa vie pour *James* , sera son éter-

nel supplice ; & moi-même ne suis-je pas en ce moment victime de ce sentiment tyrannique ; ma passion pour *Clarice* a pris naissance au moment où je l'ai vue , & ne finira qu'avec ma vie : car , dans cet instant elle a encore la même place dans mon cœur.

Voilà la clef de mon secrétaire , dès que je ne serai plus , vous l'ouvrirez : vous trouverez à l'entrée , deux lettres cachetées : promettez - moi de les remettre à leurs adresses , & sur - tout , jurez - moi tous , que vous remplirez mes dernières volontés. Tous se jettent à genoux pour lui en faire le serment.

On annonça *Milady Bristol* , & *Élise*. *Milord* les fit approcher de son lit. — Me voilà , mon amie , au moment d'aller rejoindre votre époux ; que lui dirai - je du sort de la jeune personne qu'il a confiée à mes soins , comme aux vôtres ? Vous avez voulu deux fois l'immoler à l'ambition & à la soif des richesses ; ces sentiments n'ont jamais été ceux de *Milord Bristol*. Mon ami , me disoit - il à sa dernière heure , c'est le bonheur d'*Élise* que je veux , & la fortune seule ne rend point heu-

reux : c'est à son cœur à choisir un époux ; la proportion entre la naissance & l'âge, voilà tout ce que je desire : je laisse assez de bien à ma fille pour qu'elle ne soit pas dans le cas de le chercher. Telles étoient les intentions de votre époux : promettez - moi, *Milady*, qu'elles seront la base de votre conduite ; avec cette certitude je mourrai content. *Milady* le lui jura.

— Approchés, mes enfans, approchés, que je meure dans les bras de tout ce qui m'est cher. *Elise*, *Clarice*, venés aussi : je vous regarde comme les sœurs de mon *Eugenie*, ne m'oubliés pas.... Remplissés mes désirs.... Que votre affliction soit modérée..... La mort s'approche.... Je ne vois plus qu'avec peine.... Un voile épais.... Ma sœur.... Mes enfans.... Adieu.... Je meurs. Et cet homme vertueux cessa d'être.

Il me seroit impossible de dire lequel des spectateurs fut le plus affligé. Les larmes ne couloient pas. La douleur étoit concentrée ; ils avoient tous conservé la même position, & fixoient l'objet de leurs communs regrets. *Milady Bristol* fut la première à rompre le silence,

pour déplorér la perte qu'on vernoit de faire. Ce mot brisa la digue : En un moment tous les visages furent innondés de larmes ; les domestiques entrent & mêlerent leurs gémissemens à ceux des maîtres.

On eut beaucoup de peine à faire sortir les enfans de la chambre de leur pere : ils ne vouloient pas abandonner ses restes sacrés. Panchés sur ce corps inanimé, *Eugenie* & *Edward* cherchoient à le rappeller à la vie par leurs baisers ardens. *Miss Wills* obtint, à force de prières, qu'ils se laisseroient conduire chez *Milady Bristol*, qui se chargea de faire embaumer *Milord*, & de le conduire à *Nark-Ness*, selon ses dernières volontés. *Miss Wills* voulut aussi l'accompagner.

Avant de partir, elle fit souvenir *Edward*, qu'il avoit oublié de remplir les dernières intentions de son pere, relativement aux deux lettres dont il lui avoit parlé.

L'une étoit adressée à *Miss Williams*, & l'autre à *Eugenie*.

Edward les leur remit, elles lui en communiquerent le contenu, & prirent *Miss Wills* d'en faire la lecture.

Celle de *Miss Clarice*, étoit conçue
en ces termes :

Miss,

“ Ce n'est que depuis deux jours que
“ je me suis apperçu que mon fils est
“ mon rival, & un rival préféré. Cette
“ découverte ne détruit pas mon amour;
“ (maîtrise-t-on ce sentiment quand il
“ est né de l'estime ?) mais elle change
“ mes projets. Ce n'est plus mon bon-
“ heur que je désire, c'est celui d'*Ed-
ward*; il a dû deviner l'objet de ma
“ passion, & il avoit le courage de me
“ sacrifier sa félicité ! Je ferai pour lui
“ ce qu'il voulloit faire pour moi, avec
“ la différence que je sacrifie beaucoup
“ moins, puisqu'il est aimé, & que je
“ ne le suis pas. Ne dites pas le contraire,
“ aimable *Miss*, mon fils a rendu votre
“ cœur sensible. Croyez - moi , ma
“ chere fille , (permettez que je vous
“ nomme ainsi,) l'amour ne se cache
“ point ; le vôtre s'est décelé , mais
“ n'en rougissez pas; *Edward* est digne
“ de vos sentimens, daignez lui accor-
“ der votre main. Quand vous lirez
“ cette lettre je serai mort , ou forcé

» de m'expatrier. Joignez vos prières à.
 » mes ordres , pour que mon fils ne
 » cherche point à venger ma mort , si
 » j'ai le malheur de succomber sous
 » les coups d'*Augustin*. C'est par moi
 » qu'a dû se commencer , & que doit se
 » terminer cette querelle. Adieu , aima-
 » ble *Miss* , je mourrai , ou m'éloignerai
 » de ma patrie , avec la douce persuasion
 » que vous ferez le bonheur d'*Edward* ,
 » & l'espoir que le temps changera la
 » nature des sentimens que je vous ai
 » voués , sans rien diminuer de mon
 » attachement pour vous ».

THOMAS BEDFORD.

Pendant que *Miss Wills* faisoit la
 lecture de cette lettre , *Edward* avoit
 osé fixer *Clarice* avec timidité ; la jeune
Miss baïssoit les yeux , mais le rouge
 qui couvroit son visage annonçoit une
 violente émotion.

Dans la lettre d'*Eugenie* , *Milord* lui
 recommandoit de suivre toujours les
 conseils de sa tante. Il lui donnoit des
 avis bien dignes de la tendresse qu'il
 avoit eue pour elle , & il finissoit par
 les mêmes instances à son fils d'aban-

donner à la Providence le soin de le venger, dans le cas où son bras n'auroit pas été l'instrument dont elle se seroit servie pour délivrer la terre d'un scélérat comme *Augustin*.

Miss Wills partit le lendemain, & laissa sa niece & *Clarice* chez *Milady Bristol*. *Edward*, que nous nommerons désormais *Milord Bedford*, demeura à sa maison ; il ne cessoit de réfléchir aux derniers ordres de son pere, & il ne concevoit pas pourquoi il traitoit *Augustin* de scélérat. Sans doute, il étoit un monstre à ses yeux, puisqu'il avoit ôté la vie à son pere ; mais de quelle espece étoit donc son affaire avec *Milord* ? Hélas ! les doutes ne durerent pas long-temps.

Deux jours après le départ de sa tante, on vint lui dire que le domestique que son pere avoit envoyé à *Nark Neff*, venoit d'arriver avec *Patty*. Il donna ordre qu'on les fit entrer. La malheureuse *Patty* se jeta à ses genoux, en le priant de lui pardonner tous les crimes dont elle s'étoit rendu coupable. — L'intérêt, lui dit-elle, m'a perdue, le fils aîné de *Milord Williams*, m'a prodigué l'argent; trop foible pour ré-

sister à cet apas séducteur, je suis entrée dans ses projets. C'est moi qui ai contrefait l'écriture de *Miss Bedford*; c'est moi qui, à la faveur des ténèbres, ai fait prendre à *Augustin* la place de *James* dans le lit de ma maîtresse; c'est moi. — Arrête, malheureuse, s'écria *Milord*; juste ciel ! que d'horreur; & la foudre ne tombe pas sur toi! Grand Dieu! ajouta-t-il, en se promenant dans sa chambre, que viens-je d'apprendre? O mon pere! Si avant de mourir, vous aviez été instruit.... Quoi, *Milord*! dit *Patty*, vous ne saviez pas?.... Puis se tournant vers l'homme qui l'avoit amenée: vous m'aviez dit que *Miss Etoit de retour*, qu'elle avoit rendu compte de ma conduite, & que l'aveu sincère de mes fautes pourroit seul m'en obtenir le pardon. — Tout ce que je vous ai dit est vrai, répondit le valet-de-chambre; mais *Milord* est mort, sans doute, sans avoir rien dit à son fils. Je me reproche de n'avoir pas eu la prudence de m'informer avant à *Miss Bedford*. — Conduisez cette malheureuse à *Douvres*; remettez-lui quelques guinées pour qu'elle puisse s'embarquer. Et toi, monstre vomit par les enfers,

fuis

fuis loin d'une maison où tu as porté le plus profond désespoir. Si jamais tu osois te présenter à mes yeux, je ne répondrois pas de ta vie.

Dès qu'*Edward* se vit seul, il eut peine à modérer la fureur que lui inspiraient les crimes d'*Augustin*. Le misérable auteur de tant de noirceurs, disoit-il, vivra paisiblement, tandis que ses innocentes victimes traîneront une vie déplorable & languissante ! voilà sûrement ce que vouloit dire *Milord* au lit de la mort. Pauvre *James* ! Infortunée *Eugenie* ! Votre malheur sera éternel, nul espoir ne luira pour vous. O ma sœur ! ô mon ami ! quel sera votre sort ! Et mon bras ne se plongera pas dans le sein du misérable ? Et mes mains ne se baigneront pas dans son sang ? Meurtrier de mon pere, ravisseur de l'honneur de ma sœur ; scélérat maudit, tu seras immolé à ma juste vengeance ; je te chercherai par-tout : la nature outragée, conduira mes pas ; je démêlerai les lieux que tu habiteras, par l'horreur qu'ils m'inspireront : oui, je jouirai du plaisir de t'arracher le cœur. Mais ! puis-je être parjure envers mon pere mourant ? Il a exigé

I. Part.

E

un serment.... Il faudra donc que je renonce à la main de *Clarice* ! Irai-je lui offrir la mienne, teinte du sang de son frere?.... Ne puis-je accorder l'amour & le devoir? Quelle perpléxité! Grand Dieu! guide mes pas dans cette route difficile.

L'indécision de *Milord Bedford* cessa, quand il revit sa divine maîtresse. L'honneur, cependant, lui croit de conserver sa haine. Il jura de se venger, s'il rencontrroit *Augustin*; mais il se promit de ne pas le chercher.

Eugenie, *Elise*, & *Clarice*, ne se quittaient pas, elles passoient les jours & les nuits à pleurer; toutes avoient des sujets de peines. *Eugenie* avoit perdu un époux qu'elle adoroit, & l'avoit perdu sans retour: la mort cruelle venoit de lui ôter son pere, qui lui auroit aidé à supporter la vie, & elle en étoit la cause innocente. *Clarice* avoit à gémir sur les erreurs de *Milord Williams* & sur les crimes d'*Augustin*, dont son amie avoit cessé de lui faire un mystere. Par la mort de *Milord Bedford*, *Elise* restoit sans appui; sa mere n'avoit plus rien à ménager, & elle craignoit d'être bientôt sacrifiée à un nou-

veau venu. *Milady Bristol* s'étoit racc
ommodée avec le Chevalier *Norfolk* ;
on disoit même qu'elle alloit l'épouser :
ce mariage la mettoit sous la dépen
dance d'un homme qu'elle méprisoit
avec raison.

Milady avoit été sensible à la perte
de son ami ; mais la frivolité de son
caractere le lui fit bientôt oublier ; elle
finit même par être contente d'être dé
barrassée d'un censeur qui la gênoit, &
se livra plus que jamais aux plaisirs.
Elle laissoit les jeunes *Miss* en proie à
la tristesse, dont elles étoient pénétrées.
Milord Bedford venoit tous les jours
joindre sa douleur à la leur. La seule
Honnora, qu'*Eugenie* avoit prise à son
service, leur faisoit compagnie.

L'absence de *Miss Wills* se passa
sans que les regrets fussent affoiblis. Son
retour fit couler de nouvelles larmes.
Le temps cependant calma les grandes
douleurs ; mais l'objet qui les avoit
causées ne fut jamais oublié. On en
parloit sans cesse, & toujours les éloges
les mieux mérités accompagnoient son
nom.

Une année s'étoit écoulée depuis ce
fatal événement : l'amour de *Milord*

Bedford, loin de diminuer, s'étoit encore accru; mais sa timidité naturelle ne lui avoit pas permis d'en parler à la belle *Clarice*. *Miss Wills* fut la premiere à rappeller les dernieres volontés de son frere mourant. *Edward* fut enchanté de cette ouverture, & pressa *Miss Williams* de combler son bonheur: *Clarice* promit une réponse pour le lendemain, & pria *Miss Wills* & ses deux jeunes amies de s'y trouver.

« Mes amies, leur dit-elle, je ne veux point vous cacher mes véritables sentimens: j'aime *Milord Bedford*, & lui jure devant vous, que je ne serai jamais qu'à lui; mais dans la circonstance où je me trouve, il m'est impossible de disposer de ma main, mon pere est vivant: il ne s'est pas expatrié pour la vie: quel reproche ne seroit-il pas en droit de me faire, si à son retour il me voit mariée? Souffrez donc, *Milord*, que nous attendions un temps plus heureux ».

Ce discours fit une impression bien triste sur *Milord Bedford*; il essaya vainement de changer la résolution de son amante.

Miss Wills qui, jusques-là avoit gardé le silence, approuva la conduite sage de *Clarice*, & tâcha de consoler son neveu. *Eugenie* pleuroit avec son frere, & applaudissoit son amie : la seule *Elise* blâma une délicatesse qu'elle ne croyoit pas fondée : son raisonnement ne changea rien ; *Miss Wills* la gronda même du mauvais conseil qu'elle avoit donné.

Eugenie, dont la tristesse ne pouvoit avoir de fin, trouva le séjour de *Londres* insupportable. Depuis long-temps, elle désiroit de se retirer loin du monde. Sa tante chercha à la distraire ; mais ses maux ne faisant que s'aigrir, elle consentit à son départ pour *Nark-Neff*, à condition qu'elle l'accompagneroit. *Clarice* voulut aussi être du voyage. Elles partirent donc avec la bonne *Honnora*. *Elise* fut obligée de rester avec sa mere. *Milord Bedford* se proposa de les conduire jusqu'à *Nark Neff*, & de partir de-là pour commencer un voyage où il espéroit rencontrer son cher *James*, & *Milord Williams*.

Les adieux des deux amans ne se firent pas sans verser bien des larmes. *Eugenie* se jeta dans les bras de son

frere. « Si vous le voyez, dites-lui que je
 » ne suis pas coupable, que je l'ai tou-
 » jours aimé, que je l'aimerai toujours,
 » qu'il tâche de m'oublier..... Dites-lui
 » qu'une barriere insurmontable nous sé-
 » pare pour l'éternité; que je vais em-
 » ployer le temps qui me reste à vivre,
 » à faire des vœux pour son bonheur...
 » Aimable *James*! Quel cruel sort! ô
 » mon frere! consolez votre ami, &...»
 Elle ne put terminer sa phrase; un froid
 mortel la saisit, elle perdit connaissance;
 on s'empressa de la secourir. Lorsqu'elle
 revint, son frere s'éloigna pour que sa
 vue n'augmentât pas ses maux; le len-
 demain fut l'époque marqué pour les
 départs.

Nous allons laisser voyager *Milord Bedford*; nous laisserons aussi *Miss Wills* à *Nark-Ness* avec ses jeunes amies: leurs occupations étant toujours les mêmes ne pourroient offrir au Lecteur qu'un tableau monotone; nous nous contenterons de dire que la triste *Eugenie* se livra plus que jamais au chagrin qui dévoroit son cœur.

Milady Bristol, habitante d'une brillante ville, dont elle scait savourer les plaisirs, est un sujet plus gai. Sa

conduite révoltera sûrement les amies honnêtes ; mais comme je me suis promise de peindre les personnages tels qu'ils sont , je ne puis dissimuler leurs vices , ni exalter leurs vertus : la vérité guide ma plume ; voilà tout mon mérite.

Elise , par l'absence de ses amies , resta sans société ; sa mere lui proposa de partager ses amusemens : l'âge & le caractère d'*Elise* lui firent accepter cette proposition avec joie. La voilà donc dans le tourbillon des plaisirs. Ses charmes , qu'elle négligeoit depuis long-temps , prirent un lustre de plus , la parure la plus élégante remplaça de simples ajustemens. *Elise* fut moins belle , mais elle parut plus brillante. Son entrée dans le monde fit grand bruit ; elle étoit sans cesse environnée d'adorateurs ; les jeunes gens oisifs suivoient par-tout ses pas ; son amour - propre étoit flatté ; mais son cœur restoit vuide : elle ne connoissoit encore l'amour que par les peines qu'il avoit causées à ses amies ; & elle se promettoit bien de le fuir toute sa vie. Promesse vaine , sur-tout quand elle est faite à dix-huit ans. Le premier moment où l'on est parjure ,

et le plus beau de la vie. *Elise* l'éprouva bientôt.

Le Chevalier *Norfolk*, qui n'avoit encore vu la fille de *Milady Bristol* qu'avec des yeux d'envie, (il lui paroissoit affreux de partager avec elle la fortune de *Milady*) commença à s'apercevoir qu'elle étoit trop belle pour son repos. Dans une ame honnête, cette découverte eût été un avertissement de la fuir ; mais son cœur corrompu lui fit trouver du plaisir à se livrer à un sentiment nouveau, & qui lui paroissoit délicieux. J'épouserai la mère, & j'aimerai la fille, se disoit-il ? Je puis tout sur l'esprit de *Milady*, j'empêcherai qu'*Elise* ne se marie ; je jouirai de sa fortune, & j'aurai tout pouvoir sur sa personne. Ce projet lui parut de facile exécution : il commença par changer de conduite avec *Elise*. Jusques-là, il l'avoit traitée en maître : il devint doux, complaisant ; il prévenoit ses moindres désirs ; tous les jours il faisoit naître de nouveaux plaisirs.

Elise s'apperçut de ce changement ; elle n'en put deviner le motif : mais connoissant le Chevalier, elle se tint sur ses gardes. *Milady* elle-même ne con-

cevoit pas comment son amant, qui avoit toujours détesté sa fille, n'en parloit plus qu'avec éloge. Les mauvais caractères sont plus défians que les autres : *Milady* eut des soupçons qu'elle se proposa de vérifier, à la première occasion : son impatience n'eut pas long. temps à souffrir.

Elle étoit sortie un jour pour des affaires qui devoient la retenir plusieurs heures hors de chez elle : ne trouvant pas la personne à qui elle devoit parler, son retour fut beaucoup plus prompt qu'on ne l'imaginoit, & qu'elle ne le croyoit elle-même. Le Chevalier instruit de son absence, se hâta d'en profiter pour sonder les sentimens d'*Elise* : il se rendit donc à son appartement. La jeune *Miss* parut surprise de sa visite, & lui en demanda la raison. — Je vous scavois seule, aimable *Miss*, & je venois vous tenir compagnie : il prit une chaise, se mit à côté d'elle, & continua ainsi. — J'ai bien des pardons à vous demander de la dureté de mes procédés avec vous ; mais je veux réparer ma faute. Désormais vous me verrez toujours tendre & soumis. Dites-moi, chere *Elise*, que vous me pardonnez le

E v

passé. — Oh ! de tout mon cœur : la rancune n'est pas mon défaut. — Des défauts ! ah ! vous n'en avez aucun. Vous êtes un ange, une créature céleste. — Eh quoi ! des complimens ; près de moi, c'est un temps perdu. Je me rends justice, je suis bonne. — Bonne, belle, charmante ; heureux celui qui vous rendra sensible, que dis-je ? Votre cœur n'est sûrement plus à vous ; tant de gens aimables briguent le bonheur de vous plaire. Vous aimez sans doute, *Miss* ? O *Miss* ! ne me le cachez pas. — Eh ! que vous importe ? Votre curiosité m'étonne. — Je veux être votre confident ; je prétends tout sçavoir. — Vos questions me semblent déplacées, & me choquent. — Votre ton m'en dit assez : vous aimez ; mais ne croyez pas disposer à votre gré d'un bien que je me réserve. Je vous aime, *Miss*, (en se levant) & ma conquête doit assez vous flatter pour me payer du plus tendre retour. Vous sçavez mon secret ; s'il est divulgué, c'est à vous seule que j'en demanderai raison. *Milady* n'en croira que moi, & vos rapports ne nuiront qu'à vous. Vous m'entendez, *Miss*. Adieu.

Il se retira la rage dans le cœur, & se promettant bien de triompher, ou de sacrifier l'infortunée victime de sa passion.

Milady, comme je l'ai dit, étoit rentrée plutôt qu'elle ne l'avoit annoncé. Ses femmes la prévinrent que le Chevalier étoit monté chez sa fille. Elle vole à l'instant dans un cabinet attenant la chambre d'*Elise*; une porte vitrée lui donna la facilité de voir & d'entendre. Lorsque le Chevalier se leva, elle crut qu'il alloit sortir, & elle se hâta de regagner son appartement, ce qui l'empêcha d'entendre ses menaces; elle s'enferma dans son cabinet pour se livrer librement à son désespoir. Perfidie, disoit-elle, voilà donc le prix de mes bontés, & de mon amour pour toi! Ingrat! tu me trompois, à la veille de recevoir ma main. Quel outrage! Mais je ne serai plus ta dupe; je te hais maintenant; je te méprise, que dis-je? je t'aime encore; je donnerois mon sang pour que tu fusse constant. Après un moment de réflexion, elle s'écria: *Elise* a plus de tort que toi; pourquoi a-t-elle cherchée à te plaire? Sa coquetterie lui a fait désirer ta conquête;

E vj

eu n'as pu résister à ses charmes, à ses agaceries : oui, c'est à ma seule rivale que je dois m'en prendre, c'est elle que je dois détester. Le Chevalier m'aimoit, elle m'enlevoit son cœur; je dois, je veux me venger.

Elle passa toute la journée à maudire tour à tour sa fille & son amant; mais l'amour extrême qu'elle avoit pour ce dernier, l'emporta dans son cœur. — Il me reste un espoir. *Elise* mariée, le Chevalier l'oubliera, & reviendra avec empressement à son premier engagement : oui; mais il ne consentira pas à céder l'objet de ses désirs; & s'il s'oppose à mon projet, je ne pourrai jamais l'effectuer : je lui ai laissé prendre tant d'ascendant sur moi. Si je hâtois mon mariage avec lui.... Ma fille seroit toujours pour moi un sujet de jalousie: je veux lui choisir un époux qui l'éloigne du Chevalier & de moi; je vais tout arranger à l'insçu de tous les deux. *Sir Arthur* est précisément l'homme qu'il me faut; il est jeune, beau, bien-fait, il plaira sûrement à *Elise*; il est riche, entreprenant, ainsi le succès est infaillible.

Le Lecteur sera sans doute bien aise de connoître les nouveaux acteurs que

nous allons introduire sur la scène.

Sir Arthur avoit perdu , dès son bas âge , les auteurs de ses jours ; il se trouva donc de bonne heure maître de lui-même , & d'une fortune considérable. Son caractère naturellement mauvais & emporté , n'avoit point été modéré par une bonne éducation ; les gens qui furent chargés de l'élever , s'occupèrent seulement de l'extérieur. Il n'aimoit pas à être contredit , & il avoit autour de lui plutôt des esclaves que des mentors. Par la suite , ses défauts devinrent des vices incorrigibles. A quinze ans , il voulut voyager , non pour s'instruire , mais pour goûter de nouveaux plaisirs. Il avoit pour compagnon de voyage , un jeune homme qu'un hasard singulier lui avoit fait connoître , & qu'il aimoit beaucoup. *Tom* (c'est le nom du compagnon de *Sir Arthur*) étoit son exact contraire. Présent à toutes les leçons du jeune *Lord* , il en profitoit pour tous deux ; celui-ci approfondissoit tout ce que l'autre effleuroit à peine.

Tom avoit seul le droit de lui faire des représentations ; souvent elles étoient sans succès , mais jamais il ne s'en fâ-

choit. *Tom*, qui étoit véritablement attaché à *Sir Arthur*, voyoit avec chagrin la roideur de son caractere & le dérangement de ses mœurs : ses observations étoient fréquentes ; mais on riot de sa sagesse, sans être tenté de l'imiter. Il n'est donc pas toujours vrai, que, pour être bon, il ne faut que vivre avec les bons. *Sir Arthur & Tom* parcoururent presque toute l'Europe. *Tom* étudia les mœurs des différentes Nations qu'ils visiterent, & il eut le bon esprit de ne saisir que le bien. *Sir Arthur* ne s'occupa que des usages & des modes, & ne rapporta que des ridicules.

Il n'étoit à *Londres* que depuis fort peu de temps, lorsqu'*Elise* se montra dans le grand monde. La voir & l'aimer, furent pour lui la même chose. En rentrant chez lui, il ne parla que de *Miss Bristol*. *Tom* vit bien qu'il en étoit très-amoureux, & de ce moment il plaignit l'objet d'un amour aussi prompt. Il sçavoit que *Sir Arthur* se livroit sans réserve à toutes les passions, & qu'il ne connoissoit rien de sacré pour les satisfaire.

Milady Bristol avoit fort bien remarqué la vive impression que les char-

mes de sa fille avoient fait sur le cœur du jeune *Lord*; elle s'étoit même informé de sa conduite, dont on lui avoit dit peu de bien & beaucoup de mal. Elle se seroit décidée à ne pas lui donner sa fille, si l'amour du Chevalier n'avoit changé ses sentimens. Elle se proposa donc de mettre *Sir Arthur* à portée de lui déclarer sa tendresse. Elle ignoroit comment *Elise* recevroit sa proposition; mais cet objet étoit pour elle le moins important.

Sir Arthur voulut faire voir *Elise* à *Tom*. Il le mena au *Pantheon* (*), un jour qu'il sçavoit que *Milady Bristool* s'y trouveroit avec sa fille. Il l'apperçut en entrant, & fut se placer à quelques pas d'elle. *Tom* se trouva précisément à côté d'*Elise*, qu'il ne connoissoit pas; le hasard lui avoit procuré cette place, lorsqu'il en cherchoit une, n'en ayant pas trouvé auprès de *Sir Arthur*.

La beauté de *Miss Bristool* frappa vivement le jeune *Tom*; & de l'admiration à l'amour l'intervalle est bien

(*) Fort belle salle où l'on donne des concerts & des bals,

court. Cependant il n'eut aucun soupçon de l'état de son cœur, & il continuoit à s'enivrer du doux plaisir de la regarder. Il chercha l'occasion de pouvoir adresser la parole à sa charmante voisine ; elle ne tarda pas à se présenter.

L'arrivée d'une dame vêtue superbement excita la curiosité d'*Elise* ; elle en demanda le nom à une jeune personne qui se trouvoit devant elle. *Tom* se hâta de dire que c'étoit *Milady Wolsley*. *Elise*, en remerciant *Tom*, le fixa : sa figure douce & agréable la prévint en sa faveur ; de ce moment ils se firent de mutuelles questions, toujours relatives au lieu où ils étoient. L'esprit de *Miss Bristol*acheva ce que ses charmes avoient commencé.

Elise, l'insensible *Elise* éprouvoit une émotion qu'elle n'avoit jamais ressentie : sans le vouloir, elle portoit ses regards sur *Tom*, dont les yeux ardens étoient continuellement fixés sur elle.

Sir Arthur, qui n'avoit pu parvenir jusqu'à *Milady Bristol*, appercevant *Tom* auprès de sa fille, lui fit signe de changer de place avec lui. Malgré sa répugnance, *Tom* fut forcé d'obéir ; il

salua respectueusement *Elise*, & fut joindre *Sir Arthur*. — Eh ! pourquoи, lui dit-il avec humeur, n'e м'avoи pas averti qu'elle étoit là ? — Qui ? Je ne scais ce que vous voulez me dire. — Quoi ! vous étiez à côté de *Miss Bristol*, & vous ne me le dites pas ? — J'ignorois que ce fût elle. — Sa beauté devoit vous l'apprendre ; & il vola au- près d'*Elise*.

La jeune *Miss* fut affligée & même humiliée de voir *Tom* céder sa place à un autre : cette condescendance lui parut malhonnête pour elle, & lui donna de l'humeur qui rejaillit sur *Sir Arthur*, car il ne put en obtenir une seule réponse à toutes ses questions. Le concert fini, chacun se disposa à sortir ; *Elise* se rapprocha de sa mère, qui étoit trois places plus haut.

Milady Bristol rendit le salut à *Sir Arthur* avec un air de contentement & lui demanda comment il avoit trouvé le concert. — Détestable, *Milady*, mais je ne dois pas être pris pour juge : pendant mon séjour en Italie, j'ai entendu de si bonne musique, que je suis devenu très-difficile. — Pour moi, dit *Elise*, qui suis beaucoup moins con-

noisseuse que *Milord*, j'ai été extrême-
ment contente. — En ce cas, *Miss*, je
change d'avis, & me rétracte de ce
que j'ai dit. — Voilà qui est infiniment
galant, & ma fille doit, *Milord*, vous
en sçavoir gré; car on tient ordinaire-
ment à ses opinions. — Le jugement de
Miss doit-être sans appel.

On annonça le carrosse de *Milady*;
en lui donnant la main, *Sir Arthur* lui
demanda la permission de lui faire sa
cour, qu'elle lui accorda sans peine.

La nuit qui suivit ce jour, n'en fut
pas une de repos pour *Tom*; en exami-
nant son cœur, il y trouva l'image de
Miss Bristol: je suis donc amoureux!
& de qui? D'une personne à laquelle
je ne puis prétendre; ma naissance est
le moindre des obstacles qui s'oppo-
sent à l'accomplissement de mes désirs;
pourquoi ai-je été au *Pantheon*? J'igno-
rerois encore que j'ai un cœur sensible;
mais, non, je ne puis me repentir de
connoître ce que la nature a formé de
plus parfait; je serai malheureux, eh
bien! Je souffrirai pour elle, mes maux
auront des charmes pour moi. *Sir Ar-
thur* l'adore, mais je ne le crois pas
payé de retour; sa présence n'a pas sem-

blée lui causer du plaisir.... Cependant , ils sont sortis ensemble , & *Milord* est rentré fort tard , que m'importe ? Suis - je fait pour fronder , pour épier sa conduite ? Sa fortune & son rang lui donnent le droit d'espérer.... Qu'il est heureux ! Il pourra la voir , lui rendre des soins , & moi je dois observer le silence , la fuir , & mourir. C'est ainsi que *Tom* passa la nuit. Le jour ne diminua pas ses peines , mais il se promit bien de les cacher à tout le monde , & principalement à *Sir Arthur*.

Elise ne fut gueres plus tranquille ; mais elle ignoroit les causes de son agitation , elle pensoit souvent au jeune homme que le hasard lui avoit fait rencontrer ; son imagination le lui peignoit favorablement ; il est de la connoissance de *Sir Arthur* , ce ne peut - être qu'un homme d'une naissance à - peu - près égale. *Elise* avoit trop peu d'usage pour sçavoir que les plus grands seigneurs ont souvent des complaisans d'extrac-
tion basse , qui partagent leurs dé-
bauches & leur sacrifient leur honneur. Par l'effet du hasard , *Tom* , comme on l'a vu , n'avoit contre lui que l'obscu-
rité de sa naissance.

Sir Arthur profita dès le lendemain de la permission que *Milady Bristol* lui avoit accordée ; sa visite fut bien reçue de la mere , & fit quelque peine à la fille. Ce *Lord* ne lui plaisoit point du tout : cependant , *Milady* exigea qu'elle lui fût honnêteté , elle n'osa pas désobéir.

Le Chevalier *Norfolk* étoit absent pour un mois ; *Milady* se proposa de mettre à fin son projet avant son retour.

Sir Arthur profita de la premiere occasion pour faire part de son amour. En homme peu délicat , il ne consulta pas la maîtresse de son cœur , & s'adressa directement à sa mere , avec les dispositions qu'on lui connoît : on se doute bien qu'elle ne se fit pas prier pour accepter l'offre de *Sir Arthur* , mais elle ne lui cacha pas les difficultés qu'il pourroit rencontrer. — *Elise* vous aime-t-elle ? — Je n'ai encore vu dans ses yeux que la plus froide indifférence. — J'ai fait aussi la même remarque , mais cela ne doit pas vous rebuter ; c'est sa main que vous voulez ? Eh bien , je vous la promets : sur - tout , n'agissez que d'après mes conseils ; sondez les sentimens d'*Elise* ; s'ils vous sont favo-

tables ; parlez lui de l'envie extrême que vous avez de l'obtenir ; si vous la voyez mal disposée, ne lui dites rien de nos projets. *Sir Arthur* applaudit à la prudence de *Milady*, & ils se quittèrent fort contens l'un de l'autre.

Enfin, disoit cette méchante femme, je serai donc débarrassée de ma rivale ; le Chevalier ne me croit pas instruit de son amour pour elle ; jamais ses soupçons ne porteront sur moi ; ce mariage aura l'air de s'être fait sans mon aveu.

Sir Arthur, par je ne sçais quel excès de prudence, ne parloit plus à *Tom* de la belle *Elise* : celui-ci mourroit d'envie de lui faire des questions ; mais sa timidité & la crainte de découvrir son secret lui faisoient observer le silence.

Cependant *Sir Arthur* vit *Miss Bristol*, & chercha à connoître l'état de son cœur ; cela ne lui fut pas difficile. *Elise* ne savoit pas feindre ; il ne tarda pas à s'assurer qu'il étoit pour elle un objet importun ; son amour propre eut à souffrir d'une pareille découverte, mais sa passion n'en diminua pas ; son caractère ne fut que plus ar-

dent à suivre un projet qui devoit mettre sa maîtresse en sa possession.

Milady ne fut point surprise des dispositions de sa fille. — C'est une petite folle, dit-elle, à *Sir Arthur*, qui ne rend pas justice à votre mérite ; mais soyez sûr, *Milord*, qu'elle ne tardera pas à nous faire gré de la violence que nous lui aurons faite. *Sir Arthur* se chargea d'avoir une maison d'ami, où le mariage pourroit se faire ; il promit aussi d'y faire trouver deux témoins, & ils convinrent, qu'aussi-tôt après la cérémonie, on feroit partir *Elise* pour une terre de *Sir Arthur*, distante de *Londres* de cent vingt *milles*, & que lui-même iroit la rejoindre trois jours après : *Milady* se chargea de faire les emplettes nécessaires, & de les envoyer à la maison indiquée par son gendre futur. L'article de l'intérêt ne fut pas long à discuter ; *Milady* auroit sacrifié la moitié de sa fortune, pour recouvrer l'amour du Chevalier ; elle promit de remettre à *Sir Arthur*, le jour de son mariage, vingt mille livres sterlings, pour la dot de sa fille.

Sir Arthur fut trouver un de ses

amis, dont la maniere de penser étoit à - peu - près analogue à la sienne ; il lui demanda sa maison & sa présence pour la cérémonie ; il obtint l'une & l'autre : il lui falloit encore un témoin, il jetta d'abord les yeux sur *Tom* ; mais comme il craignoit ses représentations, il ne voulut lui en parler qu'à l'instant même. *Elise* ne pouvoit partir seule ; où trouver une fille qui voulût aller habiter une campagne peu agréable ? Il se souvint alors de *Bell*, sœur de *Tom*, qui demeuroit à *Grenwich*. Cette jeune fille, d'une figure agréable, & d'un caractere doux, se trouvoit par la mort de son pere réduite à la plus profonde misere : sa mere affligée d'une paralysie universelle, avoit trouvé un asyle chez un habitant de *Grenwich*, peu riche, mais bienfaisant, & *Bell* étoit servante d'une Bourgeoise méchante, & acariâtre ; elle ne se plaignoit pas de sa condition, tant son caractere étoit docile & bon. *Tom* aimoit infiniment sa sœur ; il l'a voyoit souvent, & lui faisoit tout le bien qu'il pouvoit. Ses moyens étoient très-bornés : *Sir Arthur* n'étoit pas généreux quand il ne s'agissoit pas de ses plaisirs.

Le jeune *Lord* se rendit à *Grénwich*; il ne lui fut pas difficile de découvrir la maison où étoit *Bell*; il fut la trouver, & lui proposa de la placer auprès d'une jeune dame qui partoit pour la Province. *Bell* parut charmée de cet arrangement, qu'elle ne put cependant accepter, sans consulter sa mere. *Sir Arthur* y fut avec elle; la bonne femme approuva tout, & remercia le *Lord* de ses bontés pour ses enfans: elle lui demanda des nouuelles de son fils; & d'après les éloges qu'il lui en fit, *Mistress Simpson*, s'écria en versant des larmes.—Je le scavois bien que ce cher enfant feroit la consolation de ma vieillesse; pauvre *Tom*! Le ciel est juste, il protége celui qui est attaché à ses devoirs; pardon, *Milord*, je m'écarte du respect que je vous dois; emmenez *Bell*, présentez-la à sa nouvelle maîtresse, qu'elle soit heureuse ainsi que *Tom*, & je mourrai contente. Pour vous, mon bon Seigneur, Dieu vous récompensera de vos actions bien-faisantes.

Sir Arthur vit avec plaisir la fin d'un discours qui l'ennuyoit beaucoup: il donna à *Bell* l'adresse de la maison de son

son ami, pour qu'elle s'y rendît le lendemain, & il s'en retourna à *Londres* assez satisfait de son voyage. Il eut soin de prévenir son ami de l'arrivée de *Bell*, en lui recommandant de ne point se montrer, & que la jeune fille ne parlât, sur-tout, qu'à sa femme-de-charge, à qui il devoit ordonner de dire que sa maîtresse future devoit arriver incessamment.

Tout étant ainsi arrangé, *Sir Arthur* alla chez *Milady Bristol*; il lui rendit un compte exact de ses démanches qu'elle approuva. On fixa le jour de la célébration du mariage, au lundi de la semaine suivante; *Milady* qui craignoit le retour du Chevalier *Norfolk*, ne crut pas devoir trop se hâter;

Bell se rendit le lendemain selon les ordres du *Lord*, en *Princesse Street*, (*) chez Monsieur *Raynold*. Elle fut reçue par la femme-de-charge, qui la conduisit dans la chambre qui lui étoit destinée. *Bell* demanda à être présentée à la dame à qui elle alloit appartenir; on lui répondit qu'elle ne seroit à *Lon-*

(*) Rue Princesse.

I. Partie.

tres que dans deux ou trois jours , & que jusques - là elle pouvoit se reposer. Monsieur *Raynold* avoit vu entrer *Bell*, mais il n'en avoit point été apperçue. La figure de cette jeune fille lui parut jolie , & il se promit de la faire servir à ses plaisirs. Sa femme - de - charge vint lui dire qu'elle avoit rempli ses ordres. — Cette enfant m'a paru charmante ? — Elle est assez bien. — Comment , assez bien ; c'est un ange. — Nous prêtez toujours à l'objet nouveau des charmes qu'il n'a pas. Pour moi je n'ai rien vu dans son ensemble de bien remarquable. — C'est que vous jalousez toutes les femmes. — Dites plutôt que votre imagination s'allume facilement à l'aspect de tout ce qui porte une coëffure. — *Sally* , vous êtes bien osée de me parler ainsi. — Ne devrois-je pas applaudir à tous vos goûts , & à toutes vos infidélités ? — Taisez - vous , *Sally* , je veux bien vous pardonner cette humeur déplacée , mais c'est à condition que vous me procurerez le plaisir de voir ce soir la charmante *Bell*. — Je vous présenterois à ma rivale ! Oh ! ne l'espérez pas. — Eh ! que vous importe ? N'êtes - vous pas

certaine d'avoir toujours la préférence? Une fantaisie ne détruit pas une véritable inclination ; enfin, *Sally*, je le veux, une plus longue obstination me fâcheroit ; eh bien ! Etes-vous décidée à me faire plaisir ? — Voyez cette merveilleuse beauté, offrez-lui votre cœur, votre fortune, je ne vous en empêche pas ; mais gardez-vous de croire que je vous procure l'occasion de l'entretenir ; c'est assez, je pense, que je n'y mette point obstacle.

Pour laisser toute liberté apparente à son maître, *Sally* eut l'air de sortir, mais elle rentra aussitôt, & fut se mettre en sentinelle pour veiller à ses dé-marches.

Monsieur *Raynold* eut soin d'éloigner ses gens, & monta à la chambre de *Bell*, qu'il trouva occupée à coudre. Elle fut singulièrement déconcertée à la vue d'un homme qu'elle ne connoissoit pas. Monsieur *Raynold* s'approcha d'un air doux & timide ; aucun personnage ne lui coûtoit à faire. — Cet ouvrage, jolie *Miss*, ne convient guère à des doigts aussi délicats que les vôtres ? — Jamais, Monsieur, je n'en ai fait de moins pénible. — Le sort est bien in-

juste ; avec tant de beauté on devroit commander à l'univers. — Je suis accoutumée à obéir. — Divine créature, il ne tiendra qu'à vous d'être la plus heureuse des femmes, si vous voulez m'aimer ; & il voulut l'embrasser. *Bell* le repoussa, & se hâta de gagner la porte ; malheureusement son pied s'embarrassa dans les franges de son jupon, & elle tomba sur le parquet. Monsieur *Raynold* la prit dans ses bras, & la posa doucement sur un fauteuil ; il se mit aussi-tôt à ses genoux, en la suppliant de l'écouter un instant. — Je ne veux vous faire aucun mal, charmante *Bell*, écoutez moi, je n'ai en vue que de vous rendre heureuse : vous détournez la tête, vos yeux sont armés de colere ; ô *Miff* ! ne me réduisez pas au désespoir : vous êtes ici chez moi, ne croyez pas pouvoir m'échapper ; mais, encore une fois, vous devez être sans crainte. — Quittez donc cette position ; laissez mes mains, & vous me verrez disposée à vous entendre. M. *Raynold* prit une chaise assez éloignée de *Bell*, & il lui raconta ce que *Sir Arthur* vouloit faire d'elle. Le secret de son ami ne fut pas respecté ; il entra

dans les plus grands détails. Ce projet fit frémir la sensible *Bell*; elle plaignit l'infortunée victime qu'on alloit immoler, & elle ne pouvoit pas concevoir comment son frere prêtoit son ministere pour ourdir une trame aussi odieuse. *M. Raynold* reprit son discours.— Vous voyez bien, chere *Miss*, combien vous seriez malheureuse. Enfermée dans un vieux château comme une prisonniere, (car *Sir Arthur* ne veut pas qu'*Elise* jouisse de la moindre liberté) vous maudiriez votre sort à tous les momens du jour: comparez cet état à celui que mon amour vous offre; une belle maison, des gens, des femmes pour vous servir, des robes superbes, des bijoux magnifiques, & un amant tendre, empessé, qui préviendra jusqu'à vos moindres désirs. *Bell* entendit à peine les brillantes propositions qu'on lui faisoit; elle n'étoit occupée que du malheur prochain de *Miss Bristol*, qu'elle ne connoissoit pas, mais à qui elle prenoit un vif intérêt par la seule raison qu'elle étoit malheureuse. Comme elle avoit l'air de réfléchir, *M. Raynold* crut qu'elle étoit indécise, & dès cet instant il se flatta d'en avoir triomphé. Cette

certitude l'enhardit; il se rapprocha, & voulut de nouveau dérober un baiser qui lui attira un soufflet. Alors il ne ménagea plus rien, & se jeta avec fureur sur son innocente proie. La pauvre *Bell* employa toutes ses forces pour repousser l'audacieux *Raynold*; ses cris furent entendus de *Sally*, qui n'avoit pas quittée la porte, & qui jugea alors qu'il étoit temps de se montrer.

Son apparition causa la plus grande joie à *Bell*, qui courut se jeter dans ses bras. M. *Raynold* sortit de la chambre en menaçant *Sally*. *Bell* se trouva mal; *Sally* lui donna du secours, & elle reprit l'usage de ses sens. — Pauvre fille, s'écria la femme de charge, combien je vous estime! Le misérable séducteur vouloit vous ravir l'honneur, & puis il vous auroit abandonnée. — Quoi! il peut exister des hommes assez méchans pour vouloir faire tant de mal à une pauvre fille? Oh! ma bonne *Mistress*, que ne vous dois-je pas? Mais il fautachever votre ouvrage; procurez-moi au plutôt les moyens de sortir de cette affreuse maison. — Cela n'est pas possible pour l'instant; mais cette nuit, lorsque tout le monde reposera,

je vous conduirai moi-même chez une femme de ma connoissance où vous serez en sûreté; je vais vous quitter jusqu'à l'heure du souper; enfermez-vous avec soin, & réparez le désordre où vous êtes.

Bell ferma sa porte au verrouil, & après s'être remise du trouble que lui avoit causé l'attentat de M. *Raynold*, elle s'occupa des moyens dont elle pourroit se servir pour instruire *Elisée* du sort qu'on lui préparoit; elle n'en trouva pas d'autres que de dévoiler à son frere ce mystere d'iniquité. Non, disoit-elle, il ne connoît sûrement pas toute l'horreur de l'action qu'il favorise. Elle étoit encore ensevelie dans ses réflexions, lorsque *Sally* frappa à sa porte; elle lui ouvrit, après s'être assurée qu'elle étoit seule. — Voilà, la belle enfant, votre souper que j'apparte, vous pouvez manger tranquillement, M. *Raynold* est dans son lit; l'agitation qu'il a éprouvée, lui a donné la fièvre, il m'a chargée de veiller à ce que vous ne lui échappiez pas. Vous m'en répondrez sur votre tête, m'a-t il dit: j'ai promis d'exécuter ses ordres. — O ciel ! s'écria *Bell*. — Calmez-vous, avant

inq hetures d'ici, vous serez à l'abri de ses poursuites. — Il vous renverra peut-être ; mais chere *Mistress*, si ce malheur vous arrive, le peu que je possede est à votre service. — La bonté de votre cœur augmente le désir que j'ai de vous obliger. Soyez cependant sans nulle inquiétude sur mon sort ; M. *Raynold* ne peut se défaire de moi, il a trop de raisons de me craindre. Mon histoire que je vous raconterai après le souper, en vous les faisant connoître, fera pour vous une leçon, si jamais vous étiez tentée de sacrifier votre innocence à l'intérêt, ou à des sentimens que la sagesse doit rejeter, quand ils ne sont pas autorisés par nos parens.

H I S T O I R E ;
DE SALLY SERAPE.

« Ma naissance n'est pas distinguée ; cependant je dois le jour à des gens qui jouissoient de l'estime, &, j'ose dire, de la vénération publique. Mon pere étoit Orfèvre. Ses talens & sa probité l'avoient fait connoître ; lorsqu'il s'agissoit d'un ouvrage de conséquence, Se-

raple étoit toujours appellé. Souvent mon pere m'envoyoit reporter de l'ouvrage : ma douceur & ma politesse me faisoient accueillir dans toutes les maisons où j'allois ».

« *Milady Wolsey* avoit une jeune femme-de-chambre avec qui je me liai d'amitié, j'allois presque tous les dimanches passer l'après-dîner avec elle. Un jour que nous étions plusieurs jeunes filles rassemblées, & que nous prenions le thé, (*) *M. Raynold*, cousin de *Milady*, vint, par sa présence, troubler nos plaisirs ; il resta peu, mais trop encore pour mon repos. Depuis cet instant, je ne m'occupai plus que de lui ».

« Le dimanche suivant, je l'apperçut, lorsque je traversois le *Parc Saint-James* (**) pour revenir à la maison. Il me vit, & vint me joindre ; sa présence me fit rougir de plaisir. Il étoit trop adroit pour avoir l'air de le re-

(*) En Angleterre, les gens de maisons, & même les plus petits bourgeois, prennent le thé sur les six heures du soir.

(**) Jardin public attenant le palais du Roi.

marquer. Après lui avoir rendu son salut, je me disposois à continuer mon chemin, il me retint doucement par ma robe. — La belle *Sally*, me dit-il, est bien pressée de me quitter. — Une jeune fille expose sa réputation en causant avec des personnes d'un état trop au-dessus du sien. — Vous êtes dans l'erreur, charmante *Sally*; mais ce n'est pas l'instant de vouloir détruire un préjugé aussi mal-fondé; ne puis-je pas avoir avec vous un plus long entretien? J'ai mille choses à vous dire qui vous intéresseront. Quand vous allez chez *Milady Wolsey*, *Betsy* ne vous quitte pas, il est impossible de vous dire un mot ».

« Je ne vous le cacherai pas, *Miff*; je fus ravie de sa proposition; je bégayois quelques mots, qui vouloient dire que je ne connoissois aucun endroit où je pus le voir. — Ecoutez, chère petite, la marchande de modes de ma cousine est une bonne femme qui a beaucoup d'amitié pour moi. Si vous voulez, je la préviendrai de vous recevoir un des jours de cette semaine que vous m'indiquerez, & je m'y trouverai. J'acceptai, à condition que la

marchande seroit présente. Il n'en fit aucune difficulté; je fixai notre rendez-vous au jeudi suivant ».

« Je me rendis au jour marqué chez la marchande de modes, à qui je dis, comme j'en étois convenue avec M. *Raynold*, que j'avois à lui parler en particulier: elle me conduisit à un appartement où je le trouvai. Après m'avoir saluée, il me pria de m'asseoir; je croyois que la marchande en alloit faire autant: jugez, *Miff*, qu'elle dut être ma surprise quand cette femme nous dit en riant: Je pense, mes enfans, que ma présence n'est pas nécessaire ici: adieu: ne craignez pas d'être interrompus. Etourdie de ce discours, je restai quelques instans, les yeux fixés sur la porte, ma bouche étoit ouverte, & je ne pouvois pas articuler un mot. Enfin je me relevai pour la rappeller; M. *Raynold* m'arrêta. — Que nous fait la présence de cette femme? Ne craignez rien, belle *Miff*; un tête-à-tête avec moi ne doigt pas vous effrayer; & d'ailleurs, je suis bien aise qu'un tiers n'entende point notre conversation. — Dites donc vite ce qu'il faut que je fçache; car je n'aime point à être seule avec un homme. —

Adorable simplicité ! s'écria t-il ; mais puisque vous êtes si pressée, je vais m'expliquer ».

« Je suis chargé, belle *Sally*, de la part d'un de mes amis, qui vous adore, de vous faire des propositions très-avantageuses. — Je suis encore trop jeune pour me marier. Il sourit, & continua : — Il attendra tant que vous voudrez ; mais comme il est très-amoureux, il espere que vous ne lui refuserez pas le plaisir de vous voir souvent. — Il faut savoir avant si cet homme conviendra à mes parens, s'il me conviendra à moi-même. — Quand il aura votre cœur, il tâchera de mériter l'estime de vos parens. — Est-il jeune ? — De mon âge, vingt-cinq à vingt-six ans. — Sa figure est-elle ? — Il me ressemble beaucoup. — En ce cas, il me plaira. A peine avois-je prononcé ce mot, que *Raynold* se jeta à mes genoux. — Chere *Sally*, est-il possible que vous m'aimiez ? — Mais, Monsieur, je n'ai pas dit cela. Sa figure, naturellement charmante, me parut céleste en ce moment. Je voulus me lever : il tenoit mes mains qu'il ferroît avec transport ; j'étois tellement agitée de

plaisir & de crainte, que je fus quelques instans à douter de mon existence.

— Quoi ! dis-je en balbutiant, c'étoit de vous? . . . vous songeriez à moi?

— Si j'y songe? Depuis le premier jour où j'ai eu le bonheur de vous voir, je n'ai fait autre chose, ma chère amie! Quelle félicité! ô *Sally*, divine *Sally*! veuillez regarder votre amant, qu'il lise son bonheur dans ces yeux charmans ».

« Emue au-delà de l'expression, je ne pouvois pas parler; il ne me restoit pas même la force de le repousser; il me prit dans ses bras, & me pressa sur son cœur. Cette action me rendit à moi-même; je me débarrassai de lui, & fus me mettre sur le siége le plus éloigné.

— C'est en agir bien mal, Monsieur, avec une fille que vous destinez à être votre femme. — Cette raison me donne des droits; ne serez-vous pas à moi? Refuse-t-on quelque chose à son mari?

— Je ne le crois pas; mais, vous ne l'êtes pas encore. — Je le serai, puisqu'il est vrai que vous m'aimez & que je vous adore. — Mais, si mes parens s'opposent à notre union? — J'espere qu'ils l'aprouveront. — Ce n'est qu'un espoir, &, vous-même, n'avez-vous

pas des parens qui ont aussi des volontés? — Sûrement j'en ai, & qui sont bien méchans. — Peut-être ne voudront-ils pas que vous épousiez une fille sans naissance. — J'espere obtenir leur consentement. — Vous espérez! vous espérez! Vous n'avez donc aucune certitude? — Soyez tranquille, chere *Sally*, vous serez à moi, à moi seul; je ne vous demande que de la discréction. Je pressentirai mes parens; je leur peindrai mon amour, votre douceur, votre honnêteté; ils ne résisteront pas à mes prières; l'amour m'inspirera, & quand je serai sûr d'eux, je parlerai à votre pere. En attendant, souffrez que je vous voye ici quelquefois. — Oh! non: que diroit-on? — Eh! qui le saura? *Mistress Bink* est discrète; personne ne vous verra entrer, &, en supposant qu'on vous vit, n'est-il pas possible que vous ayez des emplettes à faire chez une marchande de modes? »

« Que vous dirai-je, *Miss*? Mon cœur sembla de concert avec lui, pour me faire trouver bonnes toutes les raisons qu'il m'alléguait, & je promis de venir deux fois la semaine chez *Mistress Bink* ».

« Je retournai chez mon pere dans l'ivresse de la joie; j'avois peine à concevoir l'excès de mon bonheur: être la femme de M. *Raynold*, satisfaisoit complètement mon cœur & mon amoûr propre ».

« Pendant un mois, nos rendez-vous se passerent comme le premier; s'il m'arriroit de lui faire des questions sur les dispositions de ses parens, il me répondoit qu'il étoit sûr du succès; il est si facile de persuader qui nous aime! »

« Je l'attendois un jour depuis une heure chez *Mistress Bink*, lorsque je le vis entrer l'air triste & abattu. Il se jeta sur un siége, & je m'aperçus qu'il avoit les larmes aux yeux. Ma tendresse s'en allarma, & je me hâtai de lui demander le sujet de son chagrin. — O *Miss*! je suis le plus malheureux de tous les hommes; si vous n'avez pas pitié de moi, oui, le désespoir est dans mon cœur. — Au nom de dieu, M. *Raynold*, calmez-vous; si je vous ai bien compris, je puis adoucir vos maux; instruisez-moi, & croyez que je ferai mon possible pour vous consoler. — Femme adorable! s'il est ainsi, ce jour qui me sembloit affreux deviendra le

plus beau de ma vie. Il mit un genouil à terre, & continua. — Ma *Sally*, mon amour, mon tendre amour mérite un retour sincère. — Je le sc̄ais, & je désire vous le prouver : expliquez vous, de grâce ; je tremble de ce que vous allez me dire, & je brûle de l'apprendre. — Eh bien, ma divine Maîtresse, mes parens s'opposent à mon bonheur ; ils veulent que je renonce à vous, les barbares ! ils ne savent pas que c'est m'ordonner de mourir ».

« A cette nouvelle que je ne pouvois prévoir, je restai anéantié ; mes mains se joignirent pour couvrir mon visage, & je ne fis entendre que des soupirs. — Chere *Sally* ! vous ne m'aimez pas. Il sembloit attendre une réponse ; mon cœur la lui faisoit, mais ma bouche ne s'ouvroit point. M. *Raynold* se leva avec précipitation. — C'en est fait, dit-il, mon sort est décidé ; voilà ce que j'avois craint, ce que j'avois prévu. Il ouvrit la porte pour sortir. — Arrêtez, lui dis-je d'une voix étouffée, arrêtez ô le plus injuste des hommes ! pourquoi m'abandonner, pourquoi me fuir ? — Je le dois, vous me hâissez. — Qui vous l'a dit, ingrat ? — Votre insensi-

bilité , votre indifférence pour l'amant le plus tendre , le plus soumis. — Mais , que puis-je faire pour vous détromper ? — M'épouser à l'insçu de mes parens , des vôtres. — O dieu ! que me proposez-vous ? — Rien que de raisonnable : est-ce du bonheur de nos parens dont il s'agit ? que nous fait leur approbation ? ne nous sommes-nous pas aimés sans leur consentement ? — Mais , l'honneur ? — Est dans soi ; l'opinion des autres ne le détruit ni ne l'augmente : chere amie , veuillez vous donner à votre amant ; notre mariage , pour être caché , n'en sera pas moins sacré pour nous ; votre peu de fortune , votre naissance sont une trop grande disproportion aux yeux du monde : aux miens , c'est un avantage de plus ; *Sally* tiendra tout des mains de l'amour. — Je consens à tout , pourvu que mon pere & ma mere soient du secret. — C'est ne consentir à rien ; si votre pere est instruit , il ne voudra pas que sa fille soit rejettée d'une famille entiere ; il nous séparera , & jamais nous ne pourrons nous revoir. — Seroit-il possible ? Mon pere est si bon ! — Il croira son honneur engagé à ne pas céder. — Ma-

riions-nous à l'insçu de tout le monde.
— Charmante amie, vous remplissez
mon ame d'une félicité parfaite ! O
bonheur ! ô moment plein de charmes !
Ma chere femme, recevez tous mes
remercimens ; je vais tout disposer pour
accélérer une union si douce. Sa joie
fit naître la mienne ; je ne cherchois
point à la lui dissimuler. Nous nous
quittâmes avec promesse de nous voir
le surlendemain ».

« En rentrant à la maison j'eus quel-
que regret de tromper mon pere & ma
mere, mais j'espérois en obtenir faci-
lement le pardon ».

« Je n'eus garde de manquer à
notre rendez-vous. J'y trouvai M. *Ray-
nold*, le bonheur étoit peint sur sa fi-
gure : Venez, ma chere amie, me
dit-il, recevoir des preuves de ma
tendresse ; je veux avant même que de
vous épouser, vous faire une donation
de toute ma fortune, je veux tout vous
devoir : alors, il fit entrer un homme
qu'il me dit être un *Notaire*. Après avoir
écouté pendant une heure une lecture
à laquelle je ne comprenois rien, on
me fit faire quatre ou cinq signatures,
& on me donna plusieurs parchemins.

Que dois-je faire de tout cela, dis-je à M. *Raynold*? — Tout ce que vous jugerez à propos, ma belle amie, ce sont des contrats qui vous assurent la possession de mes terres, de mes maisons, enfin de tous mes biens en général. — Vous êtes fou, je crois, reprenez vite tout cela, je ne veux que votre cœur. — Je reprends donc ces papiers, mais c'est pour vous les garder. — Vous ne me parlez point de notre mariage? — Il fait pourtant l'objet de tous mes désirs, & si vous y consentez, demain... — De tout mon cœur, demain donc, & où nous marierons nous? — Ici, j'y ferai trouver un Ministre & deux témoins ».

« La femme-de-chambre de *Milady Wolsey*, servoit de prétexte à tous nos rendez-vous; par ce moyen, mon pere & ma mere n'étoient point étonnés de mes fréquentes sorties ».

« Je me rendis donc le lendemain de bonne heure chez *Mistress Bink*, M. *Raynold*, le Ministre & les deux témoins y étoient déjà. La cérémonie fut bientôt faite, tout le monde sortit & je restai seul avec mon époux. Il me seroit impossible, *Miss*, de vous dé-

peindre les transports de joie qu'il laissa éclater ; j'étois moi-même très-satisfait & je me croyois heureuse. Malgré notre consentement mutuel il fallut nous séparer ; quatre mois se passèrent dans les plaisirs & les délices ; j'étois toujours chez mes parens, & j'attendois la permission de M. *Raynold* pour les instruire de notre mariage. Suivant lui, le moment n'étoit jamais favorable ; cependant le temps pressoit, ma grossesse étoit visible, & malgré tous mes soins à la cacher, je craignois qu'on ne vînt à la découvrir : mon état ne fit que redoubler l'amour de M. *Raynold*, je le voyois tous les jours plus tendre & plus empressé, j'étois loin de soupçonner qu'il pût jamais changer. Un jour que j'étois priée d'un bal avec ma mere, elle voulut assister à ma toilette pour y mettre la dernière main ; il me fut impossible, & de refuser ses soins, & de lui cacher l'embonpoint peu naturel de ma taille. La pauvre femme, à cette vue, tomba en foiblesse en poussant un cri plaintif, qui fit accourir mon pere. Je me joignis à lui pour secourir ma mere, & nos empressemens réunis lui eurent bientôt rendu la connoissance. On étoit

si occupé d'elle , qu'on ne prit pas garde à moi ; elle ouvrit enfin les yeux , me fixa , & avec une douleur concentrée , malheureuse , s'écria-t-elle , cours en- sevelir ta honte & notre déshonneur . Dans le désordre où j'étois , mon pere n'eut pas de peine à deviner le sens de ces paroles ; il entra dans une fureur que je ne puis me rappeller sans frémir . Fuis misérable , éloigne toi de ma vue & de ma maison , si tes jours te sont encore chers ; & voyant que je restois immobile , fuis donc , monstre abomina ble , ou je ne réponds plus de moi » .

« J'eus le courage de respecter le se-cret de mon époux , en gardant le silence sur notre mariage . Je me repro- chois , cependant , de suspendre un aveu qui pouvoit à l'instant appaiser le juste courroux de mes parens ; mais j'aimois *M. Raynold* , & le sacrifice que je lui faisois me parut le comble de la prudence » .

« Je crus qu'il étoit tout simple d'instruire mon époux de cette scéne affreuse : je me rendis en conséquence , chez *Mistress Bink* , & la priaï d'en- voyer chercher *M. Raynold* , qui ar- riva peu d'instans après . Il n'eut pas

Pair d'être extrêmement affligé de cette aventure, il me remercia de ma discréction & me demanda ce que je comptois faire. — C'est à vous à me le dire. — Eh bien, chere *Sally*, si vous vous en rapportez à moi, je vais de ce pas vous faire préparer un appartement chez moi : c'est une maison qui vous appartient, vous pouvez l'habiter sans crainte; restez ici jusqu'à la fin du jour, je vais donner des ordres pour qu'on vous y serve à dîner, & ce soir je viendrai vous prendre. J'approvai tout; & il me quitta ».

« La journée me parut d'une longueur insupportable; j'étois tendrement attachée à mes parens, & je ressentois une vraie peine de les quitter; mais, j'aimois tant mon mari, que le plaisir d'être toujours avec lui, me fit presqu'oublier tout le reste. M. *Raynold* fut exact à venir me chercher; il me conduisit ici: plusieurs valets se présentèrent pour recevoir leur maître, & je les vis ricaner par derrière en me toisant de la tête aux pieds. Nous montâmes au second; l'appartement (qui est celui que j'occupe encore) me sembla très-beau & fort agréable.

— Enfin, me dit mon époux, nous voici donc libres, je pourrai à toutes les heures du jour vous dire, vous prouver combien je vous aime : cependant, ma chere femme, j'ai encore une grace à vous demander, & votre douceur & votre tendresse ne me font point craindre un refus. — Vous sçavez bien que je n'ai pas d'autres volontés que les vôtres. — Oh, oui ! je suis sûr de votre condescendance, ainsi je n'aurai plus rien de caché pour vous déformais, & par ce que je vais vous dire, vous allez juger de mon extrême confiance. Mes parens, comme vous l'avez sçu, ont désaprouvé mon inclination pour vous ; peu contens de cette dureté, ils ont voulu me faire épouser une jeune personne, riche & de qualité : vous jugez que j'ai rejetté bien loin cette proposition. Malgré mes refus ils persistent toujours : j'ai demandé du temps, parce qu'il peut amener bien des événemens : votre présence ici, mon amie, feroit naître leurs soupçons & les irriteroit contre moi. — Il faut donc encore mie séparer de vous. — Plutôt la mort; mais ma chere femme, il est un moyen pour arranger tout à

notre satisfaction ; personne ne vous connoît, il faudra pour quelque temps seulement, que vous passiez chez moi pour être ma femme-de-charge ; je dirai que votre mari est sur mer, & qu'il m'a prié de vous garder jusqu'à son retour. A l'abri de ce petit mensonge nous jouirons du repos & du bonheur. — Quei ! je serai votre servante ? — Eh ! non, vous serez la maîtresse, la souveraine de mon cœur. Je préviendrai mes gens de vous respecter, mais ils ignoreront que vous êtes ma femme, jusqu'à ce que j'aye pu flétrir mes parens : ne consentez-vous pas à ma priere ? — Puisque vous le voulez, il faut bien que cela soit ».

— Mon attachement pour mon mari, me fit supporter patiemment l'excès d'humiliation qu'il y avoit pour moi à demeurer chez lui sous un titre si distant du véritable. Le temps de ma grossesse se passa sans nul changement dans mon sort ; je vivois très-retirée, M. *Raynold* me quitta rarement, & je l'aimois tous les jours davantage. J'avois écrit à mon pere ; je lui marquois que j'étois mariée, & je lui demandois la permission de le voir. Il répondit au porteur

teur de ma lettre, que je me gardasse bien d'approcher de sa maison, qu'il ne vouloit jamais entendre parler de moi; la réponse de ma mère, qui étoit présente à l'ouverture de cette lettre, fut calquée sur la sienne ».

« Mon époux ne voulut plus que je fisse aucune démarche; j'attendis donc sans impatience & sans chagrin le moment de ma couche; il arriva à la grande satisfaction de mon mari. Je donnai le jour à une fille qui fut envoyée en nourrice à trois milles de Londres. Mon rétablissement fut prompt & ma santé ne fut pas un instant altérée ».

« J'étois un matin dans ma chambre, lorsque j'entendis beaucoup de bruit au-dessous de moi; M. *Raynold*, surtout, parloit fort haut; peu d'instans après, il entra chez moi avec deux hommes d'assez mauvaise mine.—Voilà, dit mon mari, en me montrant, la personne à qui appartient cette maison, elle me l'a achetée, & m'y donne un appartement. Il s'approcha de moi, & me tirant par ma robe:—*Miff*, ajouta-t-il, montrez à ces Messieurs vos actes de propriété. Je vis bien qu'il s'agissoit des parchemins que j'avois signés

I. Partie.

G

l'avant-veille de mon mariage ; mais, je les lui avois remis, & je ne savoys où les trouver. Cependant, comme je le vis s'approcher de mon secrétaire & y glisser quelque chose, je jugeai que c'étoit les papiers dont il étoit question ; je fus donc les prendre & les présentai aux deux hommes. Celui qui en fit la lecture, s'écria avec colere : — Voilà qui est affreux ! Et vos deux terres aussi ? *Miss*, cette générosité fait bien l'éloge de vos charmes. Votre serviteur *M. Raynold*, je n'ai rien à dire, & je me retire ».

« Après leur départ, mon mari me dit que c'étoit encore un mauvais tour que ses parens vouloient lui jouer, & qu'ils seroient bien honteux de leur fausse démarche ; je croyois tout & n'approfondissois rien. Ce calme heureux dura encore dix-huit mois ; j'allois voir souvent ma fille, son pere m'accompagnoit presque toujours, & prenoit plaisir à jouer avec elle. Il m'engagea un jour à rester deux fois vingt-quatre heures chez la nourrice, en me disant qu'il alloit à *Richmond*, chez un de ses oncles, & qu'il m'enverroit chercher si-tôt qu'il seroit de retour à Londres ; suivant ma

coutume je consentis à tout. Les deux jours écoulés, & n'entendant point parler de mon mari, je pris le parti de revenir avec une dame qui avoit aussi un enfant en nourrice dans le même village. Nous arrivâmes à huit heures du soir; ma compagnie de voyage vouloit me conduire chez moi, je la remerciai, & nous nous séparâmes ».

« Je n'étois plus qu'à dix pas de la maison, lorsque je vis une voiture s'y arrêter. Je n'avançai pas davantage, voulant savoir qui ce pouvoit être : la portiere alors s'ouvrit, & je vis à la lueur de plusieurs flambeaux, M. *Raynold* vêtu superbement, qui aidoit à descendre une jeune & jolie personne mise très-élégamment : je ne suis pas naturellement défiante, cependant je ne pus m'empêcher de former quelques soupçons; j'attendis que le carrosse fût parti, & comme la porte étoit restée ouverte, j'entrai sans être apperçue; vite je gagnai mon appartement; il étoit fermé, mais, j'avois heureusement la clef d'un cabinet qui donnoit sur l'escalier; je l'ouvris bien doucement & m'y cachai : quelques minutes après, je sortis pour écouter; j'entendis M. *Raynold* qui re-

commandoit expressément à ses gens de dire à tous ceux qui viendroient, qu'il n'étoit visible pour personne, & il rentra dans son appartement. J'étois restée appuyée sur la rampe de l'escalier; mais, comme j'entendois les domestiques qui jouoient, je hasardai de descendre le plus doucement possible au premier étage. La premiere porte de *M. Raynold* étoit restée ouverte, j'entrai sans faire le moindre bruit; il n'y avoit point de lumiere dans cette pièce, le trou de la serrure m'offrit un moyen de contenir ma curiosité. Que vis je ! grand Dieu ! *M. Raynold* aux genoux de la jeune personne; il lui tenoit les mains qu'elle avoit l'air de lui abandonner avec plaisir; il prit un baiser qu'elle reçut avec transport; je crus qu'il étoit temps de me montrer, j'entrai la fureur dans les yeux, & le désespoir dans le cœur. — Monstre, est-ce ainsi que tu récompenses ma tendresse & mon amour ? Et vous, *Miff*, pourquoi cherchez-vous à troubler un ménage, qui sans vous seroit encore heureux ? Mais je le vois, vous êtes une misérable qui avez séduit mon époux ».

Mon émotion étoit si forte que je

tombai sur un siege.— En vérité M. *Raynold*, dit la jeune *Miss*, vous m'exposez là à une aventure bien désagréable ; votre femme est une forcenée. — Ma femme : ma femme ! allez, *Miss*, c'est une imposture des plus grossières ; c'est ma femme-de-charge. Vous voyez, *Sally*, ce que vous attire votre imprudence ? Vous devriez respecter les plaisirs de votre maître. — Mon maître ! ô Dieu ! quel excès d'humiliation. — Faites donc sortir cette femme, M. *Raynold*, elle a l'air si méchante qu'elle me fait peur, je quitte la place si elle ne s'éloigne à l'instant. — Remontez chez vous, *Sally*, me dit mon mari avec un ton despote ; je veux bien oublier cette scène, mais, que ce soit, je vous prie, la dernière de cette espèce ».

« Etonnée, anéantie, je ne me sentis pas la force de répliquer un seul mot, & je gagnai tristement la porte. J'entendis alors cette fille dire à Monsieur *Raynold* : — Elle est bien maussade votre femme - de - charge ; il faut la renvoyer, je l'exige, entendez-vous ? J'étois trop loin pour entendre la réponse qu'on lui fit ; j'appellai pour

qu'on m'ouvrit ma chambre ; les gens furent très-surpris de me voir : ma pâleur excessive leur fit présumer que j'étois arrivée mal-à-propos, & sans être attendue.

« Rentrée chez moi, je me livrai au plus cruel désespoir, mes larmes couloient en abondance, & rien ne pouvoit en tarir la source. J'étois dans ce terrible état depuis trois heures entieres, quand je vis entrer M. *Raynold*. — *Sally*, vous m'avez cruellement offensé ce soir, je vous croyois plus douce. — Le moyen de l'être quand vous me faites le plus sensible outrage ? Je vous préviens, Monsieur, que je ne souffrirai jamais un pareil dérèglement ? — Il faut bien souffrir ce qu'on ne peut empêcher. — J'ai des droits, je les ferai valoir. — Vous n'en avez aucun. — Vous verrez qu'une femme doit souffrir les infidélités de son mari sans dire un mot. — Je ne suis pas votre mari. — Vous n'êtes pas.... — Ecoutez-moi, *Sally*, mais, écoutez moi sans colere ».

« J'étois riche, mais aimant prodigieusement la dépense ; j'ai été forcé de faire des dettes. Tous les parens dont je vous ai parlé se réduisent à un seul

oncle, vieux garçon, qui jouit d'une fortune prodigieuse ; je suis son unique héritier ; voilà qui est à merveille pour l'avenir, mais le présent étoit affreux ; je me voyois à la veille d'être dépouillé par mes créanciers ; je pouvois faire une donation de mes biens à un ami, mais, où en trouver un seul sur qui l'on puisse assez compter pour lui confier tout ce que l'on posséde ? J'étois pourtant occupé à en faire la recherche, lorsque je vous vis chez ma cousine. Vous m'inspirâtes à la première vue la plus forte passion, & je projetai à l'instant même de vous avoir pour mestresse ; vous scavez tout ce que j'ai fait pour vous séduire, votre sagesse a toujours triomphé ; il vous falloit du mariage, & j'ai vu clairement que sans une tromperie, vous ne seriez jamais à moi ; votre innocence, votre candeur me firent naître l'idée de vous faire tenir la place de l'ami que je n'avois point trouvé : vous scavez comment je m'y suis pris pour vous donner toute ma fortune actuelle, vous vous souvenez aussi, que depuis je vous ai prié de signer différens papiers ; c'étoit des procurations pour toucher les ren-

tes de mes Fermiers. Le Ministre qui nous a mariés est un malheureux, vivant d'escroqueries : les deux témoins sont ses amis ; ils ont reçu pour jouer chacun leur rôle, une somme de cinquante livres *sterlings* : je vous ai toujours aimée tendrement, mais, il ne m'a jamais été possible de me résoudre à vous épouser ; d'ailleurs, je ne l'aurois pas fait dans la crainte d'être déshérité par mon oncle ; au reste, excepté le titre de femme, je ne vous laisserai rien à desirer. Je vous conseille de garder dans ma maison **celui** sous lequel vous y êtes connue, **votre** honneur, du moins, n'aura point à souffrir. A la mort de mon oncle, vous jouirés en totalité de mon bien, qui n'est point au-dessous de vingt mille livres *sterlings*, notre fille sera riche ; elle ignorerà sa naissance & fera **votre** bonheur : je ne me marierai jamais, vous serez toujours ma maîtresse chérie, **votre** sort, *Sally*, ne peut-être malheureux ; vous desiriez mon cœur, vous le possédez tout entier, & si quelquefois il m'arrive d'être infidele, soyez sûre, que je n'en serai pas moins éternellement constant : voilà, mon amie,

ce que je n'ai jamais osé vous dire, & ce qu'il falloit pourtant que vous fâchiez tôt ou tard; qu'auriez-vous fait à ma place, *Miss* ?

« J'avois bien des choses à répondre, mais je crus qu'il falloit me résigner, &, sur-tout, éviter de faire des reproches, qui en ne changeant rien au passé, auroient pu me causer du chagrin pour l'avenir ».

« Peu de temps après je reçus la nouvelle de la mort de ma fille; je la pleurai beaucoup; M. *Raynold* mêla ses larmes aux miennes; il aimoit cet enfant comme je l'aimois moi-même ».

« Depuis huit ans que je vis avec lui, je n'ai eu à souffrir que différentes infidélités; mais, comme il revenoit toujours à moi avec empressement, j'en étois peu affectée. Votre beauté a fait naître mes craintes, je crois qu'on ne peut vous aimer foiblement, voilà pourquoi j'ai désapprouvé hautement la conduite de M. *Raynold*. J'oubliais de vous dire que mon pere & ma mère sont morts de chagrin. Vous voyez, *Miss*, où nous conduit notre confiance aveugle dans les hommes; plus ils sont aimables, plus nous devons les fuir.

Ce sont de vrais Caméléonſ, qui prennent à volonté la forme qu'ils jugent la plus conuenable pour nous séduire & nous perdre ».

Sally finit ainsi son histoire. *Bell* la remercia, & lui promit bien de profiter de la leçon.

Il étoit près de minuit. *Sally* fut voir si tout le monde éroit retiré; puis elle vint prendre *Bell*, qu'elle conduisit doucement jusqu'à la porte de la rue, qu'elle referma avec précaution. Elles allerent ensemble chez la femme que connoissoit *Sally*; c'étoit une couturiere, & quoiqu'il fût très-tard, elle travailloit encore, ayant de l'ouvrage pressé à rendre. Cette femme louoit des chambres garnies; *Sally* en choisit une pour *Bell*, & paya d'avance la première semaine, en recommandant à la couturiere d'avoir bien soin de sa jeune amie. *Sally*, en embrassant *Bell* pour lui faire ses adieux, lui mit six guinées dans la main, en la priant de lui écrire si elle venoit à manquer d'argent. La pauvre *Bell* ne sçavoit comment marquer sa reconnoissance à sa généreuse bienfaitrice: *Sally*, qui vit son embarras, s'échappa, & retourna

chez elle fort contente d'être ~~défaite~~
d'une rivale aussi dangereuse.

Bell dormit mal, & se leva fort
matin. Elle écrivit un mot à son frère,
lui recommanda de ne parler à personne
de son arrivée à Londres, & de venir
sur le champ la trouver.

Tom ne prit que le temps de s'habiller, & accourut.

Sa sœur lui raconta comment elle
étoit à la ville, & par quel hasard elle
avoit appris le malheur qui menaçoit
Miss Bristol. — Quoi ! cette char-
mante personne courroit quelque dan-
ger ! Je sacrifierois mille vies pour elle.

— Et, pourtant, vous entrez dans le
complot atroce qu'on trame contre elle.

— Moi, ma sœur ? O dieu ! que vous
connoissez mal mon cœur si vous le
soupçonnez. Ils furent quelques instans
sans pouvoir s'entendre ; enfin ils s'ex-
pliquèrent. *Tom* entra alors en fureur ;
il me mépriseroit assez pour croire que
je l'aiderois dans une pareille action !
Je dois, sans doute, de la reconnois-
sance à *Sir Arthur* ; mais jamais elle
ne me portera à rien faire contre l'hon-
neur. *Bell* approuva ses sentimens. —
Mais enfin, mon frère, comment s'y

prendre pour avertir *Miss Bristool*? *Tom* réva un moment. — Je ne vois que vous, dit-il à sa sœur, qui puissiez parvenir jusqu'à elle. *Sir Arthur* joue ce matin à la paulme avec *le Prince de G****; cherchez un prétexte pour avoir entrée chez *Milady*, il ne vous sera pas difficile de voir sa fille: pour éviter tout soupçon, je vais joindre *Milord* au jeu de paulme, où il m'a dit de me rendre à dix heures & demie du matin; je reviendrai à quatre heures de l'après-dînée sçavoir l'issu de votre visite.

Tom quitta *Sir Arthur* quand il sortit de la paulme, & vola chez sa sœur qu'il trouva toute joyeuse. — Que je suis contente, mon cher frere! la belle *Elise* ne sera point sacrifiée, & je lui appartiendrai. *Tom* la pria d'entrer dans le détail de la maniere dont elle s'y étoit prise pour parler à *Miss Bristool*.

Quand vous m'avez quittée ce matin, lui dit-elle, j'étois fort embarrassée de ce que je devois faire: tout en y rêvant, je suis descendue machinalement chez mon hôtesse qui est couturiere; elle finissoit une robe du meilleur goût:

Voyez, *Miss*, me dit cette femme, la jolie étoffe, & quelle charmante taille! — A la vérité, j'en ai peu vu d'aussi mince. — Ah, ah! c'est que *Miss Bristol* est aussi bien faite qu'elle est belle. — Quoi! c'est pour *Miss Bristol* cette robe? — Oui, *Miss*: est-ce que vous la connoissez? — Non; mais j'ai tant entendu faire l'éloge de sa beauté, que je meurs d'envie de la voir; & s'il n'y a point d'indiscrétion, vous m'obligerez infiniment, *Mistress*, en me permettant de lui porter sa robe. — Volontiers, *Miss*, ce sera du temps de gagné; je ne suis pas de ces femmes qui aiment à être par voie & par chemin; plus je reste chez moi, & plus je fais d'ouvrage; & si je ne travaillais point, qui me nourriroit? qui nourriroit mes enfans? Et puis on a un mari qui demande sans cesse, tantôt une *guinée*, tantôt une *couronne*: dame, voyez-vous, *Miss*, il faut fournir à tout cela; ce n'est pas que mon mari manque de rien au moins; il est domestique dans une bonne maison, où l'argent roule comme les *pennings* (*)

(*) Pièce de monnoie de cuivre qui vaut un sol.

chez moi ; mais les hommes boivent, jouent, & puis c'est toujours leurs pauvres femmes qui payent. Pendant ce long discours (que vous auriez pu passer, dit *Tom* impatient d'en venir à *Elise*), la robe n'étoit pas finie, & c'étoit en l'achevant que la couturiere me contoit tout cela. — Mais elle l'est à présent, & même portée ; allons donc vite chez *Milady Bristol*. — Vous êtes bien pressé, mon frere ; n'importe, je vais vous satisfaire. Me voilà donc chez *Milady* ; elle étoit fortie, mais *Miss Bristol* étoit chez elle ; on m'y conduit, & l'on m'annonce comme étant fa couturiere. — Entrez, ma bonne ; mais ce n'est point la maîtresse. — Non, *Miss*, je suis sa premiere fille ; *Mistress* n'a pu quitter des ouvrages pressés. — Je lui fçais gré de vous avoir chargée de la commission ; votre figure douce prévient en votre faveur. — *Miss* a bien de la bonté. Alors elle se mit en devoir de se déshabiller ; une de ses femmes s'approche pour l'aider. — Laissez faire cette jeune personne, *Molly* ; elle me paroît très-au-fait. La robe alloit à merveille ; elle n'y trouva qu'une garniture à remonter. — Vous pouvez refaire cela ici ? — Oui, *Miss*.

— *Molly*, allez chercher du thé à cette fille ; je veux qu'elle en prenne dans ma chambre. *Molly* sortit avec assez d'humeur. Dès que je me trouvai seule avec la belle *Elise*, je m'approchai d'elle, & lui dis le plus doucement possible : au nom de Dieu ! *Miss*, faites en sorte que je puise vous entretenir en particulier ; j'ai à vous instruire de choses importantes & qui vous regardent. — Cela suffit, *Miss* ; remettez-vous à votre ouvrage, dans un instant j'éloignerai ma femme-de-chambre. *Molly* rentra ; je pris vite deux tasses de thé. — *Molly*, dit *Miss Bristol*, allez tout de suite chez ma marchande de modes, lui dire de venir recevoir mes ordres pour un chapeau du nouveau goût. — Si *Miss* veut, j'y enverrai un de ses gens. — Je vous ai dit, je crois, d'y aller vous-même. — J'y cours, *Miss*. Après le départ de *Molly*, je racontai à *Miss Bristol* le projet formé contre sa liberté, & je ne lui cachai point comment j'avois été instruite. A chaque mot je la voyois frémir : ô *Lord Bedford* ! s'écria-t-elle, pourquoi votre mort m'a-t-elle élevé mon seul soutien, mon unique protecteur ? Mere

barbare ! que vous ai-je fait pour vous
voir me sacrifier ? Et toi , misérable
Arthur , est-ce ainsi que tu crois ob-
tenir mon cœur ? Chere *Miss* ! dit-elle
en m'embrassant , vous ne connoissez
pas l'importance du service que vous
me rendez : je hais *Sir Arthur* ; il est
pour moi un objet odieux. M'unir à
lui ! J'aimerois mieux mourir : mais
enfin , pour me soustraire à tant d'hor-
reurs , je ne vois que la fuite ; mais ,
où aller & qui voudra m'accompagner ?
— Moi , *Miss* , lui dis-je aussi-tôt , je
vous suivrai par-tout ; mais comme je
vous suis inconnue , je vous conduirai
à *Grenwich* , où demeure ma mere ;
tout le monde vous dira du bien d'elle ,
& vous assurera que nous sommes d'hon-
nêtes gens. — Aimable *Miss* , votre
figure n'a pas besoin de caution ; il
suffit de vous voir pour vous estimer.

Nous sommes décidément convenus
que Dimanche , *Miss* fera la malade
pour ne pas accompagner sa mere à
une assemblée où elles doivent aller
ensemble ; que sur les sept heures du
soir elle sortira ; après avoir eu soin
de se munir de son argent & de ses
bijoux. Je me trouverai dans la rue ,

à quelques maisons au-dessus de la sienne, & nous irons ensemble à la poste, où j'aurai fait préparer ma chaise.

— Voilà, ma chère sœur, qui est fort mal vu. L'évasion de *Miss Bristol* sera bientôt scüe; en allant à la poste, on sera instruit sur le champ de la route que vous aurez prise: il vaut beaucoup mieux acheter une chaise & deux chevaux; je mettrai une veste de postillon, & je conduirai *Miss* partout où elle voudra aller; par ce moyen, personne ne scaura son secret qui sera scrupuleusement gardé par nous. — Mais, mon frere, ne courez-vous point de grands risques? *Sir Arthur* est vindicatif, à ce que m'a dit M. *Raynold*; si l'on nous ratrappoit, il se vengeroit sur vous. — Que m'importe? Je ne me sacrifierai jamais pour une plus belle cause.

Tom, dès le lendemain, acheta la chaise & les chevaux, & les fit conduire chez un jeune homme de ses amis, sans pourtant lui dire l'usage qu'il en vouloit faire.

Tom avoit amassé une petite somme; il en employa une partie à l'achat que je viens de dire; il garda l'autre pour ses besoins à venir.

On sera surpris, sans doute, de voir *Tom* quitter une passe agréable, pour prendre un état fort au dessous de lui, & s'exposer à être accusé de crime de rapt ; mais que l'on daigne considérer que notre héros étoit jeune & excessivement amoureux ; le moyen alors de réfléchir & d'écouter la raison ! Il étoit las d'ailleurs de la vie abominable de *Sir Arthur*, & il étoit décidé à la quitter.

Il revit sa sœur le lendemain, qui étoit la veille du jour fixé pour leur départ ; il lui recommanda de dire à *Elise*, que le postillon qui la meneroit étoit son frere ; mais de lui bien cacher que c'étoit celui que *Sir Arthur* protégeoit. Ce *Lord* avoit appris par *M. Raynold* la fuite de *Bell*, & n'en avoit été que médiocrement affecté, parce qu'il lui fut aisé de la remplacer.

Enfin le Dimanche arriva, au grand contentement de *Bell* & de *Tom*. *Elise* sentoit la nécessité de la démarche qu'elle alloit faire, & pourtant elle se la reprochoit. — Si du moins, disoit-elle, je pouvois aller à *Nark-Neff*, j'y vivrois tranquille avec mes amies ; mais ma mere ne m'y laisseroit pas, & ce qu'elle

n'a pu faire dans un temps, elle l'exécuteroit dans un autre. Pauvre *Eugenie* ! chere *Clarice* ! que penserez-vous de moi ? Vous me blâmerez, peut-être ; mais quand vous scaurez combien je suis malheureuse, vous me plaindez sûrement.

Tout sembla d'intelligence pour favoriser la suite d'*Élise* ; sa mere dîna en ville, & n'annonça son retour que pour dix heures du soir. Vers les cinq heures, *Miss Bristol* écrivit une lettre à sa mere, qu'elle se proposa de laisser sur sa cheminée ; elle lui marquoit, qu'ayant été instruite de ses desseins, elle aimoit mieux s'éloigner, que d'être forcée à lui désobéir ; qu'elle n'aimoit point *Sir Arthur*, & que jamais elle n'auroit pu se décider à lui donner sa main ; elle finissoit par prier *Milady* de ne la point haïr, & que toute sa vie elle l'aimeroit & la respecteroit comme l'auteur de ses jours, quelques malheureux qu'ils fus-sent. Cette lettre étoit imbibée de ses larmes : ô ma mere ! disoit-elle en sanglotant, à quelle extrémité me réduisez-vous ? Partir en fugitive, quitter la maison paternelle ; quelle déchirante idée ! quelle affreuse position !

Sa pendule l'avertit qu'il étoit temps

d'aller trouver *Bell*: elle ferma sa porte dont elle eut soin d'emporter la clef, & elle sortit sans autre paquet qu'une cassette qui contenoit toute sa petite fortune.

A peine avoit-elle fait dix pas dans la rue, qu'elle trouva *Bell* qui l'atten-
doit depuis une demi - heure ; toutes
deux gagnèrent *Soho-Square* (*), où
Tom leur avoit donné rendez - vous ;
elles monterent dans la chaise ; *Elise*
dit au postillon de prendre la route de
Douvres.

Tom étoit si fier de conduire sa bien-
aimée, qu'il partit comme un éclair ;
ses chevaux sembloient deviner son in-
tention, & la secondeoient de tout leur
pouvoir. *Elise* demanda à *Bell*, pour-
quoi elle n'avoit pas pris la poste ? —
C'est mon frere qui nous conduit ; ainsi
nous n'avons point à craindre l'indi-
cration d'un étranger. *Elise*, en renou-
vellant ses remercimens à *Bell*, lui
promit de la bien récompenser, elle &
son frere, si jamais elle étoit dans le
cas de pouvoir le faire. — Ne sommes-
nous pas payés par le plaisir de vous
obliger, chere *Miff* ? Ne songez qu'à

(*) Nom d'une Place publique.

vous tranquilliser ; votre émotion m'afflige ; croyez que vous n'avez rien à craindre. — Ma démarche est inexcusable, *Miss* ; personne, excepté ma mère, ne saura le motif qui me la fait faire, & tout le monde me blâmera.

— Le secret de votre mariage, celui de votre départ auroient été de même ignorés, & le public auroit pu vous juger aussi défavorablement. *M. Raynold* m'a assuré que *Milady* complotait faire croire que vous étiez partie sans son aveu. — Quelle étrange conduite ! Ma mère avoit donc résolu ma perte ?

La route se passa en conversations à-peu-près semblables. Vers les trois heures du matin, *Tom* arrêta dans une ville pour faire rafraîchir ses chevaux ; *Elise* ne voulut pas descendre de voiture, & une heure après elle voulut repartir. A six heures du matin, ils arrivèrent à *Douvres* : *Tom* trouva à se défaire sur le champ de la chaise & des chevaux, & à huit heures ils étoient tous trois dans un *Paquebot* ; la traversée fut courte & heureuse. Arrivés à *Calais*, *Tom* s'approcha de *Miss Bristol*, (qui prit le nom de *Miss Amelie*) pour lui demander la permission de

la servir à titre de domestique ; elle y consentit avec plaisir ; c'étoit la première fois depuis son départ qu'elle avoit jetté les yeux sur *Tom* ; sa figure ne lui sembla pas étrangere. — Certainement je l'ai déjà vu , disoit-elle à *Bell*. — Je ne le crois pas , *Miss* , mon frere n'étoit à *Londres* que depuis deux jours.

Tom fut flatté qu'*Elise* se souvînt de l'avoir vu. — Elle avoit donc fait attention à moi , puisqu'elle se rappelle mes traits ?

Une voiture qui s'en retournoit à vuide à Paris , offrit à *Miss Amelie* , une occasion favorable pour s'y rendre ; elle en profita , & voulut que *Bell* & *Tom* prissent place dans le même carrosse. Quel charme pour ce tendre amant ! Etre sans cesse auprès de sa belle maîtresse , la voir , lui parler , la servir , jamais homme ne se trouva plus heureux ; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Arrivée à Paris , *Miss Amelie* se présenta pour être pensionnaire dans un couvent : on ne voulut pas la recevoir sans qu'elle nommât quelqu'un de connu. Elle fut donc chez l'ambassadeur d'Angleterre , à

qui elle raconta ses malheurs. *Milord S**** lui promit le plus grand secret, & la conduisit lui-même aux *Filles du Calvaire*, où elle fut reçue & accueillie. *Bell* resta à son service ; pour *Tom*, elle lui donna quelques louis, en lui témoignant le regret qu'elle avoit de ne pouvoir le garder, étant très-contente de son service : le pauvre *Tom* se doutoit bien qu'il ne pourroit pas rester avec elle, mais, il ne croyoit pas la quitter si-tôt ; il resta anéantie. Une larme qu'il ne put retenir étonna *Miss Amelie* ; vous m'êtes donc bien attaché *Tom*, puisque de me quitter vous fait tant de peine, ou peut-être vous trouvez vous mal payé des soins que vous avez pris de moi ? — Oh, *Miss* ! gardez - vous de penser que l'intérêt. Jamais, jamais je ne connus un sentiment si bas ; mais il est si doux de vous appartenir qu'on ne peut que regretter d'être forcé de vous quitter. *Miss Amelie* fut sensible au chagrin qu'il témoignoit. — Ce garçon a des sentimens au-dessus de son état, son sort m'intéresse, oui, je voudrois qu'il fût placé avantageusement, c'est le frere de *Bell* qui m'est tendre-

ment attachée , je dois travailler à faire son bonheur.— Elle fit rappeler *Tom*. — Je viens de songer , lui dit - elle , qu'il me sera facile de vous faire entrer au service de *Milord S* * * * ; si vous voulez , je vais vous donner une lettre pour lui , je suis sûre qu'il vous prendra. *Tom* rougit , & ne sut que répondre ; *Miss Amelie* attendoit qu'il parlât. — Je suis reconnoissant , comme je dois l'être , des bontés de *Miss* , mais , je ne puis , non , je ne puis accepter sa proposition ; tout autre service que le sien ne me convient point ; il sentit dans l'instant qu'il venoit de dire une sorte , il se reprit ainsi : ma mere a besoin de moi , je dois veiller à la conservation de ses jours : pour les intérêts de *Miss* , j'avois oublié les siens , mais puisque je sort.... s'oppose.... Enfin , *Miss* , je vais retourner en Angleterre. — Je suis fâchée de ne pouvoir vous être utile ; adieu *Tom* , & elle sortit.

Tom resta confondu de son imbécillité ; ô Dieu , Dieu ! si elle alloit avoir des soupçons ! *Bell* interrompit ses réflexions pour lui remettre de la part de sa maîtresse une bague de prix & dix louis. — Tenez mon frere , *Miss Amelie*

Amelie m'a chargée de vous donner cela comme une preuve de sa reconnaissance. *Tom* ne prit que la bague, & voulut que sa sœur gardât les dix louis ; ensuite il lui fit ses adieux, l'embrassa, & partit aussi chagrin qu'il avoit été content les jours précédents.

Milady Bristol parut surprise en entrant de ne pas voir sa fille ; on lui dit qu'elle s'étoit enfermée dans sa chambre à cinq heures du soir, disant qu'elle alloit se coucher, puisque son mal de tête ne diminuoit pas, & qu'on eût soin de ne pas l'interrompre. — Elle dort, sans doute, il faut la laisser reposer.

Le lendemain, voyant à neuf heures qu'elle ne paroissoit pas, *Milady* fut elle-même frapper à sa porte. *Sir Arthur* arriva, lorsqu'elle commençoit à avoir de l'inquiétude sur le silence d'*Elise*. — Il faut, dit-il, briser la serrure, & il se mit en devoir de le faire ; aidé des gens, il eut bientôt enfoncé la porte. Quel étonnement pour tous les spectateurs ! *Elise* n'est pas dans sa chambre, son lit même n'est pas défait, donc elle n'y a pas couché. *Sir Arthur* apperçoit une lettre sur la che-

minée, il s'en faisit & veut la décacheter ; mais en jettant les yeux sur l'adresse il vit qu'elle étoit pour *Milady*, & il l'a lui remit. Après l'avoir lue avec attention, *Milady* sort de la chambre de sa fille, fait signe au jeune *Lord* de la suivre, & s'enferme avec lui dans son cabinet. — Voilà mon cher gendre, une aventure fort malheureuse pour nous ; *Elise* a été instruite de nos desseins & elle a pris la fuite. — La fuite ! s'écria le *Lord*, avec fureur, la fuite ! je vais suivre ses traces, & je fais le serment de la retrouver. — Un moment *Sir Arthur*, il faut auparavant raisonner ; *Elise* n'a pu s'évader seule. — Votre idée est juste, *Milady*, la vérité m'éclaire en ce moment, & j'étois dans la plus grande sécurité ; voici le fait.

J'avois chez moi à titre de secrétaire, un jeune homme de la lie du peuple ; il a vu *Miss Bristol* au *Panthéon*, il étoit à côté d'elle, il la dévoroit des yeux. Oui, je m'en souviens, c'est-là où leur amour a pris naissance, & ils seront partis ensemble. — Fi ! quelle idée ? Ma fille est incapable d'une pareille basseſſe. — Je vous proteste,

Milady, que rien n'est plus certain ; mon secrétaire n'a pas paru depuis hier soir. — Voilà qui change la thèse. Mais ce garçon sçavoit donc notre projet ? — Non, & c'est ce qui me surprend ; mais nous perdons ici du temps à ne rien décider ; je vais mettre tous mes gens en campagne, & voler moi-même sur les pas de l'ingrate.

Milady, restée seule, ne put blâmer sa fille d'avoir évité un engagement qui lui étoit odieux ; elle connoisloit trop bien *Elise* pour soupçonner qu'elle fut partie avec un homme, mais elle fut bien aise de le laisser croire à *Sir Arthur*, & à tout le monde. Le Chevalier *Norfolk* étoit sur le point d'arriver ; *Milady* se proposa de noircir tellement la conduite de sa fille, que l'amour du Chevalier se changea en mépris.

Sir Arthur passa quatre jours & quatre nuits en recherches inutiles : l'absence de *Tom* le confirma dans l'idée qu'il avoit que ce jeune homme avoit enlevé *Elise*, & il lui jura une haine immortelle. Il s'étoit rendu à *Greenwich* ; la mère de *Bell* ne put lui rien apprendre, elle n'avoit vu ni son fils ni sa fille.

Il revint à *Londres*, furieux ; ses gens n'avoient pas été plus heureux : il courut chez M. *Raynold* ; celui-ci se douta sur le champ qu'il étoit la principale cause de tout ce vacarme ; son indiscretion avec *Bell*, qui se trouvoit précisément être sœur du jeune homme qui avoit disparu, avoit détruit le projet de son ami : il n'eut garde de lui faire part de ses conjectures ; il se contenta de le plaindre, & tâcha de le consoler. — Me consoler, morbleu, quand je perds la plus belle femme de toute l'*Angleterre*, au moment où elle alloit m'appartenir. Que ne puis-je connoître le misérable délateur d'une chose aussi secrète ! Je ne m'étois confié qu'à toi..... Je ne t'accuse pas ; mais laisse-moi me livrer à la rage & au désespoir.

Milady Bristol attendoit le retour du Chevalier *Norfolk* avec la plus grande impatience ; il arriva six jours après le départ d'*Elise*. *Milady* lui raconta ce fâcheux événement, & lui peignit sa fille avec les couleurs les plus noires. Le Chevalier eut peine à cacher son chagrin ; son amour étoit violent, sa fureur fut extrême ; il ignoroit absolument la passion de *Sir Ar-*

thur ; *Milady* ne lui parla point du projet exécrable qu'elle avoit formé contre la liberté d'*Elise*. — Ma fille , lui dit - elle , a vu dans un concert un jeune homme , qui étoit le secrétaire de *Sir Arthur* ; sa figure a fait la plus vive impression sur son cœur ; je lui avois défendu de lui parler ; une lettre que je l'ai surprise à lui écrire , m'a mise fort en colere ; je l'ai menacée , & deux jours après elle a disparue.

Si j'avois été ici , disoit le Chevalier , ce malheur ne seroit pas arrivé ; affreux voyage ! & toi ingrate *Elise* ! tu fuis un homme qui t'adore , pour te jeter dans les bras d'un autre que tu connois à peine !

Milady s'étoit bien apperçu de la douleur du Chevalier , mais elle espéra que le temps effaceroit un souvenir si cher ; elle ne se trompoit pas. Le Chevalier , en homme prudent , ne voulut pas tout perdre à la fois ; l'amour de l'argent reprit sur lui son empire ; il revint à *Milady* , qui croyant son retour sincère , lui accorda sa main , & lui donna toute sa fortune , dans le cas où sa fille n'en reclameroit pas la moitié , qui lui appartenloit de droit.

Sir Arthur désespérant de retrouver *Elise*, se livra à tous les vices qui faisoient la base de son caractere : il fut bientôt regardé comme un détestable sujet ; on ne le nommoit que le débauché *Arthur*. Il est temps de le laisser en proie à toute la violence de ses passions , pour nous occuper de nos voyageurs.

Milord Williams , dont le combat avec *Milord Croydon* avoir eu de si fâcheuses suites , fut obligé de s'expatrier. Nous l'avons vu quitter sa fille *Clarice* ; nous avons vu combien sa fuite avoit été préjudiciable à sa famille ; voyons à présent où il conduisit ses pas.

La *France* fut le pays qu'il choisit pour sa résidence ; il se rendit à *Lyón*. Avant d'abandonner sa maison , il avoit eu soin de se munir d'un gros argent comptant , & de plusieurs billets de banque , qu'il échangea à *Douvres* contre des lettres-de-change sur des Banquiers de *Lyon*. Il se trouvoit donc possesseur d'une somme très-considerable. Il se fit passer pour un marchand Anglois , & prit le nom de *Williamson* : le titre de *Lord* l'auroit obligé à une certaine dépense ; & comme il étoit

naturellement avare , il se proposa de mener une vie obscure & retirée.

Le souvenir d'*Elié* troubloit encore son repos ; mais le temps & l'absence , deux ennemis irréconciliables de l'amour , obtinrent qu'il l'oubliât entièrement. Pour persuader la vérité de son état , & plus encore , pour ne pas diminuer ses fonds , *Williamson* se mêla effectivement du négoce ; en peu de temps il fit une très-bonne maison ; en se livrant tout entier à son nouvel état , il ne se souvint presque plus de ce qu'il avoit été avant.

Parmi ses Commis , il s'en trouva un que *Williamson* distinguoit des autres , à cause de son exactitude & de sa douceur. C'étoit un jeune homme d'une figure agréable , & qui joignoit à beaucoup d'esprit , de l'intelligence & de l'usage du monde ; il lui avoit été donné par un fabriquant d'étoffes , qui le lui avoit recommandé comme un excellent sujet. Ce garçon se disoit de *Paris* ; il parlloit fort bien sa langue , à un petit accent près , qu'il disoit avoir contracté en apprenant l'*Anglois*. Cette circonstance plut infiniment à *Williamson* ; il étoit fort agréable pour lui de pouvoir

converser avec son homme de confiance, sans être entendu des autres.

Par l'activité de *François*, (c'est le nom du commis) les affaires de *Williamson* prenoient la meilleure tournure; sa fortune augmentoit considérablement. *François*, que nulle vue d'intérêt ne faisoit agir, cherchoit tous les moyens de plaire à son maître, pour qui il avoit pris le plus tendre attachement: ses soins n'étoient point perdus; *Williamson* lui donnoit chaque jour de nouvelles preuves d'amitié & de confiance. Il essaya plusieurs fois de tenter sa fidélité en laissant traîner de l'or; *François* le lui remettoit toujours avec la plus grande exactitude. Peu content de ces premières épreuves, il voulut sçavoir si ce jeune homme aimoit la dépense; en conséquence il doubla ses gages, & y joignit une gratification. *François* reçut le tout avec reconnaissance; *Williamson* s'aperçut que ses nouveaux biensfaits lui avoient causé beaucoup de plaisir: cette découverte lui fit de la peine; voyons au moins, dit il, s'il sçaura garder ce précieux métail. Il attendit un mois; *François* étoit aussi exact à remplir ses de-

voirs, & sa parure ne fut point augmentée, Williamson fit venir son second Commis & le chargea d'emprunter quelques louis à *François*. — Je voudrois sçavoir, lui dit - il, s'il reçoit de l'argent de sa famille ; sur - tout, ne me nommez pas, il faut lui faire croire que c'est pour vos besoins.

Le Commis s'acquitta de sa commission : *François* fut au désespoir de ne pouvoir obliger son camarade ; mais il étoit sans le sol.

Williamson ne présuma pas qu'il y eût de la mauvaise volonté dans le refus de *François* ; & il crut tout simplement que ce jeune homme avoit une maîtresse à qui il donnoit tout ce qu'il gagnoit. Cette conjecture le détruisit dans son esprit, & changea absolument ses desseins. Cependant il s'intéressoit encore à lui, & chercha à découvrir quelles étoient ses coteries. Il épia sa conduite ; il n'y vit rien de répréhensible ; ce garçon sortoit rarement, & rentroit toujours de bonne heure.

Un soir qu'il étoit absent, un homme vint le demander. Williamson par hasard étoit au magasin ; il répondit que M. *François* venoit de sortir, mais

qu'on pouvoit lui dire ce dont il s'agissoit, & qu'il auroit soin d'en instruire le Commis à son retour.— C'est une lettre qu'on m'avoit chargé de ne donner qu'à lui ; cependant je vous la laisserai, si vous me promettez de la lui remettre en main propre. — Soyez sûr qu'il l'aura à son arrivée.

L'homme sortit, & Williamson gagna vite son appartement, incertain s'il ouvrirait la lettre. Ce procédé lui parut malhonnête, il hésita long-temps ; mais le désir d'être instruit des secrets de François étouffa toute considération, & la lettre fut décachetée avec précaution : en voici le contenu.

Lettre d'Adélaïde de Valbois à M. François.

« Nous vous avons déjà tant d'obligations, Monsieur, que ce n'est qu'en tremblant que j'ose implorer de nouveau vos secours pour l'infortuné que nous chérissons comme notre propre enfant. La pacotille que, grâce à vos généreuses bontés, nous lui avons faite, a été saisie au moment de l'embarquement, sous le lé-

» ger prétexte qu'il se trouvoit de la
 » contrebande. En donnant trois cents
 » livres pour les droits , l'on consent
 » à lui rendre tout; il nous marque son
 » malheur , sans pourtant nous enga-
 » ger à le secourir. Cet aimable jeune
 » homme a toujours craint de nous
 » être à charge ; il connaît nos œurs ,
 » notre tendresse pour lui , mais il con-
 » noît aussi notre dénuement. Mon mari
 » se désole de ne pouvoir secourir son
 » fils ; (c'est le titre que nous nous som-
 » mes plus à lui donner depuis le jour
 » où nous avons été assez heureux
 » pour le sauver de son propre déses-
 » poir.) Vous scavez bien , mon cher
 » Monsieur , que nos moyens sont
 » très - bornés ; en faisant quelques sa-
 » crifices , nous pouvons compléter une
 » somme de cent cinquante livres , mais
 » hélas ! ce n'est que la moitié de ce
 » que l'on exige. Si vous vouliez join-
 » dre vos efforts aux nôtres , quel ser-
 » vice ! pardon , oh ! pardon de mon
 » importunité , vous êtes si obligeant ,
 » vous nous avez déjà fait tant de
 » bien (car rendre service à notre mal-
 » heureux ami , c'est tout comme si
 » c'étoit à nous) que j'ose espérer

que vous ne l'abandonnerez pas , &
que vous daignerezachever votre
ouvrage ; quant à nous , si Dieu
juge à propos de nous laisser encore
sur la terre , notre plus précieuse
occupation sera de le prier de vous
rendre aussi heureux que vous mé-
ritez de l'être. J'ai l'honneur d'être
avec la plus parfaite estime , Mon-
sieur , votre très - humble & très-
obéissante servante ,

« ADELAIDE DE VALBOIS ».

Malgré son avarice naturelle , *Williamson* ne put qu'approver la conduite de son premier Commis. Voyons , dit - il , comment il agira , puisqu'il est sans argent. Il recacha la lettre de maniere qu'on ne s'apperçut pas qu'elle eût été ouverte , il redescendit , la remit au valet du magasin , & sortit.

Il revint fort tard ; tout le monde étoit couché , excepté *François* , qu'il trouva dans son cabinet. — Je viens , lui dit le jeune homme avec timidité , vous demander une grace. J'ai fait usage de l'argent que vous avez eu la bonté de me donner , & je me trouve

en avoir un besoin très-urgent ; j'ose donc vous prier de vouloir bien m'avancer trois cents livres. — Je ne le puis ; lorsque vous en aviez , il falloit le ménager , vous ne seriez pas aujourd'hui dans l'embarras.

François se retira sans répliquer ; mais il étoit aisé de voir que ce refus lui causoit un violent chagrin. Il fut le lendemain de la plus grande tristesse ; *Williamson* le remarqua , mais il n'eut pas l'air de s'en appercevoir.

Cependant les procédés de *François* lui avoient ouvert les yéux sur le plaisir qu'on goûte à faire des heureux. Il est sobre , se disoit-il ; il ne va jamais aux fêtes , & rarement aux spectacles ; il n'a point de maîtresse , ses vêtemens sont de la plus grande simplicité , & pourtant il paroît toujours content. Il est donc satisfaisant de faire du bien ! Je vois tous les jours du monde ; je fais bonne chere , & je m'ennuie. La vue de mon trésor ne suffit pas à mon bonheur ; essayons de secourir les infortunés. . . . Mais ! je m'appauvrirai ; mon coffre fort diminuera : qu'importe , si mon plaisir augmente. Ce projet n'annonce point un ayare , diront peut être

mes Lecteurs : je leur répondrai qu'il est fort ordinaire de voir un homme vicieux devenir honnête & vertueux. Quel être peut dire , je n'ai jamais eu de défaut? Mais combien en voit-on dont les mœurs ont été changées par des exemples de vertus! Tel est l'homme dont j'écris l'histoire.

Williamson fit venir François , & lui donna de l'occupation pour toute la soirée : nouveau surcroît de contradiction ! nouvelle preuve de condescendance de la part du Commis. *Williamson se rendit au magasin* ; l'homme de la veille ne tarda pas à y entrer ; il s'en doutoit. — Vous venez chercher la réponse de M. François , n'est-ce pas mon ami ? — Oui , Monsieur. — C'est Madame de *Valbois* qui vous envoie ? — Oui , Monsieur. — Eh bien , voilà ce que M. François m'a chargé de vous remettre : il lui donna une bourse contenant cent écus.

Cette action le rendit joyeux tout le reste du jour ; les gens de sa société lui en firent compliment. Avant de se coucher , il fut voir si *François* reposoit ; il l'apperçut à travers de sa fenêtre qui écrivoit. Que je me reproche ,

dit-il, de causer tant de peine à ce pauvre garçon ! demain il sera plus heureux. Dès le matin, il le chargea de voir un de ses confrères pour des marchandises, bien persuadé qu'il profiteroit de l'occasion pour aller chez Madame de *Valbris*.

A son retour, *François* vint lui rendre compte de sa commission ; ensuite il se jeta à ses genoux. *Williamson* le releva avec bonté. — Non, s'écria le jeune homme, laissez-moi vous témoigner l'excès de ma reconnoissance. — Je ne sais ce que vous voulez dire. — Oh ! ne vous cachez pas à moi : quel autre que vous eût pu faire une aussi belle action ? Mais jouissez du fruit de votre générosité ; venez voir les bonnes gens que vous avez obligés ; la plus agréable récompense pour un cœur compatissant, c'est de savoir que ses bienfaits tombent sur ceux qui les méritent. — Vertueux jeune homme, s'écria *Williamson*, que vos discours sont persuasifs ! Pourquoi ne vous ai-je pas toujours eu avec moi ? Combien j'aurois de reproches de moins à me faire ! Votre exemple m'auroit sûrement rendu bon. — Eh bien ! si quelquefois vous avez

fait le mal , ce que j'ai peine à croire ,
 qui vous empêche de le réparer ? — O
 mon ami ! on ne revient pas sur le passé ;
 rien ne pourra détruire ce que j'ai fait ,
 & mes remords me suivront au tombeau . —
 — Sûrement vous vous jugez trop ri-
 goureusement ; j'ai lu dans votre cœur ,
 il est naturellement bon . — Bon ! je ne
 l'ai jamais été . Cessons une conversation
 qui rouvre toutes mes blessures ; occu-
 pons-nous de l'infortuné pour qui ces
 honnêtes gens ont une amitié si tendre .
 Ne soyez point étonné si je suis ins-
 truit ; j'ai lu la lettre de Madame de
Valbois ; je ne fçais pourquoi ce jeune
 homme m'intéresse ; l'avez - vous vu ?
 Comment se nomme - t - il ? — Il se fait
 appeler *Bordier* ; je l'ai vu plusieurs
 fois ; il est de la plus heureuse figure :
 son air est triste , mais doux : dès notre
 première entrevue , je me suis senti de
 l'amitié pour lui . — Comment l'avez-
 vous connu ? — Vous vous rappelez
 sans doute , Monsieur , du jour où vous
 me menâtes à la comédie : on donnoit
Eugenie ; la foule me sépara de vous ,
 & je me trouvai à côté de ce jeune
 homme . Plusieurs soupirs qui lui échap-
 perent pendant la représentation de la

piece, me le firent considérer. Dans un instant attendrissant, il pleura amèrement ; ses larmes me parurent avoir une autre cause que l'intérêt qu'inspire ce drame. Je lui adressai la parole à différentes reprises ; ses réponses étoient polies, mais brèves.

Le spectacle fini, je suivis l'inconnu affligé ; je le vis entrer dans une maison de peu d'apparence ; je le suivis toujours : il s'arrêta au troisième, & frappa à une petite porte ; sur le champ on ouvrit, & une femme s'écria : — C'est notre cher *Bordier* ! Vous rentrez bien tard aujourd'hui, mon enfant ; nous commençons à être inquiets. — J'ai été à la comédie. — Dieu soit loué, si vous y avez trouvé un peu de distraction !

La porte se ferma alors, & je n'entendis plus rien ; cependant je restois sur l'escalier, incertain si j'entrerois ; enfin je m'y décidai. Je frappe ; on m'ouvre : je demande la permission d'entret ; on me présente une chaise : le jeune homme étoit dans un coin de la chambre, la tête appuyée sur ses mains ; il ne me vit pas d'abord. — Excusez, dis-je à un homme & à une femme d'un certain âge, si je viens

vous interrompre ; n'imputez pas , je vous prie , ma visite à un motif de curiosité. J'étois ce soir à la comédie à côté de Monsieur ; le jeune homme leva la tête , & me fixa ; je continuai ; son extrême tristesse m'a singulièrement affecté ; il est fait , par son extérieur , pour intéresser ; si je pouvois lui être de quelqu'utilité , je le prie de disposer de moi ; je me nomme *François* , & suis premier Commis de M. *Williamson* , Négociant *Anglois*. Alors je me levai , & je sortis. Le mari & la femme me reconduisirent en me faisant des remercimens. Le jeune *Bordier* se contenta de se lever , & de me saluer sans dire un mot.

Huit jours se passerent sans que j'entendisse parler de rien. Je retournai chez Madame de *Valbois* ; elle étoit seule. — Eh bien ! lui dis je , Madame , je ne puis donc être d'aucune utilité au jeune homme que j'ai vu ici , & qui , sans doute , est votre fils ? — Nous ne sommes pas assez heureux pour qu'il le soit ; mais nous l'aimons comme s'il tenoit à nous par les liens du sang. Cet aimable garçon a des besoins ; oui , certes , il en a d'urgens , & que nous ne pouvons satisfaire ; il recevroit tout de nous ,

mais des autres, sa fierté. Je ne le blâme cependant pas ; lorsqu'on est fait pour donner, il est dur de recevoir. Son dessein est de passer aux Isles ; mais, sans pacotille, qu'y feroit-il ?

Comme j'entendis du monde sur l'escalier, je dis vite à Madame de *Valbois* : — J'aurai l'honneur, Madame, de vous écrire demain au sujet de votre jeune ami.

C'étoit lui qui rentroit ; il parut surpris & honteux de me trouver là. Je m'en approchai, & lui prenant la main : --- Mon cher M. *Bordier*, pourquoi vouloir vous soustraire à mon amitié ? --- Je n'ai rien fait, me répondit-il, pour la mériter ; cependant, Monsieur, je suis très-reconnaissant de vos bonnes dispositions. — Et vous refuseriez tout service qui viendroit de moi ? Je ne dis pas cela ; mais, Monsieur, je ne suis pas dans le cas de vous en demander aucun.

Je vis bien que pour le servir, il falloit le faire à son insçu, & je changeai de conversation. Il me parut fort instruit. Vous avez, me dit-il, un peu d'accent *Anglois*. C'est que je parle cette langue comme la Françoise.

— Je fçais aussi l'*Anglois* ; & effectivement il le parloit fort purement. Après un assez long entretien, je pris congé de Madame de *Valbois* : en sortant, je saisis la main de *Bordier*, & la serrai avec affection ; il répondit à ce mouvement par un semblable.

Le lendemain, j'écrivis à Madame de *Valbois*, & lui proposai de faire la pa-
cotille de *Bordier*, sans lui en parler. Je joignis à ma lettre deux petits louis que j'avois amassés sur mes appointe-
mens, & sur les cadeaux que j'avois reçus à la nouvelle année. Je retournai chez Madame de *Valbois* quatre jours après ; je trouvai le mari & la femme occupés à faire des ballots de différentes marchandises. Tous deux vinrent au-
devant de moi, & me comblèrent de bénédicitions. — Homme sensible & bienfaisant, me disoit M. de *Valbois*, que le Ciel vous récompense de cette belle action ! Notre ami ignorera, puis-
que vous le voulez, de qui il tient ce généreux secours ; il croira tout nous devoir, mais notre reconnaissance vivra éternellement dans nos cœurs.

Je les priai vainement de ne pas mettre à un si haut prix une chose

Simple, & que tout le monde eût pu faire pour mettre fin à leurs remèsemens. Je fus obligé de me retirer : en descendant l'escalier, je rencontrais *Borderier* ; nous nous embrassâmes, & il me fit promettre de venir le voir le Jeudi suivant, jour de son départ ; je le lui promis.

Le lendemain, vous eûtes la bonté de me doubler mes appointemens, même ceux échus depuis trois mois : cet argent, joint à la gratification que vous me fîtes, me combla de joie. Je n'eus rien de plus pressé que d'envoyer le tout pour augmenter la pacotille de notre ami commun.

Je fus le Jeudi recevoir ses adieux ; il me témoigna ce jour-là plus d'amitié que jamais. — Je me croyois insensible à toutes sortes de plaisirs, me dit-il ; mais votre attachement pour moi, mon cher *François*, m'a prouvé que j'avois encore un cœur fait pour aimer. Je vous quitte à regret, & jamais je ne vous oublierai. Nous nous embrassâmes plusieurs fois : Monsieur & Madame de *Valbois* versoient des larmes. — Aimez-vous bien, mes enfans, vos cœurs se ressemblent ; & leurs visages, regardé

donc, mon mari, ne diroit-on pas que ce sont les deux frères ? Voilà la première fois que je les vois si près l'un de l'autre.... Même taille.... mêmes traits ; rien n'est plus surprenant. — En effet, dit M. de *Valbois*, c'est une ressemblance parfaite. — Eh bien ! dîmes-nous ensemble, aimons-nous en frères. — Sans doute, repris-je tristement ; mais, vous partez. — Il le faut, mon cher *François* ; je ne suis pas encore assez loin de.... Il se reprit : je veux tenter la fortune ; il ne me reste rien, j'ai tout perdu. — Venez chez M. *Williamson*, il est bon, il vous prendra, vous employera ; nous serons ensemble ; nos biens seront communs : venez, mon cher *Bordier* ; cédez à mes instances. — Cessez, cher ami, de me presser sur une chose que je désirerois autant que vous ; mais je ne le puis, il faut que je m'éloigne ; je suis un malheureux, que le destin poursuit : puis-je finir bientôt des jours qui ne peuvent qu'être misérables ! Je le retenois dans mes bras ; il s'échappa. — Adieu, mon ami, me cria-t-il ; si je pouvois supporter la vie, je ne vivrois que pour vous. Il s'élança hors de la

chambre : je voulus le suivre ; il étoit déjà bien loin. Je rentrai fort agité ; & depuis ce jour , je pense sans cesse à ce jeune infortuné.

Mes occupations m'avoient empêché d'aller chez Madame de *Valbois* depuis près d'un mois , lorsque j'en reçus avant-hier la lettre que vous avez lue. — Et vous n'avez pu sçavoir ce qu'étoit ce *Bordier* , ni d'où il est ? — Je crois Monsieur & Madame de *Valbois* instruits de tout ce qui le regarde ; mais je n'ai jamais osé leur faire des questions relatives à cela : si vous voulez les voir , vous en sçauerez peut être davantage. — Eh bien , nous irons demain ensemble.

Ils s'y rendirent le lendemain à dix heures du matin. — Voilà , leur dit *François* , M. *Williamson* qui a désiré vous connoître ; — Et qui souhaite , ajouta le Négociant , que vous lui permettiez d'être de moitié dans le bien que vous faites au jeune homme dont *François* m'a fait le plus grand éloge. — Croyez , Monsieur , que son ami n'a fait que lui rendre justice ; c'est la meilleure de toutes les créatures , doux , humain , compatissant. — L'amitié que vous avez pour lui , suffit pour donner

bonne opinion de ses mœurs; mais vous, qui semblez faire l'un & l'autre pour un autre état que celui dans lequel vous êtes, par quel hasard vous trouvez-vous si fort au-dessous de ce qu'annonce votre éducation? — Des malheurs ont absolument changé notre sort, & nous avons passé par toutes les vicissitudes de la vie, sans jamais murmurer contre la Providence. — Si je scavois comment vous avez été réduits à une position aussi fâcheuse, peut-être pourrois-je vous servir. — Notre histoire est longue, Monsieur, & pourroit vous ennuyer. — Ne le craignez pas; ce qui intéresse, n'ennuie jamais. — Je vais donc, dit M. de *Valbois*, vous satisfaire,

HISTOIRE

DE CHARLES DE VALBOIS ET D'ADÉLAIDE DE CÉRДAMONT.

« Je suis né à *Reims*, Ville capitale de la Champagne; mon pere avoit servi le Roi avec distinction pendant l'espace de trente-cinq ans. Sa femme, pour qui il avoit la plus grande tendresse, le décida à se retirer. Son ambition

bition étoit satisfaite , il venoit d'être nommé Maréchal - de - Camp : j'avois alors dix - huit ans , ma mere n'avoit pas voulu que je suivisse la même carrière que mon pere , & ce dernier ne s'étoit jamais opposé aux volontés de sa femme ».

« Je faisois mon droit à *Reims*. L'intention de Madame de *Valbois* étoit de m'acheter une charge dignitaire dans la robe.. Je n'aimois pas cet état par inclination ; mais , accoutumé à obéir , je me résignois sans laisser paroître ma répugnance pour un état respectable , & contre lequel je ne pouvois donner aucune bonne raison ».

« Monsieur & Madame de *Valbois* habitoient les trois quartis de l'année , une très - belle terre à six lieues de *Reims*. J'y étois presque toujours , & je m'y plaisois infiniment. Le voisinage étoit nombreux & la société agréable ».

« M. le Président de *Cerdamont* étoit notre plus proche voisin ; son parc touchoit à celui de mon pere. Une ancienne querelle , relative à des droits de chasse que M. de *Cerdamont* avoit voulu

I. Partie.

I

usurper sur la terre de mon pere, les
avoit rendus ennemis irréconciliables,
principalement du côté du Président,
dont le caractère dur & vindicatif ne
sçavoit jamais pardonner. Mon pere
voyoit la rancune de son voisin avec
quelque peine. Naturellement doux,
il ne concevoit pas qu'on pût être
éternellement brouillés pour une affaire
d'intérêt. Il eût même cédé dans le
temps, si ma mere ne si fût opposé.
Ce n'étoit pas par entêtement, mais
il s'agissoit d'un droit juste, & Madame
Valbois craignoit qu'on ne les accusât
dans le monde d'être foibles & pusilla-
nimes. J'étois très-jeune, lors de cette
dispute; en grandissant je m'étois accou-
tumé à regarder M. de *Cerdamont* comme
un homme dur & méchant; je le haïs-
sois parce qu'il avoit voulu faire de la
peine à mes parens, & malgré sa proxi-
mité, je ne l'avois pas encore apperçu.
Nos liaisons n'étant pas les siennes,
nous ne nous rencontrions jamais.

Mon pere fut forcé de m'envoyer à
Paris pour suivre un procès qu'on lui
avoit intenté injustement: l'affaire n'é-
toit pas considérable; mais l'amour-

propre de M. de *Valbois* se trouvant compromis, il desiroit ardemment qu'elle se terminât à son avantage ».

Je partis au commencement de l'hiver ; ma mere, en me remettant de l'argent, me fit un sermon pour m'engager à fuir la mauvaise compagnie, qu'elle me peignit comme l'écueil le plus dangereux. Je promis de suivre aveuglément ses conseils, & je me mis en route avec plusieurs lettres de recommandation que mon pere m'avoit données pour ses anciens amis ; un seul valet-de-chambre composoit toute ma suite ».

« Accoutumé à vivre dans la province, je ne vis qu'avec surprise & admiration la capitale. Les choses les plus médiocres excitoient mon étonnement ; aussi lorsque je me trouvois dans des lieux publics, j'entendois repéter autour de moi, voyez ce provincial, comme il a l'air gauche ! Peu flatté des observations dont je fournissois la matière, je me désis en peu de temps de mes manieres empruntées ».

« Je portai les lettres dont j'étois chargé, & l'on me reçut partout comme le fils d'un homme généralement estimé ».

« Le jugement du procès que je venois solliciter me parut encore fort éloigné ; je le marquai à mon pere qui me répondit de rester à *Paris*, d'y perfectionner mes talens, & qu'il viendroit au printemps passer quelques mois avec moi. Cet ordre, absolument conforme à mon inclination, me fit grand plaisir. La vie de *Paris* me paroissoit préférable à celle que je menois à *Reims* ; d'ailleurs, j'étois amoureux, & je n'aurois quitté qu'avec chagrin la belle *Tetlingue*. C'étoit une danseuse de l'*Opéra*, jolie comme un ange, & méchante comme un vrai lutin ; je l'avois rencontrée à la foire Saint-Germain, dans une boutique où j'étois entré pour faire des emplettes ; elle paroissoit desirer ardemment une superbe garniture de cheminée en porcelaine, mais le prix que le Marchand en exigeoit lui parut excessif ».

« Dès qu'elle fut sortie, je m'informai de son nom. — Vous n'avez donc jamais été à l'*Opéra*, me dit le Marchand, c'est une danseuse des plus achalandées, & c'est, ajouta-t-il en souriant, de toutes nos filles la plus rusée & la plus adroite. — Elle est bien jolie. — Charmante pour la figure, mais peu

ou point d'esprit. — Elle a , sans doute , des talens. — Pas l'ombre , elle danse assez mal , mais elle a le talent de se faire faire des rentes ; & , pour ces demoiselles , c'est le meilleur talent. — Comment peut - on avoir accès chez - elle ? — La bourse à la main ; mais , tenez , Monsieur , achetez - moi cette garniture dont elle est folle , envoyez la lui , présentez vous ensuite , & je vous proteste que vous serez bien reçu. Ce conseil tout intéressé qu'il étoit , me parut bon ; je payai la garniture , & je la fis porter sur le champ chez la *Tetlingue* , en lui demandant la permission de la voir le lendemain. Elle n'étoit pas encore rentrée ; mais la femme - de - chambre dit à mon laquais , que j'étois le maître de venir quand bon me sembleroit , qu'elle garantissoit que Mademoiselle me recevroit bien ».

« La tournure de cette fille m'avoit séduit au point que je ne pus dormir de la nuit. Je fus chez elle le lendemain à midi. On me fit entrer ; la belle étoit étendue sur une chaise longue , ses charmes qu'elle avoit eu soin de relever par le déshabillé le plus élégant , acheverent de me tourner la tête. — Vous me voyez ,

Monsieur, dans un état affreux, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je suis d'un accablement. — Comment donc êtes vous quand vous jouissez d'une bonne santé? Jamais rien de si joli ne s'offrit à mes yeux. — Vous n'y pensez pas, je me trouve aujourd'hui d'une laideur effrayante. A propos, Monsieur, n'est-ce pas vous qui m'avez envoyé une garniture de cheminée qui m'avoit fait tourner la tête, cela est très-galant, & je vous en remercie. — Fi donc, c'est une bagatelle, & je serois trop heureux de vous donner de plus fortes preuves de mon amour. — Vous êtes trop bon; vous courez donc la Foire quelquefois? Et, sans attendre ma réponse: avez-vous remarqué chez *Lafrenaie*, une paire de girandolles qui m'ont paru célestes? — Non; mais j'irai ce soir pour les voir, &.... — N'allez pas faire la folie de me les envoyer au moins, ou je me fâcherai. — Oh! cela n'est pas possible, votre visage est si doux! — A la vérité, je ne suis point méchante, je gronde par fois, mais je n'ai pas de rancune; je voulus baisser sa main, elle me repoussa doucement, & me dit avec mignardise, quand

nous nous connoîtrons davantage.... Je ne puis donc, jusqu'à nouvel ordre, qu'admirer ce que je brûlois de posséder ».

« Comme je ne me disposois pas à la quitter, elle sonna sa femme de-chambre. — Préparez ma toilette, vous savez que je dîne en ville. — Le coëffeur de Madame l'attend depuis un heure ».

« Je vis bien que c'étoit mon audience de congé, & je me levai. — J'irai ce soir à la Foire, y serez vous ?

— Je ne manquerai pas de m'y trouver. — Notre rendez-vous pourroit-être infructueux, si nous n'assignons ni le lieu ni l'heure. — Eh bien, dis-je, chez *Lafrenaie* à sept heures ? — Volontiers ; adieu Monsieur ».

« Nous n'eûmes garde d'y manquer ; elle m'y avoit devancé, & se faisoit montrer différens bijoux. — Je ne vois pas, dis-je, les girandolles dont vous m'avez parlé. — Elles sont peut-être vendues ? — Des girandolles, Madame, dit précipitamment le Marchand, j'en ai qui vous iroient à merveille : les voilà justement, permettez que je les passe à vos oreilles ; sur mon ame vous êtes à ravir, n'est-ce pas Monsieur ? — Je trouve les girandolles plus bril-

lantes depuis qu'elles sont placées, c'est donc Madame qui les embellit. — Oh ! vous me flattez trop, voyons donc l'effet que cela fait. M. *Lafrenaie*, n'avez vous pas une glace ? — Où donc est la boîte à mouche que j'ai vendue à Madame ? — Cette étourdie de *Julie* l'a laissée tomber l'autre jour, & elle est en morceaux. — En voilà une qui peut réparer cette perte, elle est d'un genre nouveau. — Vraiment je la trouve délicieuse, mais elle sera trop chere pour moi. — J'avois juré qu'elle ne sortiroit pas de ma boutique à moins de trente louis, mais je la laisserai à Madame pour vingt-cinq, voyez combien je suis raisonnables. — Effectivement ce prix n'est point excessif; mais voyons donc ces girandolles, vous avez raison M. *Lafrenaie*, elles ne me vont point mal; je suis fâchée de ne pouvoir les garder, je ne suis point en argent. — Qu'à cela ne tienne, dis-je aussi-tôt. Le prix, M. *Lafrenaie*. — En conscience, cinq mille livres. — Voilà l'argent des girandolles, & de la boîte à mouche. — En vérité me dit *Tetlingue*, en sortant de la boutique, vous êtes un fol & *Lafrenaie* un extrav-

gant ; je vous avois cependant prévenu que je ne voulois pas entendre parler de ces diamans, mais vous êtes d'un entêtement.... Avez vous un engagement pour ce soir ? Voulez - vous accepter un poulet ? — De tout mon cœur. — Vous avez-là votre carrosse, vous me conduirez chez moi ».

« Pendant le voyage j'eus la permission de baisser sa jolie main ; c'étoit beaucoup pour mon amour , c'étoit bien peu pour mon argent ».

On nous servit un souper très . délicat ; j'en fis mon compliment à *Tetlingue*. — Oui , mon traiteur est assez bon , mais il est excessivement cher & n'aime point à faire crédit. Ces Messieurs ont tous la même fantaisie , je dois à celui-ci quelques louis & il me persécute ».

« En sortant de table , *Tetlingue* sonna *Julie*. — Est-il venu du monde ? — Non , Madame : ah pardonnez - moi , ce vieux Baron qui est si riche est venu , ainsi que la marchande de modes de Madame. — Elle veut de l'argent , sans doute , & mon bonet au zéphir quand me l'apportera-t-elle ? — Quand Madame lui aura payé le mémoire de cinq cents livres. — Payé ! payé ! ces gens-là

ne connoissoient que ce mot , je ne le puis ,
& je veux avoir mon bonnet. Laissez-
nous *Julie*. — Il faut , lui dis-je , ma
Reine , envoyer payer cette Marchan-
de , ainsi que votre traiteur , & je posai
cent louis sur la cheminée . — Non ,
je ne souffrirai jamais . . . Je suis fâchée
que *Julie* aye tant parlé devant vous ;
j'accepte pour cette fois , mais ne con-
tinuez pas ; je ne puis cependant vous
dissimuler que vous m'obligez essentiel-
lement ; j'étois dans un grand embar-
ras . — Puisque vous mettez quelque prix
aux services que je suis trop heureux
de pouvoir vous rendre , aurez-vous ,
belle *Tetlingue* , un peu de reconnois-
sance ? — En pouvez-vous douter ? Vous
êtes si honnête , si généreux » .

« Dès ce jour je fus installé dans tous
les droits d'un amant » .

« De toutes mes erreurs , c'est celle
qui me paroît le plus excusable. La
Tetlingue étoit si jolie , qu'il falloit être
plus qu'un mortel pour résister à cette
enchanteresse ; sa possession augmenta
mon amour , mon délire dura long-
temps , il dureroit peut-être encore , si
la perfidie la plus atroce n'avoit fait
cesser mon aveuglement : maîtresse ,

femme-de-chambre, valets, tous étoient d'accord pour me tromper ».

« Mon pere m'écrivit pour me charger de solliciter un Ministre en faveur d'un jeune homme de *Reims*, qui désiroit avoir une place dans les Bureaux de la guerre ; il étoit lui - même le porteur de la lettre, & je ne pus lui refuser de l'accompagner le lendemain à *Ver-sailles* : c'étoit un vendredi, il me fut impossible d'obtenir une audience avant le lundi matin. *Desorniere* (c'étoit le nom du Champenois) ne voulut pas me laisser retourner à *Paris*, que son affaire ne fût en train ; il me fit même prier pour le dimanche au soir, d'un bal qui se donnoit chez la femme d'un premier commis de la connoissance de *Desorniere* ; je cédai à ses instances, & j'écrivis à *Tetlingue* qu'elle ne m'attendît que le lundi soir ».

« Je fus le dimanche à la messe de la chapelle du Roi. En traversant la galerie, je rencontrais deux jeunes gens que j'avois vu plusieurs fois dans des cercles ; ils m'accostèrent, & nous causâmes quelques instans ; un troisième vint les joindre ; ils lui proposerent d'être le soir d'un souper où l'on joue-

roit. — Je ne le puis , j'ai promis ce matin à ma maîtresse d'être chez elle à minuit : son jaloux est absent pour deux jours , il faut profiter de l'occasion. — Est - ce toujours la même , lui demanda un de ces Messieurs ? — Oui , & je l'aime à la folie. — Bon ! c'est une coquine qui te trompe à la journée. — Je le fais , mais elle est charmante. Quelques signes , un mot dit à l'oreille , la stupéfaction que j'observai sur le visage de celui à qui il étoit adressé , & surtout , le nom de *Teilingue* que j'avois entendu prononcer , furent pour moi un trait de lumiere ; je vis clairement que j'étois l'amant jaloux dont l'absence faisoit tant de plaisir. Cette découverte me rendit furieux , je me retirai la mort dans le cœur ».

« J'attendis dix heures du soir avec la plus grande impatience. J'avois oublié le souper de *Desorniere* , son bal , l'Univers entier , pour ne penser qu'à l'affront qu'on me préparoit. A dix heures donc , je monte dans ma voiture & me fais conduire à *Paris*. Je descends chez moi & me rends à pied chez mon infidelle. En entrant dans la rue , j'entends sonner minuit ; je crus devoir attendre ,

afin de la trouver hors d'état de s'excuser ; une voiture me força à me ranger : elle s'arrêta à la porte de ma maîtresse ; qu'on ouvrit sur le champ ; le maître donna à son cocher des ordres pour le lendemain à neuf heures du matin ».

« Eh bien , medis-je , *Valbois* , peux-tu douter de ton malheur ? Le parti le plus sage étoit , sans doute , de me retirer ; mais la raison & mon état n'avoient nul rapport : je voulus confondre la perfide ».

« Une demi - heure s'étoit écoulée depuis l'arrivée de mon rival , je crus qu'il étoit temps d'entrer. J'avois la clef de la porte de la rue , je l'ouvre tout doucement , je monte ; l'antichambre n'étoit pas fermée , je tâte à la porte de la chambre à coucher , point de clef ; je gagne la chambre de *Julie* que je trouve dans les bras du laquais de *Tet-lingue* ; mon apparition les intimida , mon ton ne fut gueres propre à les rassurer. — La maîtresse & la femme-de-chambre peuvent aller de pair. — Ah , Monsieur ! Pouvez-vous penser que Madame. — Je sçais tout , suivez-moi , venez m'ouvrir la porte de la chambre à coucher. — Je vous jure ,

Monsieur, que je n'ai pas la clef. Madame l'a fait mettre en dedans.—Nimporte, dis-je en descendant, j'espere qu'elle m'ouvrira ».

Julie me suivit toute tremblante, je frappe à la porte. — Qui est là, dit *Tetlingue*? — C'est moi. — Je ne puis vous ouvrir, mon bon ami, je ne me porte pas bien, j'ai besoin de repos, à demain. — Il faut que je vous voye. — Encore une fois je ne vous ouvrirai pas ».

« N'écoutant que ma colere, je pris une chaise, & je frappai si rudement que la porte en fut ébranlée ; alors on ouvrit, & je reconnus l'homme que j'avois vu dans la galerie. — Il me paroît étonnant, Monsieur, que vous vouliez entrer chez Mademoiselle malgré elle. — Il me semble bien plus déplacé, Monsieur, que vous preniez un ton de maître dans une maison où j'ai seul le droit de commander. *Tetlingue* qui étoit restée dans son lit se mit sur son séant, & me dit. — Le droit de commander chez moi, & qui vous l'a donné ce droit? — Mes bienfaits. — Jeune imbécille, ignorez-vous quel'homme qui paye est celui qui a le moins

de droits chez sa maîtresse. — Ceci, Mademoiselle, dit le Chevalier *Déprés*, ne vous regarde pas ; si Monfieur veut, nous pourrions nous expliquer ailleurs plus à notre aise. — De tout mon cœur, par-tout où vous voudrez. *Tetlingue* se leva, & courut se jeter dans les bras de mon rival. — Mon cher Chevalier, lui dit-elle, du ton le plus attendri, laissez-la cette querelle ; au nom de mon amour ne sortez pas. Ce spectacle redoubla ma fureur ».

« Je passai dans l'antichambre pour laisser au Chevalier la liberté de s'habiller ; sa toilette ne fut pas longue, en deux minutes il vint me joindre, & comme *Tetlingue* vouloit le suivre, il l'enferma dans sa chambre avec ses gens ».

« Notre combat fut bientôt engagé, je reçus un coup d'épée assez léger, & j'en portai un à mon adversaire qui n'étoit guères plus dangereux ».

« *Tetlingue* avoit mis la tête à la fenêtre, & croioit de toutes ses forces à l'assassin ; le monde commençoit à accourir vers nous, ce qui nous obligea de nous séparer ; mais avec parole de nous rejoindre ».

« En rentrant chez moi, je fis pan-

fer ma blessure , qui comme je l'avois prévu , se trouva très - légere. Dès que je fus dans mon lit , je repassai dans mon esprit ce qui venoit de m'arriver. La conduite du Chevalier me parut celle d'un galant homme , & je cessai de lui en vouloir ; mais *Tetlingue* en fut mille fois plus coupable à mes yeux , & je ne me sentis plus pour elle que du mépris ; j'allois même jusqu'à me féliciter de ne plus l'aimer. Je ne vis plus en cette fille qu'une sang - sue inaltérable qui auroit nécessairement entraîné ma ruine ».

« J'étois encore dans mon lit le lendemain au matin , quand on m'anonça le Chevalier *Désprés*. — Je viens , me dit - il en entrant , vous offrir mon amitié & vous demander la vôtre ; une malheureuse ne doit pas rendre ennemis deux honnêtes gens qui ne sont pas faits pour se haïr. — Je lui tendis la main en l'assurant qu'il avoit prévenu la priere que je comptois lui faire ».

« Depuis ce jour nous avons toujours été amis. Hélas ! Je l'ai perdu quelques années après. Ce galant homme , que je regrette tous les jours , ne sortira jamais de ma mémoire.

« Cependant je me rappellai que je devois voir le Ministre ; je partis sur le champ pour retourner à *Versailles*, & je fus assez heureux pour obtenir pour *Desorniere* la place qu'il désiroit ».

« *Tetlingue*, désolée d'avoir perdue ses deux amans, essaya tous les moyens possibles pour me ramener à elle ; mais mon cœur étoit changé, je ne voulus plus la revoir ».

« J'eus encore plusieurs intrigues du même genre, où je ne fus pas plus heureux ; enfin, je reconnus que je faisois un métier de dupe. Je résolus de changer ma maniere de vivre, & renonçai pour jamais à la société honteuse que les gens du bon ton forment avec des femmes sans mœurs ».

« Dans le nombre des maisons où j'allais, il s'en trouva une où je me plaisis plus qu'ailleurs ; la maîtresse étoit infiniment aimable, & quoiqu'elle ne fût plus de la premiere jeunesse, il lui restoit encore toutes sortes de moyens pour plaire. Elle recevoit beaucoup de monde, sa société étoit parfaitement bien choisie, & elle en faisoit l'ornement ; elle étoit veuve & riche, mais elle avoit annoncé que jamais elle ne

se remarieroit. Je lui avois été présenté par un Maître des Requêtes, qui me parut en être fort amoureux. Je remarquai, dès mes premières visites, qu'il n'étoit point aimé; & je n'en fus pas surpris, car c'étoit l'homme du monde le moins aimable ».

« Madame *Dastin*, ainsi se nommoit cette femme charmante, me reçut si bien, me fit tant d'honnêtetés, que je résolus de la voir souvent. Elle me témoigna qu'elle me sçavoit gré de mon exactitude. Je ne vis d'abord dans ses attentions, qu'une politesse qui lui étoit naturelle; mais bientôt il me fut impossible de me méprendre au motif qui la faisoit agir. J'étois jeune & assez bien pourvu du côté de l'amour-propre; le moyen de n'être pas flatté d'une conquête que je voyois ambitionnée de bien des gens! D'ailleurs, je l'ai déjà dit, Madame *Dastin* étoit encore aimable ».

« D'après ma découverte, je doublai de soins. Ce que je ressentois pour Madame *Dastin*, ne pouvoit pas s'appeler précisément de l'amour; mais c'étoit au moins un goût très-vif & très-décidé. Avec les dispositions que je connoissois

à la belle veuve, je crus pouvoir hasarder une demi déclaration. La maniere dont elle fut reçue m'enhardit, & je la fis toute entiere. Comme elle n'étoit point coquette, je n'eus à essuyer ni caprice, ni fausse modestie. Elle m'aimoit; elle me le dit avec l'ingénuité & la candeur qui faisoient la base de son caractere. Elle mit pourtant une condition à notre liaison; c'est que je ne lui parlerois jamais de mariage. C'étoit aussi mon foible, & certes, je ne songeais guere à la contrarier sur cet objet ».

« Nous fûmes bientôt dans la plus grande intimité. Le Maître des Requêtes qui m'avoit présenté se retira, & fit grand plaisir à Madame *Dastin*; car son amour gênoit le nôtre, & nous importunoit beaucoup ».

« Mon pere vint à *Paris* au printemps, comme il se l'étoit promis. Je le présentai chez ma maîtresse, sans lui dire néanmoins à quel point nous étions ensemble. Il trouva sa maison fort agréable, & me félicita du bonheur que j'avois de jouir d'une société aussi charmante. Il ne resta à *Paris* que fort peu de temps; le jugement de son procès paroissant encore fort éloï-

gné, il ne voulut pas laisser ma mère seule, & il repartit en m'engageant à continuer la bonne conduite que j'avois commencé à tenir. J'eus honte de recevoir un compliment que je méritois si peu ; mais je me gardai bien de détricher mon pere ».

« Madame *Dastin* m'aimoit tous les jours davantage, & je lui étois véritablement attaché. Conseillée par mon pere, qui sçavoit l'ascendant qu'elle avoit sur mon esprit, elle m'engagea à prendre un état. — Il est affreux à votre âge, me disoit-elle, de ne rien faire ; le public, toujours méchant, vous accusera d'incapacité : votre mère désire ardemment que vous entriez dans la robe ; donnez-lui cette satisfaction. Pour achever de me décider, elle me fit voir que c'étoit le vrai moyen de ne jamais nous quitter. Cette raison me parut meilleure que toutes les autres, & j'y cérai. Mon droit étoit fait ; je trouvai facilement à acheter une charge de Conseiller au Parlement. Mon pere écrivit à tous les Membres de la Chambre où j'entrois, pour les prier de m'accorder leur amitié : aussi n'eus-je qu'à me louer de la façon dont je fus

accueilli par mes confreres & mes supérieurs ».

« Tout entier à mon état, je ne prenois de dissipation que chez Madame *Dastin*; elle se plaignoit même que j'étois trop sédentaire, & que je sacrifiois mon amour à mes devoirs ».

« Cinq ans se passerent de cette manière. J'ai eu depuis des momens plus heureux, mais je n'en ai point passé d'aussi tranquilles ».

« Madame *Dastin* m'engagea un jour à l'accompagner pour aller dîner à *Iffy*, chez une femme de sa connoissance. Je ne pus la refuser. Nous y fûmes: l'assemblée étoit nombreuse & brillante; il s'y trouva plusieurs jolies femmes que je trouvois fort aimables, mais une seule fixa toute mon attention. C'étoit une jeune personne de dix-huit ou dix-neuf ans, infiniment belle & parfaitement bien faite: son air étoit doux & modeste. Assise à côté de sa mere, je ne la vis lever les yeux de dessus son ouvrage, que lorsqu'on lui adressoit directement la parole. Comme nous arrivâmes de bonne heure, on proposa de commencer des parties ayant de se mettre à table. Le

hasard me donna pour partenaire au *Wish*, la mere de la demoiselle dont la beauté m'avoit frappé d'admiration. Elle vint se placer à côté de Madame *Dastin*, qui étoit de la même partie que moi. — Vous ne jouez donc pas, Mademoiselle, lui dit un jeune homme en s'approchant? — Non, Monsieur; je ne sçais aucun jeu. — Mademoiselle de *Cerdamont* aime mieux travailler, dit Madame *Dastin*; cela s'appelle préférer l'utile à l'agréable. Mademoiselle de *Cerdamont*! répétais-je tout bas. Quoi! elle seroit la fille de notre plus cruel ennemi? Cette pensée me fit frémir, sans trop bien en démêler la cause. Le rouge me monta au visage, & mon émotion fut si vive, que Madame *Dastin* s'en apperçut. Je le vis à l'inquiétude qui se peignit dans ses regards».

« Je fis mon possible pour paroître tranquille; je formai même la résolution de ne regarder Madame & Mademoiselle de *Cerdamont*, que comme la femme & la fille d'un homme que je devois haïr ».

« Malgré moi, je devins distrait; j'oubliais quand c'étoit à moi à donner les cartes. Dans un de ces momens,

Madame *Dastin* me dit, jouez donc M. de *Valbois*. Madame de *Cerdamont*, à ce nom, leva la tête, me fixa, & parut peu contente. Je remarquai son humeur, & je sentis la mienne augmenter ».

« On vint avertir que le dîner étoit servi. Chacun se leva : j'allai machinalement offrir ma main à Madame de *Cerdamont* : elle tourna la tête, & prit celle d'un homme qui se trouvoit à côté d'elle. Madame *Dastin* étoit déjà dans la salle à manger ; Mademoiselle de *Cerdamont*, occupée à ployer son ouvrage, resta la dernière ; je lui présentai la main, qu'elle accepta en rousgissant. Un trouble universel me saisit ; sa main que je sentis trembler dans la mienne,acheva de m'interdire ; tout cela fut l'affaire d'une minute ».

« Madame de *Cerdamont*, quiaperçut sa fille avec moi, se hâta de l'appeler. — *Adélaïde*, venez vous mettre à côté de moi. Je fus placé presque vis-à-vis, entre Madame *Dastin* & la maîtresse de la maison ».

« Il me fut aussi impossible de manger, que de ne pas regarder la belle *Adélaïde*. Ma place, que je n'aurois

pu mieux choisir, m'en fournissoit des moyens fréquens. Sur la fin du repas, on s'égaya sans pourtant s'écartier de la plus stricte honnêteté. On fit quelques plaisanteries à Mademoiselle de *Cerdamont*; elle y répondit avec beaucoup d'esprit. Selon la coutume ordinaire de ce temps-là, il fallut chanter: chacun eut son tour; je m'en acquittai passablement. Quelques femmes firent entendre de très-jolies voix; mais que devins-je, quand la trop charmante *Adélaïde* préluda un air léger dont je connoissois la difficulté? O dieu! quel timbre séduisant! Sa voix mélodieuse & conduite avec goût m'enleva. Tout le temps qu'elle chanta, je restai dans une espèce d'extase ».

« Je joignis mes applaudissemens à ceux de toute l'assemblée, & jamais éloges ne furent mieux mérités. Ce talent que je prisois infiniment, me rendit totalement fou. Je répétois à plusieurs reprises, que je n'avois de ma vie rien entendu de plus agréable. — Vous l'avez déjà dit deux fois. Cette remarque de Madame *Dastin*, me fit appercevoir de mon étourderie: ma réponse dût se ressentir de mon trouble ».

« On

« On se leva de table ; les parties se continuerent jusqu'à l'heure de la promenade. Madame de *Cerdamont* conserva toute la journée un air de contrainte, & même d'ennui. Sa fille fut grondée deux ou trois fois sans raison. *Adélaïde*, aussi douce que belle, ne répondoit rien ; mais on voyoit des larmes rouler dans ses beaux yeux. Que n'aurois je pas donné pour pouvoir les recueillir dans mon cœur ! »

« Dès que Madame de *Cerdamont* eut fini sa partie, elle demanda sa voiture. — Quoi ! si-tôt, lui dit la maîtresse de la maison ? — J'ai ce soir des affaires indispensables à *Paris*. Lorsqu'elle se leva pour sortir, je regardai *Adélaïde* avec chagrin ; elle me sembla triste ».

« Son départ précipité m'affecta vivement. Je sortis peu d'instans après pour faire un tour de jardin : une rose se trouva sur mon chemin ; je la cueillis, sa beauté me frappa, & je la comparai à *Adélaïde*. Ta ressemblance, dis-je à demi-bas, te rend chère à mes yeux ; brillante image de la plus belle des femmes, viens occuper une place que l'amour le plus tendre voudroit offrir à celle qui peut seule te le disputer en

I. Partie.

K.

fraîcheur ! Je mis la rose sur mon cœur, après l'avoir pressée doucement de mes lèvres. Un léger bruit que j'entendis me fit tourner la tête ; c'étoit Madame *Dastin*. Je l'aperçus à deux pas de moi, pâle comme la mort, & prête à se trouver mal. Je m'avançai promptement ; elle tomba dans mes bras. Heureusement tout le monde étoit descendu dans les jardins : je m'écriai ; on accourut, & l'on m'aida à la porter à la maison ».

« Cet accident causa une grande rumeur ; Madame *Dastin* étoit fort aimée, & méritoit de l'être ».

« Enfin elle entr'ouvrit les yeux ; mais une fièvre ardente s'annonça. Malgré son état, elle voulut retourner à *Paris*. Vainement son amie la supplia d'accepter un lit chez elle ; son parti étoit pris. On la plaça dans son carrosse le plus commodément possible ; je me mis vis-à-vis d'elle pour veiller à ce qu'elle fût bien dans ce court trajet. Je souffris horriblement ; l'état où je voyois mon amie, me fendoit le cœur. Je pensois à Mademoiselle de *Cerdamont*, & j'aurois donné ma vie pour rendre la santé à Madame *Dastin*. Cette

femme charmante avoit le feu dans les yeux ; son teint étoit enflammé , & pas une plainte ne sortoit de sa bouche ».

« Enfin nous arrivâmes : j'aidai à la porter sur son lit , & je me disposai à lui servir de garde-malade. Elle vit mon intention , & s'y opposa absolument. J'allois céder à ses ordres & me retirer, quand je démêlai à travers ses discours qu'elle ne raisonnait pas comme à son ordinaire. Je me rapprochai de son lit ; elle ne me reconnut plus. Le délire s'empara de son esprit ; elle pleuroit, crioit , & rioit tour - à - tour. Ses gens l'entouroient ; j'étois à côté de son chevet : elle se croyoit seule , & se plaignoit de ce qu'on l'abandonnoit. L'amour , disoit-elle ensuite , étoit la cause de tous ses maux. Un moment après , elle demandoit par grace un poignard , pour s'arracher une vie qui désormais seroit remplie d'amertume ».

« Le Médecin arriva ; après lui avoir tâté le poulx , il nous annonça un calme prochain. Effectivement elle tomba dans un anéantissement qui nous effraya. Le Medecin lui - même en augura mal. — Cette Dame , dit - il , a été bien vivement affectée ; son état n'est pas na-

turel, & je la trouve en danger. — O Dieu ! m'écriai-je ; mais, Monsieur, il faut la sauver, elle ne peut-être aussi mal que vous le dites ; disposez de toute ma fortune & rendez-nous la meilleure des femmes. Tous les domestiques se jettent à genoux en s'écriant, sauvez notre chère maîtresse, Monsieur ; au nom de Dieu rendez-nous la ! — Mes enfans il est inutile de m'intercéder pour une chose que je desire de toute mon ame ; croyez que je ne négligerais rien pour remplir vos vœux ».

Il fit prendre à la malade une potion qui lui rendit un peu de force. Ma présence eut l'air de lui faire plaisir. — Vous avez donc voulu rester, me dit-elle, d'une voix foible ; vos soins me sont bien précieux, mais je n'en abuserai pas long-temps ; puis soupirant, elle ajouta ; mon cher de *Valbois*, vous perdez en moi une amie tendre & sincère. — Femme divine, éloignez de vous cette terrible idée ; non, mon amie, non, je ne suis pas menacé du malheur de vous perdre, vous vivrez pour faire la félicité de tout ce qui vous entoure. — Je n'aurai pu faire la vôtre, je mourrai sans regret. Comme j'allois lui ré-

pondre, le Médecin la pria de se tranquilliser ».

« Elle consentit à ne plus parler, & bientôt je la vis sommeiller. Elle dormit près de deux heures; en s'éveillant, elle me tendit la main. — J'ai fait ce que l'on a voulu, & je ne suis pas mieux. C'en est fait, mon cher de *Valbois*, il faudra absolument nous quitter; je fis vainement ce que je pus pour guérir son imagination frappée ».

« Je passai la nuit dans des inquiétudes mortelles; tantôt elle me paroîssoit mieux, tantôt plus mal. Le Médecin qui ne la quitta pas, me disoit d'heure en heure, elle baisse considérablement. Dès le matin il voulut faire appeler deux de ses confrères. La malade l'entendit, & s'y opposa. — Tout l'art possible, lui dit-elle, ne changeroit pas mon état; je sens bien que le terme de mes jours est arrivé; laissez-moi jouir en paix du peu d'instans qui me restent à vivre; puis s'adressant à moi, mon cher de *Valbois*, donnez des ordres pour qu'on fasse venir un Prêtre & un Notaire; & voyant que je voulois parler: vous me désobligeriez sensiblement, mon ami, en vous

opposant à mes dernières volontés ».

« Dès que le Notaire fut arrivé, elle voulut être seule avec lui ; il resta près de deux heures. Après son départ, elle me fit entrer. — Mettez me dit-elle, ce paquet dans mon secrétaire, & donnez-m'en la clef. Il est temps maintenant de satisfaire aux devoirs les plus sacrés. Dites, mon cher *Valbois*, qu'on fasse entrer le Prêtre que j'ai fait demander ».

« On lui rendit les honneurs de l'Eglise ; tous ceux qui furent témoins de la sainte cérémonie, versoient des larmes d'attendrissement ; quant à elle son air étoit majestueux, ses yeux brilloient d'une joie douce, mais sa voix me sembla considérablement affoiblie, & même embarrassée. — L'instant approche, mon ami, me dit-elle, lorsque tout le monde fut sorti, nous allons nous séparer pour toujours. Je m'y résigne puisque je ne pouvois que vivre malheureuse : dès le premier moment que je vous ai vu, j'ai senti que je vous aimerois toute ma vie ; ma clairvoyante tendresse à bien su distinguer les sentimens que vous aviez pour moi, d'avec l'amour que je ressentois pour vous ; mais comme je ne vous croyois pas susceptible d'un

attachement plus vif , je ne me plaignois pas de votre indifférence. Depuis cinq ans j'ai vécu la plus heureuse des femmes ; l'instant qui m'a détruite , a été pour moi le coup de la mort. Votre premier regard sur Mademoiselle de *Cerdamont* a fait naître dans votre cœur un amour qui ne s'éteindra jamais. . . Arrêtez , mon ami , veuillez m'écouter avec patience , quand on aime comme moi , on ne se méprend pas sur l'effet d'une mutuelle sympathie. *Adélaïde* vous adore ; ses yeux , vrai miroir de l'âme , me l'ont appris , en se fixant sur vous. Les éloges que vous avez prodigués à sa voix , n'ont fait qu'ajouter à la certitude que j'avois déjà. Quand vous êtes descendu dans le jardin , je vous ai suivi , je vous ai vu cueillir une rose ; j'ai entendu la comparaison que vous en avez faite avec *Adélaïde*. Peu maîtresse de ma douleur , j'ai voulu fuir pour vous en épargner le triste spectacle : mes forces m'ont trahie , c'est alors que vous m'avez entendue. Le reste vous est connu , jugez si je dois regretter la vie ; soyez heureux , mon ami , avec le digne objet de votre tendresse. *Adélaïde* est

une personne charmante, je desire de toute mon ame votre félicité. Cessez de répandre des larmes sur mon sort : je meurs contente, puisque je meurs dans vos bras, & que je suis assurée, qu'après *Adélaïde*, je suis la personne que vous aimez le plus. Adieu, mon cher de *Valbois*, n'oubliez pas votre amie. Mais ne vous abandonnez pas à la douleur dont je vous vois pénétré. Adieu, encore une fois, la lumiere fuit devant mes yeux.... Mon ame est prête à s'envoler.... Mon cœur palpite, portez - y la main... Son dernier battement sera pour vous dire que.... je.... vous.... aime ; & elle expira ».

« Je jettai un cri qui attira tous ses gens ; ils me trouverent étendu sur le parquet, & ne donnant aucun signe de vie. On me porta sur un lit, je ne repris l'usage de mes sens que pour devenir furieux. Ce cruel état dura quinze jours. En revenant à la raison, je fis mille questions aux domestiques. Il me sembloit que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un songe. Cependant la funeste vérité se fit bientôt connoître. Ce moment fut le plus terrible de toute ma vie.

Mon désespoir étoit à son comble ; un état si violent ne pouvoit durer , aussi , peu-à-peu ma douleur devint plus calme. Mon valet- de - chambre profita de ces premiers momens pour me rendre compte de ce qui étoit arrivé pendant ma maladie ».

« Aussi-tôt après la mort de Madame *Dastin* , on avoit posé le scellé par tout. Six jours après , ses héritiers se présentèrent. On fit la lecture du testament ; elle m'avoit nommé son légataire universel ; elle avoit fait différens legs à ses domestiques , ainsi qu'à de pauvres familles qui ne subsistoient depuis long- temps que de ses bienfaits ».

« Comme la maison où j'étois lui appartenloit , & qu'elle devenoit mon bien , par les dispositions de Madame *Dastin* , ses héritiers s'étoient retirés , très-confus d'être frustrés d'une fortune sur laquelle ils comptoient ».

« Je demandai à mon valet-de-chambre , si ces parens avoient l'air opulent : il me répondit que c'étoient de pauvres gentilshommes de Province , que Madame *Dastin* avoit soutenus pendant un temps considérable ; mais que de très-mauvais procédés l'avoient

forcée de leur retirer des secours qu'ils s'étoient rendus indignes de recevoir. Je le chargeai de s'informer du nom de l'endroit que ces Messieurs habitoient, & quand j'en fus instruit, je leur écrivis pour les prier de se rendre à *Paris* ».

« Lorsqu'ils furent arrivés, je les remis en possession de tous les biens de leur parente. Cette action satisfit mon cœur, & leur rendit la joie. Ils me jurèrent une amitié & une reconnaissance éternelle. Peut-être m'auroient-ils tenu parole si j'avois été à même de profiter de leur bonne volonté ».

« Je ne conservai de tous les dons de Madame *Dastin*, que deux de ses portraits, l'un sur une boîte entourée de diamans, & l'autre qui la représentoit en pied, lisant une de mes lettres ».

« Dès que tout fut terminé à la satisfaction des parens de Madame *Dastin*, je me retirai chez moi. Le chagrin qui me dévoroit sembloit s'accroître tous les jours. Je ne sortois pas de mon cabinet, où je m'adonnai entièrement à l'étude de mon état. La perte de cette femme charmante ne me laisseoit pas un moment de repos ; j'avois

causé sa mort, & je me la reprochois continuellement ».

« Dix-huit mois se passèrent sans que j'éprouvassse la plus légère consolation ; la mort de mon pere, en comblant ma douleur, me força à faire un voyage à *Reims*. J'y trouvai ma mere dans un état semblable au mien. Pour pouvoir nous livrer à nos chagrins, sans crainte d'être interrompus, nous allâmes habiter *Bayeulle*, c'est le nom de notre terre, voisine de *Reims*, dont j'ai parlé au commencement de mon histoire. Nous y passâmes l'hiver sans nulle espèce de société. Toujours livrés à nous-mêmes, les larmes étoient notre seule occupation ».

« Le temps cependant, il en faut convenir, est un grand remede. Le printemps nous vit plus calmes, nos regrets existoient toujours, mais nos plaintes étoient plus modérées. La présence de nos domestiques nous devint supportable ; la promenade eut pour nous quelques charmes ; la vue d'une campagne agréable excita encore notre admiration. Nous ne desirions pas faire cesser notre solitude, mais nous cherchâmes à la rendre moins rigoureuse ».

K vj

« Nous passâmes une partie de l'été dans cet état de douleur mitigée. Je m'écartois souvent dans le parc pour penser librement à Madame *Dastin*. Son portrait, fidèle image de sa beauté & de sa douceur, me la rappelloit sans cesse. Le souvenir de Mademoiselle de *Cerdamont* ne m'avoit gueres quitté, mais la mort de mon amie & celle de mon pere m'avoient laissé si peu de relâche, que je n'avois fais aucune dé-marche pour la revoir, & ma douleur m'avoit ôté jusqu'à l'idée de son voisnage ».

« Un soir que je m'étois plus éloigné qu'à l'ordinaire, il me prit envie de sortir du parc. Insensiblement je gagnai celui de M. de *Cerdamont*. C'est donc me dis - je, où habite la charmante *Adélaïde*, & ce lieu m'est interdit ? Il faut que je renonce pour toujours au plaisir de la voir ; l'amour a causé la mort d'une femme adorable, & fera mon éternel malheur. Ces réflexions m'absorboient au point que je n'apperçus pas deux femmes qui gagnoient la campagne. Je n'en avois pas été vu ; elles vinrent s'asseoir à peu de distance de l'arbre contre lequel je m'étois appuyé.

Leur conversation me fit sortir de ma rêverie ; je n'étois point assez près pour les voir, encore moins pour distinguer ce qu'elles disoient : j'avancai quelques pas, mais doucement. Comme elles avoient le dos tourné de mon côté, je ne les vis pas ; une extrême curiosité qu'il me fut impossible de vaincre, m'engagea à me coucher dans l'herbe ; j'y étois à peine, que je fus frappé du son de voix de la personne qui parloit.

— Jamais, non, jamais, ma chere *Mirza*, disoit - elle, je ne le reverrai ; enfermé avec sa mere, tout entier à sa douleur, il y succombera, & je ne pourrai survivre à sa perte. — Croyez, répondit l'autre femme, que le temps le consolera. — Garde-toi de le penser, son cœur est trop vivement affecté. Depuis deux ans, époque de la mort de Madame *Dastin*, a-t-il cessé de la pleurer ? Hélas ! je suis loin de le blamer ; il aimoit, il étoit aimé, le moyen de se consoler ! — Vous sçavez, Mademoiselle, que le jardinier de *Bayeulle* m'a dit, que depuis quelque temps, son maître faisoit de longues & fréquentes promenades ; — &, cependant, nous ne l'avons point apperçu,

quoique nous passions peu de jours sans approcher de son parc. — L'on n'est jamais si près du bonheur que lorsqu'on se croit le moins heureux. Vous m'avez si souvent répété que dans le premier instant où vous vîtes M. de *Valbois*, vous crûtes voir dans ses yeux l'expression d'un sentiment dont vous éprouviez les atteintes, que je ne puis imaginer, Mademoiselle, qu'il vous ait oubliée. — Ah ! *Mirza*, si l'indifférence n'étoit pas le seul sentiment qu'il m'ait voué, il auroit depuis long temps trouvé les moyens de me revoir. — Si vous êtes convaincue de cette idée, pourquoi vous livrer à la douleur ? Jeune, belle, riche, adorée & recherchée de tout ce qu'il y a de mieux dans la Province, & même dans la Capitale ; que ne faites vous un choix ? M. le Président semble pencher en faveur de M. le Comte d'*Albin*, cédez à ses désirs, ce jeune homme est aimable, il vous rendra sûrement heureuse. — Que tu connois peu l'amour, ma chère *Mirza*, si tu crois qu'il soit possible de briser ses chaînes à volonté ! Je conviens de tout ce que tu dis au sujet du Comte d'*Albin*, mais mon cœur

ne peut se donner deux fois ; il est à M. de *Valbois*, jamais un autre n'en sera possesseur. — Mais, Mademoiselle, si vos parens veulent que vous vous décidiez pour M. le Comte ? — Un couvent sera ma ressource. Mais, *Mirza*, il se fait tard, rentrons ; mon pressentiment de ce matin ne s'est pas vérifié. J'arrive toujours l'espoir dans le cœur, & je repars sans l'avoir vu se réaliser ». 151 « Elles se leverent, & regagnerent la porte du parc ».

« Il faut avoir mon cœur pour se faire une idée de mon état. J'étois transporté de l'excès de mon bonheur, tout souvenir de peine s'étoit évanoui; être aimé de la belle *Adélaïde*, qu'elle félicité ! vingt fois j'avois été tenté de voler à ses pieds, la crainte de lui déplaire m'avoit arrêté; je me levai pour aller rendre hommage à la place qu'elle avoit occupée; je me rappellois jusqu'à la moindre parole qu'elle avoit prononcée, je m'enivrois du plaisir d'être aimé; les vrais amans ont seuls le droit de pouvoir, de sçavoir savourer de semblables jouissances ».

« La nuit me chassa d'un lieu où j'aurois voulu laisser la moitié de mon

existence ; je crus en rentrant que tout avoit changé de face. Le château me parut plus beau , les ameublemens plus riches , ma mere même me sembla moins triste qu'à l'ordinaire , tant il est vrai que tout ce qui nous environne prend , à nos yeux , la teinte de notre imagination ».

« Je me mis au lit , non pour dormir , le plaisir trouble le repos comme la peine , mais pour me livrer à toutes les idées de bonheur que l'amour heureux suggere à un cœur tendrement épris. La haine de M. de *Cerdamont* étoit à mes yeux un foible obstacle à surmonter : la mort de mon pere avoit dû la faire cesser. Mon mariage avec Mademoiselle de *Cerdamont* rapatriera les deux familles : ma mere aimera ma femme , elles logeront ensemble ; je trouverai réunies les deux personnes qui me sont les plus chères. Voilà qu'elles étoient mes réflexions. L'amour nous présente tout du côté favorable ; je n'admettois aucune contrariété à l'objet de mes desirs ».

« Après avoir cherché le moyen de déclarer mes sentimens , je n'en vis pas de meilleur que d'écrire une lettre que

je porterois à la place où j'avois vu
Adélaïde , & où je présumois qu'elle
 se reposoit souvent. Du moment qu'e
 j'eus formé ce projet , je me levai pour
 écrire ; il me sembloit que si j'attendois
 le matin , je n'aurois pas assez de temps.
 Voici le contenu de ma lettre».

*Lettre de Monsieur de Valbois
 à Mademoiselle de*

MADÉMOISELLE ,

« Qu'allez-vous penser de ma témoi-
 rité ? Oser vous écrire quand j'ai à
 peine l'honneur d'être connu de vous ?
 » Que dis - je ? dois - je me flatter que
 » vous ayez conservé le plus léger
 » souvenir d'un homme qui n'a eule bon-
 » heur de vous voir qu'une fois , mais
 » qui depuis ce jour n'a cessé de penser
 » à vous ? Des malheurs qui m'ont af-
 » sailli , ont forcé mon amour au silence.
 » Mais , Mademoiselle , il est impossi-
 » ble de se taire éternellement , sur-tout ,
 » quand le silence que l'on observe est
 » un supplice affreux. Je vous aime si
 » tendrement que je suis excusable de
 » chercher les moyens de vous le dire.

» Cette lettre sera déposée dans un lieu
 » où je vous vis hier : mon respect
 » m'empêcha de paroître à vos yeux
 » avant d'en avoir obtenu la permis-
 » sion que je vous demande à genoux ;
 » par pitié, Mademoiselle, ne me la
 » refusez pas. Si vous voulez avoir
 » la bonté de me faire une réponse,
 » & la laisser à la même place où sera
 » cette lettre, je viendrai la chercher
 » dès que vous serez rentrée. Vous
 » trouverez sur l'herbe un crayon &
 » du papier ».

« Croyez à l'amour comme au pro-
 » fond respect de celui qui a l'honneur
 » d'être, Mademoiselle, votre très hum-
 » ble & très - obéissant serviteur,

DE VALBOIS ».

« La journée me parut d'une lon-
 » gueur assommante. A six heures, je
 » fus placer ma lettre, & je me mis,
 » comme la veille, dans une prairie peu
 » éloignée, dont l'herbe haute & épaisse
 » me cachoit avec facilité. J'y restai long-
 » temps sans rien voir paroître : mes yeux
 » étoient fixés sur la porte du parc ; je
 » commençois à désespérer, lorsque j'en

vis sortir Mademoiselle de *Cerdamont* & sa femme-de-chambre. Elles étoient encore fort éloignées, & pourtant je n'osois respirer dans la crainte d'en être entendu. Leurs pas se dirigerent de mon côté; mais quel fut mon chagrin, quand je les vis s'asseoir à une autre place que la veille, & beaucoup plus loin de moi? Peu d'instans après elles se leverent, & gagnèrent insensiblement l'endroit où étoit ma lettre ».

« *Mirza* fut la première à l'apprécier: elle la ramasse. *Adélaïde* jette les yeux sur la suscription. — C'est à moi qu'elle est adressée. par quel hasard? l'écriture m'en est inconnue. — Lisez - la, Mademoiselle, lui dit *Mirza*. — Je ne le dois pas. — Où est le mal? En vérité, Mademoiselle, je ne puis vous concevoir: c'est être bien peu curieuse. — Je n'ose. — Eh bien, je vais oser pour vous. Voyons la signature: lisez, Mademoiselle. — *Valbois!* O ciel! donne vite, ma chère *Mirza* ».

En lisant, je l'entendis soupirer; malheureusement je ne pouvois pas voir son visage: quel plaisir n'aurois-je pas

trouvé à la contempler dans cet instant d'attendrissement ! — Eh bien ! Mademoiselle. — Eh bien ! *Mirza*, il m'aime. Ah ! je suis la plus heureuse des femmes ; mais il demande une réponse. Il l'attend sûrement avec impatience : donne vite ce crayon , ce papier ».

« Je fus quelques minutes sans rien entendre. — Voilà mon billet achevé. *Mirza*, rentrons : il est sans doute caché jusqu'au moment de notre départ. Mettons-nous cependant de maniere que je puisse le voir ».

« Je fus fâché de son intention , craignant qu'elle ne trouvât mauvais que je me fusse mis si près d'elle. Je tâchai de gagner , en me baissant le plus qu'il me fut possible , l'extrémité de la prairie. Je courus alors chercher la réponse de la divine *Adélaïde*. Elle ne contenoit que ce peu de mots : *trouvez-vous demain ici à sept heures & demie du soir ; j'y serai*. Je baisai mille fois ce charmant billet. Elle me voit , me disois-je ; que je suis heureux ! Et demain , demain je pourrai lui parler , lui dire que je ne veux vivre que pour l'adorer. O dieu ! quelle félicité ! Je portois le billet

alternativement de ma bouche à mon cœur : cette douce occupation ne finit qu'à la nuit ».

« Ma mere me fit compliment sur mon air de gaîté. — Pardonnez , lui dis je , si je ne vous en explique pas le sujet ; mais vous le scaurez , oui , vous le scaurez avant peu. — Le plutôt sera le mieux , s'il s'agit de ton bonheur : tu connois ma tendresse. — Ma tendre mere ! je n'en ai jamais douté : pardonnez si j'ai un secret pour vous ; mais je ne puis encore parler : il me faut une permission ; je l'obtiendrai sûrement. — Je t'écouterai toujours avec l'intérêt le plus vif. Elle m'embrassa , & sortit de la chambre ».

« Je vous éviterai , Monsieur , l'ennui de tout ce que j'éprouvai intérieurement jusqu'au lendemain ».

« La belle *Adélaïde* fut exacte au rendez-vous. Du plus loin que je la vis , je volai à sa rencontre : ma présence la fit rougir , & l'auroit embellie si la chose avoit été possible ».

« Cette premiere entrevue décida de mon sort. J'obtins l'aveu de ses sentiments pour moi. Elle me permit de la demander à ses parens , & pensa , comme

moi, que la haine de son pere avoit dû cesser à la mort du mien. Nous nous jurâmes un amour éternel & un courage à l'épreuve de tout, si nous rencontrions des obstacles. Nous nous promîmes de nous voir tous les jours au même lieu. Nous ne craignîmes pas d'être vus : M. de *Cerdamont* étoit retenu dans son fauteuil par une attaque de goutte, & sa femme, n'aimant pas la promenade, lui tenoit fidèle compagnie ».

« En rentrant, je me rendis auprès de ma mere, & lui confiai l'état de mon cœur. Je lui dis comment mon amour avoit pris naissance, ses progrès, & enfin le désir que j'avois de m'unir à l'objet de ma tendresse. Ma mere m'avoit écouté les yeux baissés : quand elle les leva sur moi, j'y vis des larmes. — O mon fils ! s'écria-t-elle avec l'accent de la douleur, que de maux cet amour te prépare ! Je ne puis le blâmer, l'objet qui l'a fait naître est digne de ton hommage ; mais votre mutuelle tendresse vous aveugle. Tu ne connois pas, mon ami, le caractère du Président de *Cerdamont* : n'espere pas que jamais il consent à te donner sa fille ; sa haine pour

notre famille ne mourra qu'avec lui. — Ma respectable mere , vous le jugez trop rigoureusement. Sa fille le connaît ; il n'est pas méchant. — Il est plus , il est vindicatif. S'il en est temps , mon fils , brise tes chaînes. La charmante *Adélaïde* sera sacrifiée ; crois en une mere tendre qui t'aime plus qu'elle-même. Ne m'accuse pas de prévention : jamais je ne m'opposerai à ton bonheur. Tu t'affliges , je le vois ; tu doutes de ma sincérité. Eh bien ! mon cher fils , que désires-tu de moi ? Je ne connois aucune démarche qui me coûte à faire pour assurer ta félicité. Leve-toi , mon ami ; ce n'est point à mes pieds , c'est sur mon cœur que ta place est marquée. J'irai chez M. de *Cerdamont* ; je lui demanderai sa fille pour toi ; je t'en donne ma parole d'honneur : mais s'il me refuse , sois assez raisonnable pour prendre ton parti. Tu gémiras , sans doute : eh bien ! nous gémirons ensemble ; cette occupation nous est familière. Dès demain , je verrai le pere d'*Adélaïde*. — Ah ! ma mere , que ne vous dois-je pas ? — Des remercimens ! Et pourquoi ? En travaillant pour te rendre heureux , je remplis un devoir

précieux pour mon cœur ; & si tes désirs sont satisfaits, je serai aussi contente que toi-même ».

« Je me retirai pénétré des bontés de ma mère ».

« Le lendemain, elle remplit sa promesse. J'attendais son retour avec la plus grande impatience. Dès que j'entendis son carrosse, je courus pour lui donner la main. Son air me parut si triste, que j'augurois mal de sa visite. Nous gagnâmes l'appartement sans prononcer un seul mot ; je n'osois rompre le silence. — Je l'avois bien prévu, me dit ma mère en sanglotant ; le Président vous refuse avec une fierté des plus humiliantes. — Est-il possible ? O ciel ! C'est tout ce que je pus dire. — Hélas ! il n'est que trop vrai. Ma fille ne sera jamais au fils de mon plus cruel ennemi : voilà la seule réponse que j'aye pu obtenir de cet homme féroce. Madame de *Cerdamont* ne m'a pas paru mieux disposée que son mari. Je me suis levée, en disant que je plaignois bien sincèrement *Adélaïde*. Madame la Présidente vouloit me reconduire ; je la priai de s'en dispenser : entre ennemis, lui dis-je, des politesses ressemblent trop à l'ironie.

La

La belle *Adélaïde*, que je rencontrais sur l'escalier, s'approcha de moi, & me baissa la main. — Le chagrin que je lis dans vos yeux, me dit-elle, m'est un sur-garant de l'inutilité de la démarche que vous avez bien voulu faire. Je lui serrai la main, sans avoir la force de lui répondre ».

« A présent, mon fils, que tu es sans espoir, quel parti comptes-tu prendre? — D'aimer toute ma vie Mademoiselle de *Cerdamont*. — Malheureux! Et à quoi te servira cette résolution? Tu vois les obstacles qui se présentent. — Ma constance les surmontera. — Tu persistes donc à courir à ta perte? — Je veux l'obtenir, ou mourir. — Et ta mère sera la première victime! — Pardonnez à votre malheureux fils, s'il résiste à vos désirs: mais, ma mère, mon amour n'est pas né d'aujourd'hui; j'adore *Adélaïde* depuis plus de deux ans: tant que j'ai cru lui être indifférent, j'ai souffert sans me plaindre, mais elle m'aime, elle m'a promis d'être à moi, je lui ai fait le même serment, mon honneur autant que mon amour m'oblige à n'y pas manquer».

« L'heure de notre rendez-vous app-

I. Partie.

L

prochoit. Je quittai ma mère pour aller trouver ma maîtresse : elle étoit déjà arrivée. — Tout est perdu , me cria-t-elle dès que je pus l'entendre ; on veut que j'accueille le Comte d'*Albin* comme un homme qui doit être mon époux. Vous êtes recherchée , m'a dit mon pere , par M. de *Valbois* ; je me flatte qu'il n'a pas votre aveu : au reste , je vous préviens que je le hais autant que je détestois son pere. — Mais , répondis-je en rougissant , que vous a-t-il fait ? — Il doit vous suffire , je pense , que ma volonté soit de ne vous voir jamais unie à lui. — Je l'avois bien prévu , a ajouté ma mère. Mademoiselle s'en est montée la tête le jour où nous le vîmes à *Issy*. — Je ne puis le croire , & je veux l'ignorer ».

« Voilà , Monsieur , comme vous voyez , tous nos projets de bonheur absolument détruits. — Détruits ! cruelle ! Si vous m'aimiez , je vois au contraire que notre félicité pourroit être très-prochaine. — Si je vous aime ! Mais , que puis-je contre la volonté de mes parents ? — Vous soustraire à leur injustice , à leur barbarie , suivre enfin le penchant de votre cœur , vous donner

à votre amant, à votre époux. — Cher *Valbois* ! sans vouloir entrer dans d'autres détails, ce parti violent est trop dangereux pour vous. Si je courrois seule à ma perte, peut-être n'hésiterais-je pas à le suivre ; mais je me reprocherois éternellement d'avoir causé la vôtre. Prenons du temps pour réfléchir ; je ferai tout pour changer les dispositions de mon pere. — N'espérez pas le gagner. — Alors. mais tentons des moyens avant de songer à secouer le joug sacré de l'autorité paternelle. Moins criminelle à mes propres yeux, quand j'aurai satisfait à mes devoirs, le blâme des autres ne sera plus un tourment pour moi. — Attendons, puisque vous le voulez. Dieu veuille que ce retard ne nous soit pas funeste ! — Reposez-vous sur mes soins. *Valbois*, il faut nous séparer, malgré le peu d'instans que nous venons de passer ensemble. Mes promenades pourroient faire naître des soupçons : ménageons nos plaisirs ; demain nous nous verrons à cette même place : adieu. Je la quittai plus amoureux encore ».

« J'arrive le lendemain à l'heure accoutumée. *Adélaïde* ne vient point : la

L ij

nuit étoit déjà avancée. Immobile à la place que j'avois choisie, le cœur assiégué par les plus affreux pressentimens, mon premier dessein fut d'attendre le retour de la lumjere avant de la désemparer ; mais la crainte d'inquiéter ma mere par mon absence, me fit retourner chez moi. Elle m'attendoit comme je l'avois prévu. L'agitation dans laquelle elle me vit, l'affligea beaucoup : elle essaya de me consoler. Cette bonne mere ne se retira qu'après m'avoir arraché la promesse d'être plus tranquille, & de prendre un peu de repos ».

« Le jour pointoit à peine, quand je sortis pour me rendre à l'endroit ordinaire de nos rendez - vous. J'étois bien loin d'espérer d'y trouver Mademoiselle de *Cerdamont* ; mais étois-je le maître de choisir un autre lieu pour me livrer à mes réflexions ? »

« J'avois fait à peine quelques pas, quand j'apperçus sur l'herbe une lettre que je ramassai avec précipitation. Elle étoit d'*Adélaïde* ; la voici.

*Lettre d'Adélaïde de Cerdamont
à M. de Valbois.*

« Nos entrevues sont découvertes :
 » un laquais de ma mere nous a suivis
 » hier , vous a vu , & en a rendu
 » compte. Il m'est expressément dé-
 » fendu de sortir. On m'a traité en
 » fille rebelle aux volontés de son pere.
 » Pour surcroît de malheur , le Comte
 » d'Albin arrive demain , & l'on veut
 » que je l'épouse. Que votre amour ne
 » s'allarme pas : je vous répète le ser-
 » ment de n'être jamais qu'à vous. *Mirza*
 » portera cette lettre à la nuit à côté
 » du peuplier. Vous pouvez y laisser
 » votre réponse , qu'elle ira chercher la
 » nuit d'ensuite , en y laissant un nouvel
 » écrit qui vous instruira de ce qui se
 » sera passé. Je crois le Comte d'Albin
 » un homme honnête & délicat : sans
 » doute il ne voudra pas épouser une
 » fille contre son inclination. Je ne lui
 » cacherai pas ma répugnance pour
 » l'hymen qu'on me propose : s'il per-
 » sisté , je vous promets d'user des
 » moyens dont vous m'avez parlé.
 » Puisse ma condescendance ne pas vous

» donner mauvaise opinion d'une fille
 » qui fait à votre amour & à sa ten-
 » dresse les plus grands sacrifices sans
 » se les reprocher ! »

« Cette lettre me causa de la peine
 & du plaisir. J'aurois voulu éviter à
 Mademoiselle de *Cerdamont* une démar-
 che qui paroiffoit lui coûter beaucoup ;
 mais la certitude de la posséder fit bien-
 tôt disparaître mes scrupules ».

« Je revins chez moi pour écrire à
 ma divine maîtresse. Ma mère ne me
 fit aucune question. Je lui en fis gré :
 qu'aurois-je pu lui dire ? La crainte
 qu'elle désapprouvât mes desseins, me
 les lui avoit fait cacher ».

« Je portai ma lettre à la nuit tom-
 bante. L'idée me vint alors d'attendre
 que *Mirza* la vint chercher. Je courus
 à la maison dire que je ne souperois
 pas, & je revins me placer à côté du
 peuplier ».

« *Mirza* parut à minuit. Elle fut
 très-étonnée de me trouver là, & elle
 m'apprit que tout étoit chez le Prési-
 dent dans une grande rumeur : qu'à
 l'arrivée du Comte, M. de *Cerdamont*
 avoit fait appeler sa fille pour le lui pré-

senter comme son mari futur ; qu'alors *Adélaïde* s'étoit jettée aux genoux de son pere , pour le supplier de ne pas songer à la séparer de lui ; que d'ailleurs elle ne se sentoit aucun goût pour le mariage. Le Comte , ajouta *Mirza* , parut surpris de la répugnance de Mademoiselle , & il chercha à détruire ses objections. — Je vous rendois assez de justice , Monsieur , répondit Mademoiselle de *Cerdamont* , pour croire que vous entendriez & approuveriez mes raisons ».

« Son pere fut outré de ce discours , & lui ordonna de se retirer ; ce qu'elle fit très - promptement. M. le Comte d'*Albin* est resté enfermé avec Monsieur & Madame jusqu'à sept heures du soir : alors on a donné des ordres pour partir après demain pour *Paris* : la gourte de M. le Président n'est même pas un obstacle. Comme ma maîtresse a été observée toute la journée , il lui a été impossible de vous écrire. Elle m'avoit chargée de le faire : voilà ma lettre , que je ne vous donnerai pas , car elle ne contient que ce que je viens de vous dire. Je crois , continua-t-elle , que si vous êtes décidé à fuir , il n'y

à pas un moment à perdre ; car ce projet seroit de bien plus difficile exécution à *Paris* qu'ici ».

« Je fus absolument de son avis ; ainsi nous prîmes tous les arrangemens pour partir la nuit suivante. Je l'assurai que je serois à minuit avec une chaise & deux chevaux à cinquante pas du parc. Elle me promit à son tour d'amener à l'heure dite *Adélaïde*, & nous nous séparâmes ».

« J'employai le reste de la nuit à mettre en ordre tous mes papiers ; je rassemblai mon argent & mes bijoux. J'écrivis une lettre à ma mère, pour l'instruire du lieu où je comptois conduire Mademoiselle de *Cerdamont* : je la conjurai de ne pas m'en vouloir du secret que je lui avois fait de mon départ, & je la priai instamment de m'écrire à *Bruxelles*, où j'allois directement ».

« Dès le matin, je fis appeller un Jaquais en qui j'avois une entiere confiance ; je le chargeai de remplir une malle de mes effets les plus précieux, & de la mettre dans ma chaise à l'insçu de tout le monde. Il avoit été postillon de mon pere, & je le préférois souvent

pour me mener. Je dis à table , sans affectation , que je voulois aller le soir à *Reims* pour y voir un de mes amis. Ma mere me regarda sans me rien répondre ».

« Si-tôt après dîner , j'ordonnai à *Dupuis* de mettre deux chevaux à ma chaise. Je montai chez moi pour prendre mon porte-feuille & mon argent ; je fus ensuite dire adieu à ma mere , à qui je promis de revenir le lendemain , ou de lui donner de mes nouvelles , & je partis ».

« *Dupuis* , selon mes ordres , me conduisit à un gros village à deux lieues de *Bayeulle*. Je descendis dans une auberge , & j'y restai jusqu'à dix heures du soir. Avant de partir , je chargeai l'hôte d'envoyer le lendemain à midi un homme à *Bayeulle* , pour porter à Madame de *Valbois* une lettre que je lui remis ».

« J'arrivai à minuit au lieu du rendez-vous. *Adélaïde* & *Mirza* ne tarderent pas à s'y rendre. Nous nous placâmes tous trois dans la chaise , & nous nous mêmes en route. Mademoiselle de *Cerdamont* étoit tremblante ; nous cherchâmes vainement , *Mirza* & moi , à

la rassurer. — Non, disoit-elle, je ne puis me dissimuler l'inconséquence de ma démarche : quel malheur, si nous étions poursuivis ! Mon pere ne vous pardonneroit pas d'avoir enlevé sa fille ; il vous sacriferoit à sa vengeance : ô dieu ! cette idée me fait frémir ».

« Je sentois comme elle tous les risques que je courrois ; mais on ne nous peindroit pas l'amour avec un bandeau sur les yeux, s'il n'étoit pas aveugle. Le plaisir d'être avec ma maîtresse éloignoit de moi toutes idées tristes ».

« Nous ne nous arrêtâmes que pour faire reposer nos chevaux, & toujours dans des lieux isolés. *Dupuis*, qui connoissoit parfaitement la route, nous conduisoit par des chemins de traverses ; ce qui rendit notre voyage beaucoup plus long. Enfin nous arrivâmes à *Bruxelles* : mon premier soin fut de chercher un Prêtre qui voulût bien nous marier. Je n'eus pas'grand-peine ; l'argent leva toutes les difficultés. J'allai ensuite à la poste, où je trouvai une lettre de ma mere. Elle me marquoit que M. de *Cerdamont* étoit dans une rage incroyable, qu'il juroit de se venger par tous les moyens imaginables ;

qu'après avoir envoyé inutilement sur toutes les routes , il étoit parti pour aller demander justice au Roi ».

« Ma mere me faisoit quelques reproches de la témérité de mon action ; mais sa tendresse perçoit à travers chaque expression. Elle finissoit par me recommander de veiller à ma sureté , & sur-tout , de ne pas rester à *Bruxelles* , parce qu'on accordoit aisément la permission d'y exécuter les ordres de la Cour de France. Elle me disoit aussi , de lui écrire souvent , & de lui marquer où elle pourroit me répondre , afin que je fusse instruit des démarches du Président. Elle avoit joint à sa lettre pour vingt mille livres de billets de-change , payables sur un Banquier d'*Amsterdam* ; ce qui me fit présumer que son intention étoit que j'allasse en *Hollande* ».

« *Adélaïde* , que je nommerai désormais Madame de *Valbois* , fut absolument de l'avis de ma mere ; en conséquence , nous quittâmes *Bruxelles* le lendemain au matin. Il nous parut plus facile , & plus prompt de nous défaire de nos chevaux , & de prendre la poste ».

« Arrivés à *Amsterdam* , je cherchai à loger ma femme aussi commodément

qu'il me fut possible. Le Banquier chez qui je fus pour toucher mon argent, m'indiqua une maison voisine de la sienne : j'allai la voir ; elle me parut nous convenir : je la louai, & y conduisis Madame de *Valbois*, que j'avois laissée à l'auberge où nous étions descendus ».

« Que ceux qui ont connu l'amour se mettent à ma place ; ils concevront aisément qu'elle dut être ma satisfaction, quand , après tant de peines & de maux, je me vis , enfin , au comble de la félicité, possédant une femme charmante que j'adorois : pouvoit-il me rester des vœux à former? Ma chere *Adélaïde* partageoit mon bonheur, & je le crus assuré pour la vie. Une nouvelle lettre de ma mere commença à troubler notre tranquillité ; elle étoit en réponse à une que je lui avois écrite depuis mon arrivée en *Hollande*. Après m'avoir félicité sur mon union avec *Adélaïde*, qu'elle bénissoit de tout son cœur, elle nous marquoit que M. de *Cerdamont* me faisoit mon procès , & me poursuivoit pour crime de rapt ; que le Roi lui avoit promis de lui rendre une pleine justice , & qu'enfin sa haine pour

sa fille & pour moi ne pouvoit pas augmenter. Elle ajoutoit que plusieurs personnes des environs étoient venues la visiter par curiosité ; qu'on lui avoit fait nombre de questions ; qu'elle avoit toujours répondu que j'étois à *Reims* au moment de la disparition de Mademoiselle de *Valbois* , & que de cette Ville je m'étois rendu à *Paris* pour des affaires ».

« La fureur du Président affligea sensiblement ma femme ; elle en craignoit les suites. Sa tendresse pour moi s'allarmoit à l'idée du plus léger danger ».

« Le Banquier dont j'étois voisin , avoit une femme assez jeune , & qui paroifsoit fort aimable. J'en fis une société pour *Adélaïde*. Bientôt elles se lierent d'amitié ; elles n'étoient gueres l'une sans l'autre. Je voyois avec plaisir une liaison qui faisoit un sujet de dissipation pour ma femme , que j'aimois tous les jours davantage , par la découverte de mille qualités aimables ».

« Nous passâmes une année de cette maniere , sans autres inquiétudes que celles que nous causoient les lettres de ma mere , qui nous confirmoient toujours les nouvelles des premières. Je

ne me vis pas , sans peine , exilé de ma patrie , poursuivi & privé du plaisir de revoir ma mere ».

« Ma femme devint grosse ; cet événement que je desirois beaucoup me fit oublier tout le reste. Je ne crus pas devoir prendre trop de soin de son état ; je ne la quittais presque pas ; nul autre que moi ne lui donnoit le bras quand elle sortoit pour se promener. M. *Naderman* (c'étoit le nom du Banquier) m'en faisoit souvent la guerre. Il me disoit en plaisantant , que j'étois jaloux de Madame de *Valbois*. Sa femme , au contraire , prétendoit qu' *Adélaïde* étoit jalouse de moi. Ils se trompoient tous deux : nous nous aimions jusqu'à l'idolâtrie ; mais nous nous estimions assez pour n'être pas tourmentés par un sentiment aussi cruel que la jalouse ».

« Ma femme n'avoit plus qu'un mois pour atteindre le moment de ses couches , lorsque nous reçumes une lettre de ma mere , qui nous jeta dans la désolation ; elle nous marquoit que M. de *Cerdamont* venoit de lui intenter un procès , relativement aux mêmes droits qu'il avoit anciennement disputés à mon pere , & qu'elle étoit obligé d'aller à

Paris, pour solliciter des juges déjà prévenus par son ennemi : qu'elle verroit en même temps à faire terminer le procès pour lequel j'avois fait mon premier voyage. Elle nous mandoit aussi, que le Président avoit déshérité sa fille, & qu'il venoit de faire une donation de tout son bien au Comte d'*Albin*, ne s'étant réservé qu'une pension viagere de douze mille livres, pour lui & sa femme ».

« Nous étions, Madame de *Valbois* & moi, fort peu attachés aux grands biens ; cependant, nous ne vîmes pas sans peine une pareille injustice ».

« Enfin, ma femme accoucha, & je me trouvai, à ma grande satisfaction, pere d'une fille. Sa ressemblance parfaite avec sa mere me la rendit doubllement chere. Madame de *Valbois* voulut la nourrir elle-même : cet amour maternel étoit trop de mon goût pour que je m'y opposasse ».

« Au bout de neuf mois, nous eûmes le malheur de perdre notre enfant. Nous la pleurâmes ensemble. La bonne *Mirza*, qui avoit pris pour cette petite créature une tendresse extraordinaire, conçut tant de chagrin de sa mort, qu'elle en

tomba malade , & ne lui survécut qu'un mois ».

« Voilà le commencement de nos peines ; mais le sort nous en réservoit de toutes les especes. Nous étions encore dans la douleur que nous avoit causée la double perte de ma fille & de *Mirza* , lorsque nous reçûmes une lettre de ma mere ; ce fut la dernière qu'elle m'écrivit. Sa lecture me rendit immobile de douleur. Elle étoit à la veille de partir pour *Lyon* , où elle alloit trouver une de ses cousines , à qui elle devroit désormais son existence. M. de *Cerdamont* étoit parvenu à la ruiner totalement par nombre de procès qu'il lui avoit suscités. Elle les avoit tous perdus , & se trouvoit réduite à la plus profonde misere. *Bayeulle* venoit d'être vendu pour payer des frais énormes. Elle avoit pourtant mis douze mille livres de côté , dont cette tendre mere m'envoyoit la moitié : c'étoit , ajouta-t-elle , l'unique secours que je pouvois désormais en attendre. Elle finissoit par nous plaindre , quoique nous eussions mérité notre sort ».

« *Adélaïde* fut inconsolable ; j'étois moi-même très-affligé. J'aimois trop

ma femme pour regretter ce que j'avois fait pour elle : cependant, je ne pouvois pas dissimuler que j'étois la seule cause de la ruine de ma respectable mere. Les preuves réitérées que j'avois reçues de sa tendresse étoient autant de coups de poignard pour mon cœur. Né très - sensible, il étoit bien naturel que cette catastrophe me plongeât dans la tristesse la plus amere ».

« Monsieur & Madame *Naderman*, en qui nous avions toute confiance, parurent partager nos peines, & chercherent à nous consoler. Leur amitié sembla adoucir la rigueur de notre sort. Il est si doux d'être plaint par des personnes qu'on aime, & qu'on croit devoir estimier ! »

« Depuis un certain temps Madame *Naderman* me faisoit plus d'amitié qu'à l'ordinaire. Quand nous étions seuls elle parloit peu ; mais souvent je l'entendois soupirer. Je crus qu'elle avoit quelque sujet de peines, & je doublois d'attentions pour les alléger. La proximité de nos maisons nous rendoit très-familiers les uns chez les autres : nous ne formions, pour ainsi dire, qu'une même famille. Je remar-

quai aussi un changement visible dans l'humeur de M. *Naderman*; j'en parlai à ma femme, qui me dit s'en être apperçu. Quand on est malheureux on redoute tout: je me figurois que leur attachement échouoit contre notre infortune, & que notre liaison commençoit à les lasser. Je fis part à mon ami de mes craintes; il m'en parut offensé, & rejeta son humeur sur des affaires d'intérêts qui n'avoient nul rapport à nous. *Adélaïde* témoigna les mêmes inquiétudes à Madame *Naderman*, qui ne négligea rien pour la détromper. Elle convint avoir quelques chagrins; mais elle lui protesta que nous n'en étions pas l'objet. Cette double assurance dissipa entièrement nos doutes ».

« Une nouvelle grossesse de Madame de *Valbois* fit renaître la joie dans mon ame. J'aurois voulu ne la pas quitter d'un instant; mais mon devoir m'en éloignoit souvent ».

« La diminution de nos fonds & le peu d'espoir de les voir renouveler, m'avoit décidé à solliciter un emploi, que j'avois obtenu, par les soins de M. *Naderman*, qui avoit été le premier à m'en donner l'idée, quoique sa femme

si fût opposée , en disant , que tant qu'ils seroient riches , nous devions être sûrs de ne manquer de rien. Le conseil de mon ami me parut préférable , & je le suivis ».

« Cependant je souffrois beaucoup d'être si rarement avec ma chère *Adélaïde* , qui de son côté me sembla s'attrister de jour en jour. J'en accusois d'abord les incommodités habituelles de son état ; mais comme je la vis jouir d'une bonne santé , je soupçonnai que son chagrin devoit provenir d'une autre cause. En conséquence , je lui fis quelques questions à ce sujet : elle éluda pour me répondre ; je remarquai même de l'embarras dans ses yeux. La crainte de lui déplaire arrêta ma curiosité : ce calme apparent ne dura pas long-temps ».

« Je rentrois un jour plutôt qu'à l'ordinaire. Madame *Naderman* m'avoit vu de sa fenêtre , comme je passois devant chez elle pour gagner ma maison. Elle me fit signe d'entrer : je me rendis à son invitation. — Vous alliez chez vous , me dit - elle , sans doute pour y voir Madame de *Valbois* ; mais vous ne l'auriez pas trouvée : elle est sortie , après son dîner , avec mon mari. — Elle a

bien fait ; la promenade est nécessaire à son état. — Aussi se promene-t-elle souvent. Mon mari de son côté a pris beaucoup de goût pour cet exercice. — Il me paroît pourtant très-sédentaire. — C'étoit autrefois son défaut, mais on ne pense pas toujours de même. Pauvre M. de *Valbois* ! combien peu vous méritez d'être trompé ! Cette exclamation me fit frémir de la tête aux pieds : je demeurai quelques minutes sans lever les yeux, & sans oser faire une question. — Eh bien ! reprit Madame *Naderman*, vous voilà comme si vous étiez frappé de la foudre. Est-ce donc un si grand malheur d'avoir une femme infidèle ? — Grace, m'écriai-je, grace, Madame, par pitié, n'achevez pas de me donner la mort. — Comment, la mort ! quand vous n'êtes pas le coupable. — *Adélaïde* est innocente : vos soupçons sont injustes. Tant de candeur & de timidité ne peuvent s'unir à la perfidie la plus atroce. — Vous avez raison ; je dois récuser le témoignage de mes yeux, croire que j'ai mal entendu ; d'ailleurs, peut-être, pourrez-vous me prouver qu'il est possible d'avoir un amant, & d'aimer

son mari. — Un amant! Mais où en trouveroit-elle un plus tendre que moi? Enfin, Madame sur qui tombent vos doutes? — Dites des certitudes. — Eh bien! Barbare, vos certitudes. — Vous vous fâchez contre moi! Est-ce donc ainsi qu'on reconnoît un service important? — J'ai tort, sans doute; mais, Madame, daignez excuser un malheureux, qui ne croit l'être véritablement que depuis un moment. Ne puis-je donc savoir quel est le mortel fortuné? — Vous me promettez de ne pas lui en vouloir.... D'ailleurs, dans une telle circonstance, ce n'est jamais l'homme qu'il faut blâmer. C'est mon mari. — M. Naderman? — Lui-même. — Mon ami! Sur qui donc compter désormais? Ciel! qu'elle horrible trahison! — Mon cher de *Valbois*, il faut vous venger. — Il faut mourir. — Vous êtes fol; je connois un moyen bien plus doux, & qui vous consolera. — *Adélaïde*, infidelle! Non, cela n'est pas possible. — Vous ne me croyez pas. En croirez vous des preuves? — Des preuves! Pourriez-vous m'en donner? — Demain, rendez-vous ici à quatre heures après-midi; je dirai à ma femme,

de-chambre, de vous placer dans un cabinet dont la porte est au bas de l'escalier; vous la laisserez entr'ouverte, & vous verrez que je ne vous en impose pas. Mais, jurez moi de ne parler de rien à votre femme, & sur-tout, de ne pas vous livrer au désespoir après la conviction. Promettez - moi aussi, de suivre les conseils que je vous donnerai ».

« Je lui promis & la quittai ».

« Il vous seroit impossible, Monsieur, d'imaginer quelle furent mes tourmens. Non, il ne s'çauroit exister de supplice plus affreux que celui que j'éprouvois. La vue d'*Adélaïde* qui remplissoit toujours mon ame d'une joie douce & pure me causa une peine mortelle. Elle étoit triste & abattue. Les remords la déchirent, me dis-je; elle se reproche l'horreur de sa conduite ».

« Je passai la nuit à gémir: elle-même dormit peu. Je l'entendis se plaindre; mon cœur en tressaillit, & mon premier mouvement fut de voir si elle n'étoit pas malade. Un souvenir cruel m'arrêta. Je couvris ma tête de mes draps, & je les imbibai de mes larmes. Lorsque je me levai, elle étoit ensevelie dans

un sommeil profond. Je ne pus résister au désir de la considérer. C'étoit chez moi une habitude bien douce. Son teint plus animé qu'à l'ordinaire redoubla ma fureur assoupie par la vue de ses charmes. Je sortis pour lui en cacher les suites ».

« Arrivé à mon Bureau, il me fut impossible de me livrer au travail : mon esprit troublé ne concevoit aucune idée. Les Commis avec lesquels je dînois furent effrayés de mon abattement, & me conseillerent d'aller prendre quelque repos chez moi. Il étoit à-peu-près l'heure que m'avoit indiquée Madame *Naderman* ; je me rendis chez elle. Sa femme-de-chambre m'attendoit sur la porte de la rue ; en me conduisant au cabinet, elle me dit : — Vous n'y demeurerez pas long-temps ; Madame de *Valbois* ne tardera pas à sortir avec Monsieur. Effectivement, un quart-d'heure s'étoit à peine écoulé, lorsque j'entendis ouvrir la porte de l'appartement : elle se referma tout de suite. — Donnez votre main, belle dame, dit M. *Naderman*. Mais, quoi ! vous tremblez. — Il est vrai que je suis d'une agitation... La démarche que vous me faites faire me

couête beaucoup. Ah, Monsieur de *Valbois* ! — Vous l'aimez donc toujours; ce cœur si tendre seroit encore à lui. Il faut pourtant prendre un parti, ma chere *Adelaïde*. Rassurez-vous.... vous restez immobile. Comme les femmes sont capricieuses ! Vous consentiez tout-à-l'heure à ma proposition, à présent vous hésitez. Ne voulez-vous plus sortir ? — Dans l'état où je suis, scais-je ce que je veux. Allons, mais songez que je céde à vos desirs plutôt qu'aux miens ».

« Elle cede à ses desirs, m'écriai-je, quand ils furent sortis ! ô Dieu ! & je vis encore ! Madame *Naderman* vint elle-même me chercher. — Eh bien ! Monsieur, vous les avez vus ? Oui, Madame, j'ai vu, j'ai entendu, mon malheur est certain. — Suivez-moi, je compte, j'espere vous consoler. — Impossible! impossible ! Cette blessure, ajoutai-je, en montrant mon cœur, est incurable ».

« Dès que je fus dans sa chambre elle me fit asseoir, se mit à côté de moi. — Je suis aussi malheureuse que vous, puisque mon mari m'outrage sensiblement. *Adelaïde* doit m'être odieuse ;

odieuse; mais vous pouvez maîtriser ma haine, je consens à vous la sacrifier. Puis elle me prit la main : je vous aime, mon cher de *Valbois*, unissons-nous pour nous venger de ces perfides. — Et comment nous venger? — En nous livrant à un amour mutuel. . . . Vous ne répondez rien. . . . Votre femme ne périra que de ma main. — Pardonnez à *Adélaïde*, m'écriai-je en tombant à ses genoux, votre mari est plus coupable qu'elle. J'ai démêlé ses remords, ses regrets; il l'aura séduite. — *M. Naderman* m'aimoit, votre femme a changé son cœur; c'est sur elle que doit tomber mon courroux. Vous seul pouvez faire cesser ma haine; choisissez : la mort d'*Adélaïde*, ou aimez-moi. Levez-vous mon cher de *Valbois*, faites vos réflexions, je vous donne jusqu'à demain. Songez, sur-tout, à ne pas instruire ma rivale : ce seroit hâter sa perte, & peut-être la vôtre ».

« Je sortis désespéré. *Adélaïde*, malgré son infidélité, m'étoit encore chère. Je craignois pour elle la fureur de *M. dame Naderman* ».

« Accablé par tant de maux, je ne me sentis pas bien. Je fus promener mon chagrin; mon mal-aise s'accrut si pro-

I. Partie.

M

digieusement, que je rentrai pour me mettre au lit. Je trouvai *Adélaïde* dans la position d'une personne accablée. À mon arrivée, elle prit un air riant, mais constraint. — Vous voilà, me dit-elle, je ne vous attendois pas encore. — Ma présence vous gêne, sans doute, — Oh! non, non, jamais; puis elle se tut & soupira. Je m'étois jetté en entrant sur un fauteuil. Mon cœur se gonfloit de plus en plus: mon mal devint si visible, que ma femme accourut pour me secourir. — Laissez, lui dis-je, laissez-moi mourir; vous m'avez rendu la vie odieuse. — Juste Ciel! permettez-vous! dit-elle avec véhémence, que l'on m'impute des torts, quand je suis la seule victime. Pourquoi ai-je promis de me taire? D'un seul mot, je pourrois.... — Confirmer ma honte & votre perfidie. — Est-ce bien à moi que ce discours s'adresse? Je ne m'attendois pas à effuyer des reproches. — Je n'en fais aucun, je me contente de gémir & de vous mépriser. — Me mépriser! Et qu'ai-je fait, grand Dieu, pour mériter votre mépris! — Vous m'avez rendu malheureux pour toute ma vie, puisque je ne dois plus vous aimer. — On a donc

exigé de vous ce cruel sacrifice, & vous avez eu la barbarie de le promettre. Infidèle ! celle de feindre : je l'sçais tout : j'avois juré d'observer le silence ; mais ton injustice me force à parler. Né joue pas l'étonnement ; je te répète que je suis instruite. Je t'ai vu aux pieds de ma rivale , sans doute , tu lui jurois de m'abandonner , de me haïr peut-être ».

« Tant que ma femme avoit parlé, je m'étois contenu. Ma fureur pourtant étoit à son comble. — Joindre la calomnie à la noirceur ! Voilà ce dont je ne vous croyois pas capable. Détrompez-vous, ingrate , sur l'ignorance que vous me supposez. J'étois chez M. Naderman , quand vous êtes sortis ensemble ; j'ai entendu ce que vous avez dit ; la promesse que vous lui avez faite de céder à ses désirs. — Arrêtez , me dit-elle ; j'entrevois dans ceci une trahison que je veux éclaircir. Raisonnons sans empêtement ».

« Vous jugez bien , Monsieur , que nous finîmes parêtre convaincus de notre innocence mutuelle , & que nous étions victimes de l'amour de deux êtres également méprisables. M. Naderman avoit

donné peu-à-peu des soupçons à *Adélaïde* sur ma fidélité : voilà la raison de les chagrins cachés qui m'avoient tant affecté. Enfin, il lui avoit assuré que tous les jours je quittais mon devoir pour voler dans les bras de sa femme, & que comme elle n'avoit pas voulu le croire, il s'étoit proposé de la rendre témoin de nos entrevues : que lorsque je l'avois vue sortir avec lui, c'étoit pour me donner le temps d'arriver chez Madame *Naderman* ; que cependant elle répugnoit à avoir une conviction qui devoit troubler son éternel repos ; qu'effectivement elle lui avoit dit : *Je céde plutôt à vos désirs qu'aux miens* ; qu'ils étoient rentrés peu d'instans après ; que M. *Naderman* l'avoit conduite dans un cabinet, dont une porte vitrée donnoit dans la chambre de sa femme, & que c'étoit delà où elle m'avoit vu à ses genoux ».

« Cet éclaircissement fut un baume bienfaisant pour mes maux. Ma chère *Adélaïde*, reprit cette douce sérénité qui augmentoit sa beauté, nous nous livrâmes, enfin, au bonheur de nous aimer : cependant, nous convînmes de seindre avec Monsieur & Madame *Nad-*

Naderman, & de cesser de les voir si nous ne pouvions parvenir à changer leurs desseins. Mais le moyen de ramener à des sentimens honnêtes deux cœurs corrompus ! Nous ne pûmes dissimuler assez bien pour leur en imposer : nos politesses apparentes ne purent les satisfaire. Tous deux s'en tinrent à leur premier projet. Notre indifférence les irrita. Comme ils étoient de moitié dans leurs séductions, ils se dirent réciproquement qu'ils étoient nos dupes ; l'amour - propre s'en mêla, & notre perte fut jurée.

« Depuis quinze jours tout sembloit calme. M. *Naderman* ne parloit plus à *Adélaïde* de son amour ; sa femme sembloit avoir oublié ses erreurs. Nous nous félicitions un matin de cet heureux changement, lorsque la femme-de-chambre de Madame *Naderman* demanda à nous parler. A son abord je jugeai qu'elle alloit nous apprendre de mauvaises nouvelles. — Je viens, nous dit-elle, vous sauver aux dépens de mon devoir : car je n'ignore pas qu'un domestique ne doit jamais être indiscret envers ses maîtres ; mais mon cœur naturellement sensible, ne peut souffrir que vous soyez

sacrifiés l'un & l'autre à la vengeance la plus atroce. Monsieur & Madame *Naderman*, pour qui vous n'avez rien eu de caché, ont écrit à M. le Président de *Cerdamont*, pour l'instruire de votre séjour ici, & lui donner les moyens de vous y faire arrêter tous les deux. La lettre est partie depuis quatre jours. Madame *Naderman*, de qui j'ai l'entière confiance, m'en a fait part hier au soir. Le mari & la femme s'étoient unis pour vous brouiller espérant chacun de leur côté que leur amour en seroit plus favorablement reçu : ce détestable projet n'ayant pas réussi, l'amour s'est changé en une haine immortelle. Voyez donc à éviter le malheur dont vous êtes menacés. Je ne vous demande pour récompense de mon zèle à vous servir, qu'une grande discrétion. S'ils scavoient que je les ai trahis, toute leur fureur tomberoit sur moi ».

« Cette fille nous quitta en nous souhaitant plus de bonheur désormais dans nos liaisons intimes ».

« Quelle plus embarrassante position que celle où nous nous trouvions ! Obligés de fuir, ne possédant pour tout bien que soixante louis & quelques bijoux,

& , pour surcroît d'inquiétude , ma femme enceinte de six mois ! Cependant il nous restoit peu de temps à perdre. La lettre partie depuis quatre jours devoit causer un effet prompt & funeste ».

« *Dupuis* étoit resté à notre service ; je connoissois assez son attachement pour ne pas craindre de lui confier notre affreux état : son avis fut conforme au nôtre , & il fut décidé que nous partions la nuit suivante. J'avois gardé une chaise , ce qui rendit notre projet de facile exécution. Il fut décidé entre nous de gagner le pays de la Suisse , comme le plus sûr pour notre position. Notre route fut longue & dispendieuse. Enfin , nous arrivâmes à *Basle*. L'auberge la moins brillante fut celle que nous préférâmes. Nos fonds étoient considérablement diminués. Nos bijoux furent à-peu-près tout ce qui nous restoit ».

« Une boîte assez richement entourée , sur laquelle étoit le portrait de Madame *Dastin* , devoit étre la première sacrifiée à nos besoins. Nous en faisions l'inspection , quand l'hôtesse entra dans notre chambre ; elle nous trouva dans cette occupation. — *Jesus-my-god* , s'écria-t-elle , que de bijoux ! Je venoit

vous demander votre nom & votre état ; mais je vois bien que vous êtes bijoutier. Je fis signe à ma femme & j'assurai l'hôtesse qu'elle n'eût pas trompée. — Oh bien ! je vous donnerai l'entrée dans quelques maisons de cette ville où vous trouverez à vous défaire de toutes ces belles choses-là. Nous la remercîmes, & elle sortit après avoir écrit mon nom ».

« Je me hâtai de prévenir *Dupuis* du mensonge que j'avois cru devoir faire, & je fus regardé comme un Marchand qui venoit trafiquer dans le pays ».

« La bonne hôtesse nous tint parole, car elle vint dès le lendemain m'avertir que je pouvois porter des bijoux chez *M. le Baron de Werbeck*, grand Seigneur, veuf, sans enfans, & extrêmement riche ».

« J'allai chez ce Baron ; c'étoit un petit vieillard de fort bonne mine, qui me reçut avec beaucoup d'honnêteté. Il désira voir la boîte dont on lui avoit parlé, la trouva belle, & m'en donna sur le champ le prix que je lui en demandai : ensuite, il me fit quelques questions relativement au portrait qui

l'ornoit. — Il est de fantaisie , lui dis-je , & sur tout ce qu'il m'interrogeoit , ne pouvant répondre exactement vrai , je substituois du vraisemblable. — Avez-vous quelque connoissance dans cette ville ? — Non , Monsieur , c'est la première fois que j'y viens. — Je veux vous y servir. J'aime les gens de votre nation. Venez me voir souvent , amenez votre femme (on m'a dit que vous étiez marié ,) je fors peu , votre esprit me plaît , votre société me sera agréable ; la mienne est très - bornée : j'ai vécu trop long - en - temps en France , pour m'accoutumer à la vie habituelle qu'on mene ici ».

« Allons , dis - je , en sortant de chez lui , voilà encore une lueur de bonheur ».

« *Adélaïde* à qui je rendis compte de cet entretien , n'en parut que médiocrement flattée. Elle me rappella les honnêtetés du Banquier d'*Amsterdam* ; je convins qu'il falloit être toujours sur ses gardes , mais qu'une trop grande défiance seroit infiniment nuisible à nos intérêts ».

« Je retournai six jours après chez M. de *Werbeck*. — Je croyois , me dit-

il en entrant, que vous étiez parti ; pourquoi ne vous ai-je pas vu plutôt ? J'alléguai la crainte de l'importuner. — C'est - là M. de *Valbois* une fort mauvaise raison , & je ne vous pardonne qu'à condition que votre femme & vous, viendrez avec moi passer quinze jours à une maison de campagne que j'ai à six lieues d'ici. Je lui promis en supposant, toute fois , que ma femme y consentit. Je n'avois pas tout-à-fait tort de mettre cette clause , car *Adélaïde* ne le vouloit point absolument. A la fin pourtant elle céda à mes raisons. Je fis dire au Baron que nous serions le lendemain à ses ordres. Il vint lui - même nous chercher à dix heures du matin ».

« Arrivés à *Sternem* , (c'étoit le nom de sa campagne) il nous fit donner un très - joli appartement ; la maison étoit charmante , & les jardins délicieux. *Adélaïde* fut ravie d'y être venue. M. de *Werbeck* , malgré son grand âge , étoit d'une humeur extrêmement gaie. Il prit pour nous un véritable attachement ; les quinze jours écoulés , il nous pria instamment de lui en accorder quinze autres. La crainte d'abuser de ses bontés , nous fit faire quelque difficulté ; mais il nous

en pressa de si bonne grâce, que nous cédâmes au désir que nous en avions. De quinzaine en quinzaine nous y demeurâmes six mois ; ma femme y accoucha d'un enfant, qui mourut en voyant le jour. Enfin, le Baron nous proposa de ne plus le quitter. Nous avions assez vécu avec lui pour connaître son caractère. Une offre faite de si bon cœur nous trouva disposés à l'accepter. Le Baron nous disoit souvent. — Je ne vous demande pas votre secret ; mais je suis sûr que vous n'êtes ni l'un ni l'autre ce que voulez paroître. Quand vous me croirez digne de votre confiance, j'en recevrai les preuves avec respect & reconnaissance. Tant d'amitié méritoit un retour sincère. *Adélaïde* fut la première à me conseiller de n'avoir plus rien de caché pour lui. Je n'attendois que sa permission ; je me hâtaï d'instruire mon ami (c'étoit le titre que nous nous donnions réciproquement) de tout ce qui nous regardoit ; cet aveu lui fit le plus grand plaisir. — J'avois deviné, me dit-il, la première fois que je vous vis, que votre naissance répondoit à votre esprit. Vous avez perdu un pere, vous le retrou-

vez en moi : je veux en avoir la tenu-
dresse, & vous chérir comme lui. Re-
gardez-vous ici comme chez vous ;
sur-tout, ne songez jamais à me quit-
ter. Je me suis fait une douce habitude
de vous voir : je ne me suis jamais
mieux porté que depuis votre arrivée
chez moi : ainsi, mon ami, que notre
liaison dure autant que ma vie ».

« Je témoignai au Baron l'excès de
ma reconnoissance. *Adélaïde* joignit ses
remercimens aux miens, & de ce mo-
ment nous fûmes regardés par les con-
noissances & les domestiques de M. de
Werbeck, comme les enfans de la mai-
son ».

« Pendant treize ans nous jouîmes
d'une tranquillité qui n'étoit troublée
que par le souvenir de ma mère, dont
j'avois voulu savoir le sort. Je lui avois
entendu dire dans ma jeunesse, qu'elle
avoit une cousine mariée à *Lyon*, mais
j'ignorois son nom & celui de son
mari ; & ma mère, dans sa dernière
lettre, ne m'avoit donné aucune instruc-
tion à cet égard. *Adélaïde* partageoit
mes inquiétudes & me consoloit ».

Le grande âge du Baron ne nous
laissoit pas l'espoir de le posséder long-

temps : nous le perdîmes ; il expira dans nos bras , sans nulle douleur , & avec le calme que donne une vie exempte de remords. Nous le regrettâmes beaucoup. Sa mort nous enlevoit un ami tendre , un protecteur infatigable , notre unique soutien ; mais ces raisons furent les dernières qui se présenterent à nos esprits abattus. La douceur , la bonté du Baron , nous avoient sincèrement attachés à lui : c'étoit donc sa personne que nous pleurions , & non pas les avantages que nous aurions trouvés à ce qu'il vécût plus long-temps ».

« Ses parens qui le voyoient peu , accoururent à l'instant de sa mort pour recueillir sa succession. Nous crûmes qu'il étoit temps de nous retirer. Les présens multipliés que M. de *Werbeck* , nous avoit forcé d'accepter , nous promettoient une ressource contre le besoin du moment. Les héritiers desirerent que nous fussions témoins à l'ouverture du testament j'y consentis , sans présumer que nous y fussions intéressés. Jugez , Monsieur , quel dut- être mon étonnement & ma reconnoissance , lorsque l'homme de loix qui en faisoit la lecture , nous dit que le défunt nous

laissoit la maison de campagne où nous étions , ou soixante mille livres , en espèces , à notre volonté. Ce don me parut exorbitant , & je le témoignai aux héritiers , qui me répondirent que le Baron étoit le maître de disposer de son bien : qu'ils approuvoient ses dispositions & me prioient de choisir. *Adélaïde* me témoigna qu'elle aimeroit mieux que nous prissions les soixante mille livres , c'étoit aussi mon avis. On nous les comprit , & nous partîmes pour nous rendre à *Basle* , où nous concertâmes notre départ pour *Paris*. Le temps qui s'étoit écoulé depuis notre absence , avoit changé nos traits au point de ne pas craindre d'y être reconnus. Avant de quitter *Basle* , nous eûmes soin d'échanger notre argent contre des billets payables sur *Paris*. *Dupuis* fut encore notre compagnon de voyage ».

« Nous allâmes descendre dans le *Faubourg Saint-Germain*. *Dupuis* , dès le même soir , s'informa si le *Président de Cerdamont* , étoit en Ville. *Adélaïde* , fatiguée du voyage s'étoit couchée ; ce qui , vu l'événement , me fit grand plaisir : car , telle raison qu'on aye de se plaindre des auteurs de ses

jours, il est toujours cruel pour un bon cœur d'apprendre leur mort sans nul ménagement. On avoit dit à *Dupuis* que le *Président* & la *Présidente* étoient morts depuis six ans, & que M. le *Comte d'Albin*, qui occupoit leur hôtel avec sa femme & ses enfans; jouissoit de toute la fortune de Monsieur & Madame de *Cerdamont*. Cette nouvelle me fit peu de peine; je m'y attendois. Je recommandai à *Dupuis* le silence vis-à-vis de Madame de *Valbois*, me réservant de la prévenir peu-à-peu sur cette double perte. Je ne tardai pas à en trouver l'occasion. Le premier moment lui fut très-sensible; mais sa raison & ma tendresse parvinrent à la consoler.»

« Rien ne nous retenoit plus à *Paris*, & je brûlois de revoir ma mère. Alors nous vendîmes tous nos bijoux, ce qui joint à nos soixante mille livres, nous fit une somme assez considérable, que nous plaçâmes sur un *Banquier* dont la bonne réputation étoit connue. Nous gardâmes douze mille livres pour notre voyage & notre petit établissement.»

« Après avoir tant souffert ; il étoit bien doux de nous trouver dans l'aisance, & sans crainte pour notre liberté. Notre départ étoit fixé à quinze jours, pour laisser à ma femme le plaisir de connoître un peu la première ville de l'univers ».

« Nous allions un jour nous promener aux Tuilleries. En traversant le Pont-Neuf, il s'y trouva de l'embarras vers la descente, & notre fiacre fut obligé de s'arrêter. Un jeune homme d'une figure intéressante arrêta nos regards : sa figure pâle annonçoit le plus pressant besoin, & ses vêtemens la plus grande pauvreté. Sa marche étoit incertaine : bientôt nous le perdîmes de vue. Notre carrosse se débarrassa, & nous poursuivîmes notre chemin. En passant sur le Quai, nous revîmes le même jeune homme causer avec un Sergent, & nous lui entendîmes dire : — Non, Monsieur, je n'ai pas d'autre parti à prendre ; je suis au désespoir ».

« Poussé par un sentiment d'humanité & sollicité par ma femme, je me décidai à faire arrêter mon fiacre, & je fis signe au jeune homme d'appro-

cher : il hésita. — Allez , lui dit le Ser-
gent , ce sont sans doute des personnes
qui vous connoissent ».

“ Il vint à la portiere avec timidité :
je l’engageai à monter dans la voiture ,
en lui disant que j’avois à lui parler ,
& j’ordonnai au cocher de nous recon-
duire où il nous avoit pris. — Vous me
paroissez , Monsieur , dominé par un
violent chagrin ; s’il m’étoit possible de
l’adoucir , croyez que je m’y préterois
de tout mon cœur. — Ma reconnois-
sance est extrême ; mais , Monsieur ,
il n’est aucun remede à mes maux. —
C’est ainsi que l’on juge toujours dans
l’infortune. J’ai éprouvé dans le cours
de ma vie nombre de vicissitudes ; je
me suis cru bien souvent plus malheu-
reux que je n’étois en effet. L’homme
se laisse facilement abattre ; c’est une
des foiblesses attachées à son existence.
Mais , pourquoi se défier de la Provi-
dence ? Elle n’abandonne jamais ceux
qui ont de la confiance en elle. — Ce
langage seroit bien consolant dans toute
autre position que la mienne. Hélas !
nulle lueur d’espérance ne peut entrer
dans mon cœur déchiré , non par les
remords , car , Monsieur , je n’ai pas

un reproche à me faire. — Et vous vous croyez malheureux ! Revenez de votre erreur, jeune infortuné ; les fautes des autres ne doivent pas troubler notre repos ».

« Comme nous étions alors à notre porte, je priai l'inconnu de vouloir bien entrer : il sembloit hésiter. Madame de *Valbois* lui prit la main, & le conduisit à notre appartement. Nous lui offrîmes quelques rafraîchissemens ; il n'accepta qu'un verre de vin, ensuite il se disposa à sortir. — Pourquoi nous quitter si vite ? — Je crains d'être importun. — Ah ! lui dis-je, si vous connoissiez nos cœurs, vous n'auriez pas une pareille appréhension. Daignez, Monsieur, prendre quelque confiance dans nos offres de services ; elles nous sont dictées par le plus vif intérêt. Gardez votre secret, mais accordez-nous votre amitié. Un être malheureux est pour nous un objet respectable ; un refus nous affligeroit ».

Il réfléchit pendant un instant ; je vis même des larmes border ses paupières : je fis signe à ma femme de respecter sa douleur ; nous gardâmes le silence. — Eh bien, dit-il en accou-

rant vers moi , je me jette dans vos bras. Je veux bien vivre encore , puisque vous vous intéressez à mes jours : mais songez à la charge que vous vous imposez. Je n'ai ni parens ni amis ; il m'en restoit un seul ; il m'a quitté en m'enlevant tout ce que je possédois , tout , à l'exception des misérables vêtemens qui me couvrent. Sans ressource , sans espoir , mourant de faim & de lafitude , j'allois vendre ma liberté quand vous m'avez vu. Le Sergent à qui je me suis adressé , le plus honnête des hommes de son état , m'invitoit à prendre un autre parti. Au reste , ajoutait-il , je vous répète que l'honneur fut toujours mon guide. — Soyez notre enfant , dîmes-nous ma femme & moi : nous devons notre existence à une ame bienfaisante ; recevez de nous le même service. Heureux , mille fois heureux , que le Ciel nous aye offert une occasion si douce de reconnoître son éternelle bonté ! »

« Dès le même jour nous le fîmes habiller. La connoissance de son caractère nous le rendit plus cher : sa société étoit douce , mais il conservoit une tristesse qui nous affligeoit. Espérant le

distraire par divers plaisirs, nous retardâmes notre départ. Il nous suivoit partout, & par-tout il portoit sa douleur ».

« Nous eûmes bientôt un véritable sujet d'y joindre la nôtre. Le Banquier sur qui nous avions placé notre fortune, fit banqueroute. Ce fut alors qu'il nous fut aisé de juger de la bonté du cœur de l'aimable *Bordier*. Il partagea nos peines : ce moyen est le plus efficace pour consoler le malheureux ».

« Notre changement de fortune n'en apporta aucun dans nos sentimens pour notre nouvel ami ; mais nous résolûmes de partir au plutôt pour Lyon. L'espoir de revoir ma mère contribua à adoucir le chagrin que la perte énorme que nous venions d'essuyer m'avoit causé ».

« L'argent que nous avions conservé devint pour nous d'une grande importance : c'étoit notre unique possession. Par économie, nous prîmes la diligence. *Dupuis* avoit, d'après nos instances, trouvé à se placer dans une bonne maison. Son attachement pour nous lui faisoit désirer de ne pas nous quitter ; mais je ne voulus pas souffrir qu'il nous sacrifiât un temps que nous

ne pouvois plus lui payer. J'avouerai cependant qu'il m'en coûta beaucoup pour me séparer de ce fidèle & ancien serviteur ».

« Par je ne sçais quel pressentiment, je voulus que notre argent fût partagé en trois, & chacun de nous porta une somme égale. La diligence étoit remplie, selon la coutume, de gens d'états différens ; Moine, Plaideur, Officier, &c... tous d'humeur gaie & agréable ».

« Parmi ce mélange, je remarquai deux hommes de figure ingrate, sans esprit, & dont le ton annonçoit des gens de basse extraction. Nos compagnons de voyage firent la même remarque ».

« A l'avant dernière journée, un accident arrivé à la voiture, força le conducteur à nous descendre dans une fort mauvaise auberge. Les lits étoient détestables, les chambres sales, & les portes peu sûres. On nous donna une chambre pour *Adélaïde* & moi, & un cabinet à côté où l'on mit un lit pour *Bordier*. Nous étions très-fatigués : nous dormîmes parfaitement bien. Le matin, à l'heure du départ, tout le monde étoit prêt, à l'exception des

deux hommes dont je vous ai déjà parlé. On alla à leur chambre ; ils ne s'y trouverent pas. Le cocher , peu complaisant , dit qu'il falloit partir sans eux. Par humanité pour ces malheureux , nous l'engagions à patienter encore un moment , lorsque le garçon d'écurie nous dit qu'il avoit rencontré les personnes que nous attendions deux heures auparavant à une demi-lieu , qu'ils l'avoient chargé de dire au cocher de la diligence qu'ils n'iroient pas jusqu'à *Lyon*. Nous fûmes tous très-satisfaits d'en être débarrassés , & nous nous arrangeâmes plus commodément ».

« Sur le soir , la conversation tomba sur les pieces de monnoie des différens pays. Je voulus montrer des ducats d'*Hollande* : je pris ma bourse ; elle étoit remplie de pierres & de cailloux ; l'or avoit disparu. Ma femme se fouille , & trouve la répétion de mon malheur : chacun en fit autant ; tout le monde étoit volé ; le seul *Bordier* fut excepté ».

« Nos soupçons tomberent dans l'instant sur les deux hommes disparus le matin. Nous fîmes arrêter le cocher , & lui dîmes que nous voulions retourner à notre dernière couchée pour faire

nos dépositions, afin qu'on courût après les deux voleurs. — Ah ! parbleu, répondit ce rustre, vous me la donnez belle; toute la diligence seroit volée, que je n'en ferois pas pour cela un pas en arriere. Ce soir, si vous voulez, vous ferez vos dépositions; vingt lieues de plus ou de moins n'y feront rien. Croyez-vous que ces rusés pélerins vous attendent ? Oh ! l'on a des ailes aux pieds dans une pareille circonstance ».

« Il fallut bien céder à d'aussi mauvaises raisons, puisque l'autorité n'étoit pas de notre côté. Le Prevôt de Maréchaussée de *Châl.*..... chez qui nous nous rendîmes tous, nous promit de faire faire les perquisitions convenables; mais il eut l'air de douter du succès ».

« Notre dernière journée fut bien plus triste que les précédentes. Le silence le plus profond ne fut interrompu que par des soupirs ».

« *Bordier*, comme je vous l'ai déjà dit, avoit été le seul qui ne fût pas volé. C'est alors que je me félicitai de ma précaution; le peu qui nous restoit étoit un don du Ciel ».

« Arrivé ici, il me fut impossible de découvrir ma mere. Nos petits fonds disparaisoient, & nuls moyens ne s'offroient de les augmenter. Madame de *Valbois*, dont le courage est incroyable, s'est adonnée au dessin qu'elle avoit parfaitement fçu autrefois. Ce travail est notre unique ressource ».

« *Bordier* s'est décidé à aller aux Indes pour y chercher la mort, ou une fortune qu'il partageroit avec nous: notre dénuement total nous empêchoit de remplir ses désirs. Vous fçavez, Monsieur, à qui nous devons les moyens du départ de notre ami ».

« Voilà l'histoire que vous m'avez demandée. Elle a dû vous paroître longue; mais le souvenir de mes malheurs ne m'a pas permis la brièveté que j'aurois voulu mettre dans mon récit ».

Monsieur *Williamson* remercia beaucoup Monsieur de *Valbois* de sa complaisance, le plaignit d'avoir éprouvé tant de malheurs, & fit ses efforts pour lui persuader que son sort pouvoit changer. — *François* & moi, lui dit-il, ferons notre possible pour vous faire

faire découvrir Madame votre mère : en attendant, je vous offre ma bourse; disposez-en comme d'un bien à vous. En disant cela, le Négociant l'avoit posée sur une table. — Homme généreux, s'écria Monsieur de *Valbois*, que pourrois-je dire qui vous peignit l'excès de ma reconnoissance ? J'accepte vos bienfaits : quand on oblige comme vous, l'obligé n'éprouve ni honte ni humiliation.

Williamson quitta Monsieur & Madame de *Valbois*, en leur promettant de les voir souvent, & les engageant à venir chez lui.

En regagnant sa maison, il n'ouvrit la bouche que pour parler de l'insortuné *Bordier*. — Je suis bien fâché, disoit-il à son Commis, de ne l'avoir pas vu avant son départ; peut-être l'aurois-je décidé à rester : je vous aurois traité tous les deux comme mes enfans. O dieu ! pourquoi le changement que tu as fait en moi s'est-il opéré si tard ? Puis il se tut, & son Commis le voyant triste, n'osa continuer une conversation qui sembloit pénible au Négociant.

Une jeune personne jolie & modeste

I. Part.

N

logeoit au-dessus de Madame de *Valbois*. Un jour qu'il faisoit beaucoup de vent, *Rosalie* (c'étoit le nom de la jeune fille) ne put, malgré ses soins, conserver sa bougie allumée : elle s'éteignit à l'étage de Madame de *Valbois*. Elle frappa doucement à la premiere porte qu'elle rencontra : on ouvrit. — Voulez - vous bien permettre , dit-elle avec timidité , que j'allume ma bougie que le vent vient de souffler : pardon , Madame , de vous avoir interrompue. — Vous vous mocquez , aimable enfant. Vous demeurerez donc dans cette maison ? — Oui , Madame ; j'occupe un cabinet au troisième. — Vous n'êtes sûrement pas seule ? — Pardonnez-moi , Madame ; mon pere avec qui j'étois est absent depuis trois mois. — Entrez un moment chez moi , Mademoiselle , nous causerons si vous n'avez rien à faire. — Je suis sans ouvrage pour l'instant ; je viens de reporter celui de cette semaine.

Madame de *Valbois* fit asseoir la jeune personne de qui le maintien doux & honnête l'avoit intéressée. — Comment Monsieur votre pere a-t-il pu se décider à vous laisser seule ainsi , car

vous me semblez bien jeune? — J'ai dix huit ans. — Il n'est pas prudent à lui de vous avoir quittée. — Oh! Madame, ne le blâmez pas; il lui a été impossible de faire autrement. Mon pere est bien malheureux. Alors les beaux yeux de *Rosalie* se remplirent de larmes. — Votre sensibilité me touche, charmante fille: vous avez des chagrins? — Hélas! oui, & de bien cruels. — Je veux les partager, vous aider à les supporter. Croyez-moi digne de votre confiance, & ne craignez pas de me dire vos secrets. Si je vous fais des questions, soyez persuadée que le désir de vous être utile excite seul ma curiosité. — Comment vous nommet-on? — *Rosalie*, Madame. — Eh bien, ma chere *Rosalie*, déposez vos peines dans mon sein, vous trouverez en moi une amie tendre & compatissante. — Ah! Madame, que me demandez-vous? Mais pourquoi vous cacherois-je mes chagrins? Le seul soulagement qu'éprouve un malheureux, c'est de trouver quelqu'un qui vauille bien l'écouter avec intérêt.

Mon pere, mon infortuné pere est en prison; il y languit dans la plus pro-

fondé misère : malgré mon travail assidu, je ne puis lui fournir que de bien légers secours. — Allons ensemble, dit Madame de *Valbois*, en courant à une commode lui porter quelques soulagemens. Je rends grâce au Ciel de la possibilité où je suis de rendre ses maux & les vôtres plus supportables. — Généreuse dame ! réservez pour demain cette bonne volonté : à présent les portes de la prison sont fermées ; nous ne pourrions voir mon pere. Souffrez que ce soir je vous instruise de nos malheurs, puisque vous daignez vous intéresser à nous. Il est juste que vous sçachiez si nous sommes dignes de vos bienfaits.

M. de *Valbois* entra en ce moment. Sa femme lui dit par quel hasard *Rosalie* se trouvoit chez elle, & combien cette jeune personne étoit malheureuse. Il lui témoigna combien il seroit flatté de l'obliger. *Rosalie* le remercia avec une simplicité touchante, & commença le récit qu'elle s'étoit engagée à faire.

Fin de la Première Partie.



